

ACADÉMIE D'AIX-MARSEILLE  
UNIVERSITÉ D'AVIGNON ET DES PAYS DE VAUCLUSE

## THÈSE

présentée à l'Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse et  
préparée au GIP Reclus  
pour obtenir le diplôme de DOCTORAT

SPÉCIALITÉ : Géographie  
Formation Doctorale : Structures et Dynamiques Spatiales

# LE FOOTBALL DE HAUT NIVEAU EN FRANCE : ESPACES ET TERRITOIRES

par  
**Loïc RAVENEL**

Soutenue le 24 octobre 1997 devant le jury composé de :

M. AUGUSTIN Jean-Pierre, Professeur, Université de Bordeaux III	Rapporteur
M. AURIAC Franck, Professeur, Université d'Avignon	Directeur de Thèse
M. CHARRE Joël, Professeur, Université d'Avignon	Examineur
M. PRAICHEUX Jean, Professeur, Université de Franche-Comté	Rapporteur
Mme SAINT-JULIEN Thérèse, Professeur, Université de Paris I	Examineur
Mme VOIRON-CANICIO Christine, Professeur, Université de Nice	Examineur

La thèse est une course de fond. Sa longueur réclame un rythme constant, un effort continu dans une unique direction. Son parcours est semé d'embûches, de périodes de découragements, remises en causes et déceptions. Si le travail est solitaire - trop solitaire - il n'en nécessite pas moins l'intervention bénéfique de personnes extérieures qui, par leurs encouragements, aides et soutiens, m'ont permis de dépasser tous ces moments difficiles. Je tiens à leur exprimer toute ma gratitude car elles ont maintes fois transformé ces passages délicats en euphories constructives.

Tout d'abord, je remercie Franck Auriac, mon directeur de thèse, pour avoir accepté et soutenu ce projet. Bien que non spécialiste des choses du football, il m'a orienté, guidé dans les dédales de la réflexion géographique, insistant sur les points à développer ou à minorer. Sa totale confiance m'a rassuré et encouragé.

Autre rencontre importante et indispensable : celle de Jean Praicheux. Géographe des sports, il est passé en quelques entrevues bisontines du statut de référence à celui de partenaire. Je lui suis reconnaissant d'avoir accueilli avec enthousiasme et sympathie un étudiant investissant son terrain de recherche et je n'oublierai jamais ses multiples excuses pour avoir empiété sur un sujet dont il n'avait pas encore eu connaissance.

Michèle Béguin et Denise Pumain, pour lesquelles l'actualité sportive était bien loin de leurs préoccupations habituelles, ont participé aux premières phases de recherche par leurs remarques et conseils avisés. Grâce aux données démographiques sur les agglomérations françaises fournies par l'équipe P.A.R.I.S. - qui n'est pas le deuxième club de la capitale! -, j'ai bénéficié dès les premières semaines de recherche d'une information incomparable sur les plans statistique et cartographique. Et, quand Mme Pumain m'a confié son nouvel intérêt pour les résultats du championnat anglais aperçu la veille à la télévision, les quelques doutes sur la qualité géographique de mon sujet se sont rapidement estompés.

Je remercie encore Jean-Pierre Augustin pour notre journée de discussion, les nombreux documents fournis et, serait-on tenté de dire, pour l'ensemble de son œuvre. Pour sa part, Jean-Paul Volle m'a constamment soutenu effectuant quelques relectures aux suggestions avisées. Il a toujours été là pour débattre de notre passion commune. Enfin, pour clore la dimension universitaire, je suis reconnaissant à Joël Charre de son orientation statistique "anti boîte noire" qui m'a permis la découverte d'autres méthodes de mesures et leur utilisation à bon escient.

Le monde sportif ne peut être remercié en raison de son indifférence suspecte. Comment expliquer les non réponses, les contacts annulés dès l'envoi des premiers documents si ce n'est par un sentiment de crainte devant une étude venant de l'extérieur? La collaboration aurait pu être fructueuse mais elle s'est heurtée à la tradition du fonctionnement autarcique. Ce manque d'ouverture, s'il n'a pas vraiment été préjudiciable à la réalisation de cette thèse, exprime toutes les difficultés d'un travail universitaire sur le sport et cela nuit aux deux parties qui n'ont aucune raison de s'ignorer. Mais encore faut-il franchir le premier pas!

Installé pendant plus de deux années à la Maison de la Géographie de Montpellier, je remercie toutes les personnes qui, par leurs conseils, avis, opinions,

questions ou discussions ont participé à l'élaboration de cette thèse et, plus particulièrement, certains collègues mais néanmoins amis : Sébastien Cendrier pour ses avis cartographiques avisés ; Éric Daudé, questionneur hors pair du pourquoi et comment des choses footballistiques ; Bruno Béguin dont le défaut est d'en connaître plus en rugby qu'en football ; l'inévitable Mounir Redjimi, toujours là pour résoudre un problème ; Denis Gautier pour ses corrections et nos discussions sur le "métier" de doctorant ; Frédéric Marco, le roi de la photocopieuse.

Plusieurs amis ont aussi apporté leur contribution par leurs lectures ou les conversations que nous avons eues à propos du football. Je pense notamment à Roland Desné, Marc Bonnier, Franck Cazin, Vincent de Château-Thierry, Raphaël Ollier, Jean-Luc Bonnefoy que je remercie une fois de plus.

Enfin, toute mon admiration à Valérie qui, en plus des corrections, a supporté pendant trois années, les matches de football à la télévision ou au stade de la Mosson, mon abonnement à *France-Football*, la lecture de *l'Équipe*, activités "de travail", bien entendu. Trois années d'un mari qui, accroché à ses résultats, scores, équipes et joueurs, sortait très difficilement de son terrain de réflexion. Et, bien sûr, Hugo qui, jusque là, a connu un papa relié en permanence à son ordinateur.

À tous, j'exprime ma profonde gratitude.

# SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	1
<b>PARTIE I : BASES ET MÉTHODOLOGIE .....</b>	<b>19</b>
CHAPITRE 1 : UN PANORAMA SPORTIF .....	21
CHAPITRE 2 : LA RÉPARTITION HIÉRARCHIQUE DES CLUBS.....	45
CHAPITRE 3 : LA DIFFUSION D'UNE INNOVATION .....	71
<b>PARTIE II : HIÉRARCHIE SPORTIVE, HIÉRARCHIE URBAINE.....</b>	<b>123</b>
CHAPITRE 1 : LA FRANCE PRÉFÈRE L'UNICITÉ.....	129
CHAPITRE 2 : UNE HIÉRARCHIE DU SUCCÈS.....	155
CHAPITRE 3 : LA MÉTROPOLISATION DES CLUBS : VERS UN CHANGEMENT D'ÉCHELLE GÉOGRAPHIQUE .....	177
CHAPITRE 4 : DEUX ÉCHELLES ET DEUX MODÈLES DE CLUBS.....	197
<b>PARTIE III : UN SYSTÈME ANCRÉ DANS LE TERRITOIRE .....</b>	<b>225</b>
CHAPITRE 1 : LES SPECTATEURS, UN ÉLÉMENT DU SYSTÈME .....	229
CHAPITRE 2 : LES COLLECTIVITÉS TERRITORIALES FINANCENT LE FOOTBALL....	257
CHAPITRE 3 : LE FOOTBALL, VECTEUR D'UNE IDENTITÉ SPATIALE.....	289
<b>PARTIE IV : LES JOUEURS, ÉLÉMENTS DU "SYSTÈME FOOTBALL" .....</b>	<b>343</b>
CHAPITRE 1 : LE CHANGEMENT DE SYSTÈME : L'ÉVOLUTION DE LA PRODUCTION DE JOUEURS .....	347
CHAPITRE 2 : LE SYSTÈME DES TRANSFERTS.....	393
CHAPITRE 3 : UN RÉSEAU MULTIÉCHELLE D'ÉCHANGES .....	315
CONCLUSION ET PERSPECTIVES.....	447
ANNEXES.....	459
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE .....	527
TABLE DES MATIÈRES .....	551

# INTRODUCTION



Le sujet que nous abordons dans cette thèse provient d'une interrogation, d'une question simple posée par le regard géographique à propos d'un sport professionnel envers lequel nous exprimons une certaine affection : pour quelles raisons les villes françaises n'ont-elles qu'un seul club de football parmi l'élite? Interrogation *a priori* insignifiante, sans intérêt pour le grand public ou le milieu du football lui-même mais question qui a ouvert des perspectives de recherches insoupçonnées. L'observation est là : la région parisienne, malgré ses neuf millions d'habitants, ne possède qu'un seul club en première division. Au même moment, Londres en contient sept, Athènes neuf, Moscou cinq, Lisbonne quatre. En 1996, à l'occasion de la victoire du Paris Saint-Germain en Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupes, les médias ont souligné cette caractéristique parisienne et, par extension, française. Le journal *Le Monde* a ironisé sur la situation sportive en écrivant que "*la ville qui compte au monde le plus de théâtres par habitant n'est pas encore tout à fait sûre d'aimer le football*" et précisé que Vienne - le Rapid de Vienne était opposé au PSG - comptait trois clubs en division 1 et cinq à l'étage inférieur pour une population de 1,5 million d'habitants<sup>1</sup>. L'hebdomadaire *France-Football* constatait simplement que "*Paris est la seule grande capitale qui ne compte qu'un seul club en division 1*"<sup>2</sup>.

Plus qu'une anecdote sportive, le fait apparaît beaucoup plus structurel car, non seulement les autres grandes villes françaises suivent un modèle identique, mais sa permanence historique l'inscrit dans la durée du territoire. Cette réflexion initiale projette le football français sur la scène internationale, dans une comparaison européenne qui opère un changement d'échelle sportif. Dans cette perspective, la localisation furtivement aperçue laisse présager un football français développant sa structure singulière à laquelle sa géographie n'échappe pas. Car, ce simple regard sur la distribution spatiale entraîne des questions multiples : quelles sont les raisons de cette singularité qui, à l'heure de l'intégration européenne, propose une structure originale? Quelles en sont les implications, les traductions dans le fonctionnement même du système sportif français? L'intérêt strictement personnel porté au football s'ouvre sur une réelle thématique géographique.

#### *D'une socio-géographie du football à des logiques spatiales*

L'interrogation, le questionnement, l'expectative ont abouti progressivement à une réflexion sur le rôle de la géographie et de l'analyse spatiale devant un phénomène que certains considèrent comme un fait de civilisation, une forme de culture populaire à part entière. Devant l'extraordinaire développement et la vaste diffusion de ce spectacle sportif, le géographe se trouve de prime abord désarmé. L'universalité, la popularité, la domination sans partage du football dans la culture sportive lui procure le qualificatif d'activité somme toute banale, insérée dans l'univers du quotidien, sur laquelle, en raison de son évidence, on ne s'interroge pas. Notre première constatation, presque anecdotique, a permis de franchir le pas, d'envisager, sous l'angle de l'espace, le plus populaire des sports. Nous immergeant

<sup>1</sup>HOPQUIN B. (1996), "Paris reste le parent pauvre de l'Europe du football", *Le Monde*, Mercredi 8 mai 1996, p. 22.

<sup>2</sup>*France-Football*, n° 2613, 7 mai 1996, p. XXII.

dans cette réflexion, y découvrant les implications spatiales, le football ne nous apparaît plus comme un élément n'appartenant qu'au seul discours sportif. Au contraire, il se présente comme un reflet et un facteur de structuration de l'espace et, en ce sens, ce n'est pas une géographie "banale" - dans l'acception descriptive et restrictive de sa définition - qui est envisagée. Avant tout, il s'agit de passer au crible de l'analyse spatiale, l'espace du football de haut niveau. La description des clubs, des joueurs, par la localisation ou les processus de régionalisation n'est pas une fin en soi. Nécessaire, elle l'est sans aucun doute par l'observation préalable, la mise en évidence des grandes structures et des évolutions. Mais, on ne peut s'arrêter là au risque de renforcer les florissants discours idiographiques valorisés par la presse sportive.

"Le football de haut niveau analysé comme un révélateur de la structuration de l'espace" : la proposition est certes originale mais n'en est pas moins judicieuse. Elle suppose que le football (et le sport en général) participe aux processus de territorialisation, qu'il s'appréhende comme un fait social contribuant à la conversion de l'espace en territoire. En tant que produit de la société industrielle occidentale, le haut niveau est à l'origine fortement relié à un lieu (l'Angleterre industrielle), à une période (la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle), à un acteur social (la population ouvrière). À partir de ce centre innovant, la discipline a conquis l'Europe et le monde, s'implantant selon divers modèles de diffusion. La genèse, les succès d'implantation l'ont fondamentalement associé aux grandes régions industrielles et aucun ouvrage ne manque de souligner cette corrélation spatiale, à première vue évidente. Ainsi, quand Pierre Lafranchi explique la répartition des clubs français dans les années trente, il invoque nécessairement la population ouvrière importante avant d'en appeler aux exemples industriels (Lafranchi, 1982, p. 68). Toutefois, comme le souligne R. Brunet, *"les géographes ont appris à se méfier des généralisations hâtives et des études qui ne sont pas menées à "la bonne échelle", ou plus exactement qui le sont à d'autres niveaux spatial ou d'analyse, comme il se méfie de l'extrapolation de tendances spatiales qui franchissent allègrement plusieurs échelons spatio-temporels"* (Brunet, 1989. p. 128). Car il faut savoir de quelles structurations le football peut-être le révélateur et éviter les transpositions faciles de modèles explicatifs. L'évidence, aussi triviale soit-elle, mérite une analyse du regard géographique qui, par son aptitude à jouer suivant les échelles, démontre qu'une explication valable pour un échelon, disparaît ou s'inverse à un autre. De même, transposer des schémas observés en Angleterre ou aux États-Unis dans le cadre français, s'avère aussi périlleux car le sport d'élite, dans sa référence sociale ou institutionnelle, ne résulte pas de logiques similaires. C'est pourquoi, quand nous proposons le football comme révélateur d'une structuration de l'espace, celle-ci s'inscrit pleinement dans un cadre national. Ce choix n'empêche nullement un regard extérieur essentiel et indispensable à la comparaison, ni une intégration de la France à l'échelle européenne mais il s'attache à démontrer la singularité du territoire sportif. Et, plus qu'un appel aux traditionnelles zones industrielles dont l'erreur écologique est la première conséquence, nous préférons examiner notre objet d'étude comme révélateur d'autres logiques spatiales qui apparaissent par les hiérarchies urbaines, la diffusion ou encore les réminiscences historiques des territoires.

Symétriquement, ce sport est aussi un facteur de structuration qui agit autant sur l'espace réel qu'imaginaire. La France organise ainsi la Coupe du Monde 1998, événement planétaire qui monopolise l'État et les collectivités locales dans un nouvel aménagement du territoire sportif. À l'échelle nationale, les plus grandes villes bénéficient désormais de stades modernes tandis que, localement, ces rénovations ou constructions posent de nouveaux problèmes d'aménagement. Structurations par les équipements mais aussi par les foules drainées, par les territoires créés ou renforcés autour des équipes. Le football apporte sa contribution à la permanence, à la pérennité des identités locales qui se revendiquent et s'extériorisent à travers les succès sportifs. Pensons simplement à Saint-Étienne qui, dans les années soixante-dix, monopolisait totalement l'espace national du football. Les exploits avaient multiplié les supporters dont les clubs se créaient dans toute la France quels que soient les liens de proximité avec la cité ouvrière (Charroin, 1994). Construction qui se double aussi d'un espace imaginaire, carte mentale développée par le discours footballistique pour ses propres besoins. Les territoires se parent alors de dimensions symboliques mais aussi utilitaires dans la compétition sportive. Le football utilise la différenciation des lieux, l'exploite, car jouer à domicile ou à l'extérieur<sup>1</sup> ne représente pas la même probabilité de résultats positifs. La localisation de la rencontre en un lieu n'est donc pas neutre.

La structure, qu'elle soit produite ou révélée par le haut niveau, ne présente pas une position figée. L'organisation au début du siècle ou dans les années trente n'est plus celle d'aujourd'hui, ni de demain. L'étude dynamique s'impose au risque, pour le chercheur, d'être abusé par les causes et les conséquences explicatives car on ne peut appliquer aux structurations actuelles des références relevées dans l'histoire. À titre d'exemple, le profil socio-économique des villes ou des régions, l'influence de la pratique ont joué des rôles importants, voire essentiels mais ils apparaissent aujourd'hui désuets, inutiles dans une utilisation univoque. En revanche, ils se manifestent toujours sous des formes héritées, véritables mémoires sportives des territoires. Le football évolue constamment et, si peu de règles ont été modifiées<sup>2</sup>, le jeu a changé avec l'invention de nouvelles tactiques, l'amélioration des méthodes d'entraînement, la hausse de qualité générale des joueurs. Cette sélection permanente des meilleurs a entraîné un élargissement général des zones de recrutement<sup>3</sup> et, après l'Amérique du Sud et l'Afrique, on s'attend à une arrivée des joueurs asiatiques qui apporteront leurs propres conceptions. Mais, surtout, par l'introduction du professionnalisme, de l'argent des mécènes, des collectivités ou des télévisions, par le succès planétaire ou encore les interventions étatiques, les changements ont affecté intensément l'environnement économique et social de l'activité. L'évolution synchronique des composantes spatiales pose ainsi une question importante sur la dynamique même de l'activité. Faut-il y voir une modification des territoires que refléterait par mimétisme le football ou bien faut-il l'analyser comme une évolution

---

<sup>1</sup>On parle de rencontre "à l'extérieur" quand l'équipe joue sur terrain adverse.

<sup>2</sup>L'*International Board*, seul organisme habilité à changer le jeu, limite au maximum les évolutions pour assurer la pérennité du football.

<sup>3</sup>Par exemple, en 1956, le championnat de France comptait 33 nationalités ; en 1995, elles sont 49 pour un nombre similaire de joueurs étrangers.

interne au monde sportif? La première proposition a été envisagée reliant exclusivement les changements spatiaux aux évolutions socio-économiques (Bale, 1978, 1989 ; Gaspar *et alii*, 1981) ; la seconde, complémentaire, si ce n'est essentielle dans le cadre français, fait appel à un système spatial du football. Il s'agirait alors, pour tous les acteurs et éléments qui le composent, de produire leur propre espace en fonction des composantes temporelles. L'approche ne peut être que globale par une étude de tous les éléments constitutifs.

Paradoxalement, toutes ces implications sont restées inconnues à l'analyse géographique car très peu de chercheurs se sont intéressés à cet objet-sport. Le constat peut s'étendre à l'ensemble de la recherche universitaire en ce domaine<sup>1</sup>. Il est vrai que le choix du sport et du football comme objet de recherche apparaît bien souvent comme une nouvelle futilité, une occupation annexe en dehors d'un domaine jugé sérieux. Dans l'introduction de son ouvrage sur les passions footballistiques, C. Bromberger décrit cette impression, ce danger d'un jugement extérieur dévalorisant que nous avons pu observer tout au long ce travail quand nous expliquions, d'une façon légèrement provocatrice, que nous étudions le football (Bromberger, 1995, p. 5). Mais, après les sourires et premières interrogations de nos interlocuteurs, les explications fournies, les objectifs proposés attiraient une attention soutenue, une reconnaissance ou, du moins, une réflexion sur cette thématique inattendue. Toutefois, la géographie est en retard car, contrairement aux autres disciplines des sciences humaines, elle l'intègre à peine dans ses projets de recherche. Ainsi, alors que nous commençons cette étude, J.P. Augustin publiait la première synthèse française de géographie du sport qui, tout en précisant l'état quasi vierge des connaissances, n'en démontrait pas moins toute l'utilité du regard spatialisé (Augustin, 1995). Il militait pour la reconnaissance d'une véritable thématique qui, pour l'instant, n'a toujours pas sa place dans la *Bibliographie Géographique Internationale*<sup>2</sup>. Par son travail et ses orientations, le géographe bordelais nous a conforté dans notre recherche en affichant ouvertement ses bases théoriques. Néanmoins, malgré cette impression de vide informatif, quelques études ont déjà été menées dans le domaine de la géographie sportive où nous nous inscrivons pleinement. Elles témoignent d'essais, d'avancées ou d'orientations qui conditionnent grandement le statut de notre propre recherche, car des résultats et des explications retenues provient une part importante de nos réflexions. Notre regard n'en est pas moins critique car nous ne souscrivons pas pleinement à certaines méthodes et certains concepts employés.

---

<sup>1</sup>Le manque d'étude sportive est tel que toute introduction d'ouvrage ou d'article universitaire sur le sujet ne peut éviter son évocation. Nous ne pouvons pas nous soustraire à ce lieu désormais commun.

<sup>2</sup>Les ouvrages, les articles sur le sport y apparaissent dans les thèmes des loisirs, de la culture ou de l'environnement.

*Géographie des sports*

La première véritable analyse géographique d'un phénomène sportif<sup>1</sup> a été réalisée par un géographe américain, John Rooney, considéré aujourd'hui comme "le père de la géographie des sports". Dans un article, publié en 1969 dans la *Geographical Review* et intitulé "Up from the Mines and out for the Prairies : Some Geographical Implications of Football in the United States", il analyse d'une manière fondamentalement descriptive l'origine géographique des joueurs universitaires en constatant qu'ils viennent principalement des grands centres industriels du pays et non de l'espace local (Rooney, 1969)<sup>2</sup>. Parmi eux, les jeunes noirs sont extrêmement surreprésentés. Cinq années plus tard, il publie la première géographie du sport américain et, en 1980, tente une approche plus critique sur le système de recrutement des clubs universitaires (Rooney, 1974, 1980). J. Rooney est resté isolé et, d'une certaine manière, s'est accaparé la thématique en lui insufflant ses propres logiques et limites. Comme le précise D. Louder, "*si la géographie du sport veut se développer en Amérique du Nord en tant que recherche scientifique, il lui faudra réajuster son tir de façon à sortir du carcan de la simple description afin d'adopter une vision plus vaste, plus analytique et plus critique de cette activité qui s'accapare d'une part de plus en plus importante des ressources de la société nord-américaine*" (Louder, 1990, p. 185). Toutefois, malgré la limitation explicative de ses études, Rooney a eu le mérite de proposer un nouveau champ de recherche, notamment sur l'origine géographique des joueurs tout en suscitant quelques vocations.

En Angleterre, John Bale se présente comme le disciple de Rooney. Enseignant en Sciences de l'Éducation à l'université de Keele, il a trouvé dans les travaux du géographe américain, un moyen utile et efficace pour communiquer aux étudiants d'une manière ludique, les concepts fondamentaux de la géographie (Bale, 1981a)<sup>3</sup>. En 1981, il tente d'identifier, à l'image de Rooney, la régionalisation des pratiques sportives britanniques en fonction des espaces du football, rugby ou cricket (Bale, 1981b). Son approche, toujours descriptive, met en avant les structures, les grandes organisations de l'espace sportif. Il n'applique pas son analyse à la seule pratique de loisir car un chapitre entier est consacré à la géographie du football de haut niveau. Réalisé dans le contexte britannique, ce sport professionnel reflète certaines logiques qui n'apparaissent pas au sein du système américain et, sur ce point, J. Bale est une base incontournable. En 1989, il écrit une première synthèse anglo-américaine (Bale,

---

<sup>1</sup>(Bale, 1989) et (Augustin, 1995) citent d'une manière anecdotique quelques allusions à une géographie des sports antérieure comme les remarques d'Élisé Reclus sur le cricket dans sa *Géographie Universelle* ou quelques applications de concepts géographiques dans l'analyse du sport au début des années soixante.

<sup>2</sup>Par le terme football, les Étatsuniens et Canadiens entendent ce que nous appelons "football américain". Notre football européen y est communément désigné par le terme "soccer".

<sup>3</sup>Ce "truc pédagogique" (Louder, 1990, p. 180) dévalorise paradoxalement la géographie du sport en lui attribuant le statut d'exemple. À ce titre, nous avons collaboré avec une enseignante du second degré qui a construit un projet pédagogique autour de la géographie du football. D'après son expérience, nous avons pu mesurer tous les bénéfices retirés par les élèves pour la compréhension des concepts géographiques de base.

1989)<sup>1</sup> dans laquelle il propose des outils, des méthodes pour l'analyse géographique du sport tout en l'enrichissant de problématiques sociales et culturelles. Son évolution bibliographique traduit un changement conceptuel car, après avoir publié un article intitulé "A place of place in cultural studies of sports" (Bale, 1988), il inscrit définitivement le sport dans le champ d'une géographie sociale et culturelle avec *Sport, Place and the City* (Bale, 1993). Il rejoint sur ce point les travaux d'un précurseur, Philip Wagner, qui, en 1981, avait proposé des éléments pour une véritable géographie explicative et compréhensive des sports (Wagner, 1981). Il appliquait le concept de territorialité, donnait une dimension historique, sociale, symbolique s'exprimant, par exemple, dans la distinction des pratiques selon les espaces de vie. Fait important, il mettait aussi en lumière les différentes problématiques qui s'appliquent au professionnalisme ou à l'amateurisme : les grandes structures du territoire (hiérarchies urbaines, centralité, équipements) s'opposent ainsi aux différenciations socio-spatiales des grandes échelles et aux potentialités liées à l'environnement naturel (*Ibid.*, p. 98).

En ce domaine, le parcours des géographes français est original car ils ont eu toutes les difficultés à revendiquer une véritable géographie du sport. Outre les propositions d'Armand Frémont sur lesquelles nous reviendrons, les premiers essais ont pris une direction essentiellement socio-géographique, principalement initiée par J.P. Augustin et les chercheurs de la Maison de Sciences de l'Homme d'Aquitaine<sup>2</sup>. Cette forme de "dérive" sociologique dans l'appréhension de la géographie du sport a été bénéfique mais aussi réductrice. Bénéfique car elle a introduit des logiques spatiales dans un discours essentiellement sociologique. Ainsi, quand en 1981, C. Pociello présente les articles compilés sous sa direction dans une synthèse de sociologie sportive, il décrit en ces termes la contribution des géographes bordelais : "J.P. Augustin et Michel Bergès s'appliquent en socio-géographes et en politologues à comprendre l'implantation de ce sport dans l'espace social de Bordeaux, foyer à partir duquel il avait diffusé dans tout le Sud-Ouest. Remarquable synthèse d'histoire et de sociologie sportive, cette approche originale attire l'attention sur des considérations trop souvent négligées par les historiens et les sociologues enclins aux généralisations" (Pociello, 1981, p. 28). Le terme "géographie" n'est pas encore employé. Il le sera seulement quatorze années plus tard par le même auteur qui intitulera "Terres, territoires et terrains de sports : les surprises de la géographie sportive nationale" un chapitre de son ouvrage *Les cultures sportives* (Pociello, 1995, p. 186). Réductrice, cette conception l'est aussi car elle a défini la géographie du sport comme une annexe, une composante originale de la sociologie du sport dont elle a imposé et appliqué les concepts. C'est peut être à ce niveau que l'analyse géographique a trouvé ses limites car les divers auteurs ont travaillé et travaillent constamment sur un postulat fort : "le lieu d'origine du

---

<sup>1</sup>J. Bale définit cet ouvrage comme une sorte de répertoire général des références de la géographie sportive car beaucoup d'entre-elles sont confidentielles. Il note par ailleurs la quasi-exclusivité des références anglo-américaines et déplore son ignorance devant les études françaises, italiennes, espagnoles ou allemandes.

<sup>2</sup>Cette approche est axée sur une explication sociale des pratiques sportives et s'est essentiellement constituée à une échelle urbaine et départementale. Voir, par exemple : (Rollan et Reneaud, 1995), (Augustin, 1991, 1981, 1978), Callède (1983).

*pratiquant est significatif de sa classe sociale d'appartenance.*" Comme nous le verrons, cette référence induit foncièrement l'erreur écologique car elle affecte aux individus les caractères de l'espace de résidence. Si les études sont sans conteste géographiques par leur insistance à différencier les lieux de pratique, les concepts utilisés font principalement appel aux travaux des sociologues, depuis longtemps intéressés au domaine des sports. La problématique apparaît ainsi plus sociale que spatiale mais, en raison de l'état embryonnaire des recherches en géographie sportive, peut-on faire un tel reproche? D'autre part, la concentration des chercheurs dans un grand quart Sud-Ouest de la France a favorisé l'étude d'un sport, le rugby, dont la régionalisation flagrante tient lieu de problématique<sup>1</sup>.

Un autre pôle, situé à Besançon autour des géographes J. Praicheux et D. Mathieu, s'est nettement plus affranchi des orientations sociologiques en proposant une véritable analyse spatiale des pratiques sportives. Dans un premier temps, orientée seulement dans l'espace local et régional (Mathieu et Praicheux, 1984, 1985 ; Baud, Mathieu et Praicheux, 1989), elle a débouché sur une première cartographie systématique des sports dans l'espace français (Mathieu et Praicheux, 1987). Si la plupart des cartes sont consacrées à la pratique de masse, quelques documents font référence au sport d'élite. La comparaison des deux espaces a été des plus judicieuses car elle a montré sans équivoque des logiques spatiales spécifiques à chaque niveau sportif. Cette cartographie est originale car la géographie du sport s'est trop souvent contentée d'une analyse de la pratique sportive. Un problème de sources, une orientation initiale ont certainement contribué à l'élimination régulière des logiques professionnelles. La situation étonne car dès 1976 dans *La région espace vécu*, A. Frémont avait proposé trois cartes sportives localisant les clubs de haut niveau du football, basket et rugby (Frémont, 1976, p. 116). Relevant les données dans la presse, il avait cartographié les équipes et, surtout, à la vue des distributions dissemblables, engagé une réflexion sur les logiques spatiales. Les petites et moyennes villes du Sud-Ouest ont adopté le rugby qui est devenu "*un élément essentiel des sociétés locales, un miroir expressif pour ces gens du verbe et du geste*" ; les banlieues des grandes villes et le public survolté des petites ont choisi le basket ; enfin, universel, le football conquerrait le territoire reflétant la répartition des bassins industriels et des métropoles. Ne pouvant s'enquérir de la distribution spatiale des pratiques - faute d'études réalisées -, l'auteur développait une réflexion essentiellement fondée sur les hiérarchies urbaines ou les caractéristiques socio-économiques des espaces concernés. Esquisse d'une géographie des sports, les principes évoqués disparaîtront au profit d'autres explications ancrées préférentiellement dans l'espace local ou régional au détriment d'une analyse globale du territoire.

Cet état des lieux succinct<sup>2</sup> permet toutefois une appréhension des principales orientations de la géographie du sport. Tout d'abord, il y a le constat d'isolement :

---

<sup>1</sup>Le rugby soulève toutefois des problèmes que nous rencontrerons pour le football de haut niveau notamment sous l'aspect du symbolisme et des identités territoriales. Voir : (Callède, 1996), (Augustin et Bodis, 1994), (Duboscq, 1990), (Augustin et Garrigou, 1985), (Duboscq *et alii*, 1983).

<sup>2</sup>Pour plus de précisions, on pourra se référer à : (Augustin, 1995), (Louder, 1990), (Haumont *et alii*, 1988), (Thomas *et alii*, 1987).

isolement des chercheurs au sein du monde universitaire mais aussi isolement entre les différents protagonistes. Chacun élabore ses propres méthodes, travaille sur ses régions respectives et le manque d'une problématique générale ne facilite pas les comparaisons. Depuis quelques années, l'existence de colloques, de rencontres, de publications permet une communication des différents points de vue, une confrontation des expériences, moteurs des recherches futures. Contrairement à leurs homologues anglo-saxons, les géographes français ont privilégié une approche par l'étude des pratiques aux échelles locales car plus facilement décelables avec l'aide des modèles de l'écologie urbaine. Sur un territoire plus vaste, de la région à l'espace national, elles ont davantage été analysées selon une optique descriptive, régionalisante. En ce sens, le football peut apparaître insignifiant car sa diffusion générale lui ôte une part de sa problématique régionale à l'inverse du rugby ou du jeu à XIII, véritables marqueurs culturels. Le haut niveau est quasiment absent et quand, au travers du rugby, sa répartition spatiale est observée, elle coïncide si fortement avec la pratique que la collusion s'effectue d'elle-même. D. Mathieu et J. Praicheux ont bien décelé la distinction des deux espaces mais n'ont pu aller au-delà de la description, n'exposant que de simples pistes explicatives (Mathieu et Praicheux, 1987 ; Mathieu, 1990)<sup>1</sup>. L'analyse spécifique du haut niveau est davantage le fait d'auteurs anglo-saxons mais, là encore, le système des sports professionnels ne permet pas la comparaison directe avec le cas français. Les méthodes, les techniques proposées ont pu être utilisées à l'inverse des facteurs explicatifs intransposables pour diverses raisons que nous ne manquerons pas de souligner. Le constat d'une réflexion géographique quasi vierge sur l'élite est à la fois attrayant, stimulant mais n'en comporte pas moins un risque. Le manque de références entretient un terrain d'étude non balisé dans lequel la multiplicité des directions offertes peut encourager la dispersion.

#### *Échelles et structures spatiales : orientations et méthodes*

Notre analyse s'inscrit volontairement en rupture de la socio-géographie du sport, non que nous contestions ses résultats ou son approche, mais nous pensons qu'elle ne développe pas les concepts et les méthodes les mieux adaptés pour une analyse du haut niveau à l'échelle nationale. Nous faisons un choix en fixant l'échelle de notre problématique. Elle n'est pas neutre car elle implique une manifestation des structures spatiales correspondant à un certain niveau d'organisation. Théoriquement, l'élite et la pratique de masse<sup>2</sup> ne présentent pas d'échelle préférentielle : il suffit d'adapter les problématiques. Toutefois, les deux niveaux

---

<sup>1</sup>"Enfin, un panorama de la France sportive ne saurait s'en tenir à l'exploitation des données statistiques, si riches soient-elles. Pour le grand public, la renommée et le dynamisme d'un sport s'expriment avant tout à travers sa pratique d'élite, celle qui se dégage au sommet de la hiérarchie et qui fournit spectacles de qualité et valeurs de référence. Quelques exemples pris dans les sports collectifs montreront que la géographie du sport de haut niveau est tout aussi riche d'enseignement que celle de la pratique de masse avec laquelle elle entretient d'ailleurs des rapports étroits mais souvent complexes" (Mathieu et Praicheux, 1987, p. 10).

<sup>2</sup>Le terme "élite" se rapporte au sport de haut niveau. Il s'oppose à la pratique qui définit la masse des licenciés.

sportifs répondent à des facteurs explicatifs de natures différentes ou, du moins, ayant une indéniable prédilection géographique. Comme le soulignait P. Wagner, la pratique de masse privilégie les logiques sociales et, à ce titre, tout un courant de la sociologie sportive affirme le quasi-déterminisme de la relation (Wagner, 1981). Appliquée à l'espace, elle manifeste fondamentalement une erreur écologique qui est d'autant plus forte avec l'extension du niveau géographique. Il serait fallacieux de transposer ces concepts hors de leur domaine et échelle d'application. Quant au haut niveau, il privilégie une explication par les grandes structures de l'espace dont il est le révélateur. C'est pourquoi, et nous aurons l'occasion de l'explicitier, nous favoriserons une analyse à l'aide des hiérarchies urbaines, des modèles de diffusion sans oublier les formes héritées ou la permanence des territoires. Par conséquent, les logiques apparaissent plus spatiales que sociales. Elles sont impliquées par l'échelle envisagée qui fonde une préférence explicative et peut apparaître réductrice à certains par l'élimination d'un examen strictement social. Néanmoins, les deux champs étant foncièrement imbriqués, cette distinction résulte d'une coupure principalement théorique.

Du côté des sources et des références, les géographes ayant finalement peu participé à l'examen du sport en général et du football en particulier, nous nous sommes tournés vers les autres sciences sociales qui ont eu un intérêt plus précoce envers notre objet d'étude<sup>1</sup>. L'histoire, la sociologie, l'ethnologie, l'économie et bien évidemment la nébuleuse STAPS<sup>2</sup>, l'ont intégré dans leurs recherches. Si les problématiques géographiques ne sont pas explicitement exposées, ils se manifestent pourtant par des remarques, des interrogations. Certains concepts, ouvrages ou articles ont bénéficié de notre prédilection en raison de la thématique, des postulats avancés. Il y a ceux qui relèvent essentiellement du football de haut niveau à travers son histoire (Wahl, 1989 ; Béaud et Noirielle, 1990 ; Marseille, 1990), son économie (Bourg, 1986, 1989, 1990 ; Andreff, 1989) ou ses aspects sociaux (Faure et Suaud, 1994 ; Bromberger, 1995 ; Charroin, 1994). Ces publications sont une constante référence à laquelle s'ajoute une multitude d'autres sur des thèmes annexes ou plus généraux. Chaque fois, ces apports "externes" illustrent, complètent notre analyse spatiale, l'étendent. Mais, au-delà de ces travaux universitaires, nous nous sommes référé en permanence à un élément vital du domaine sportif, à savoir : la presse.

*“Enfin, une très abondante documentation se trouve dans les différentes publications périodiques grand public. Nous ne les avons qu'en faible partie exploitées, mais, pour tout ce*

---

<sup>1</sup>Nous ne ferons pas un récapitulatif des études sportives dans les différentes disciplines. Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages suivants :

- Sociologie, ethnologie : (Pociello, 1995, 1981), (Quel Corps, 1995), (Charroin, 1994), (Thomas *et alii*, 1987).

- Histoire : (Hubscher *et alii*, 1992). (Wahl, 1990).

- Droit, Économie : (Loret, 1995), (Andreff, 1989).

<sup>2</sup>Le sport est présent à l'université dans la filière Science et Techniques des Activités Physiques et Sportives. Nous employons volontairement le terme "nébuleuse" car il est très difficile de cerner les travaux de cette formation universitaire sportive : de la sociologie à la physiologie en passant par l'histoire, toutes les thématiques sont abordées sans véritable spécialité à part l'objet d'étude. En revanche, nous n'avons trouvé aucune trace de géographie!

qui concerne la compétition et le sport-spectacle, il y a là un gisement de données que la géographie n'a pas encore vraiment utilisées" écrivait J. Praicheux (Praicheux, 1993, p.94). L'information est là, surabondante car chaque jour apporte ses nouveaux résultats ou commentaires. *L'Équipe* a un tirage moyen de 360 000 exemplaires et 2 millions de lecteurs journaliers tandis que *France-Football* vend 280 000 exemplaires par semaine. La majorité des ouvrages publiés (histoire des clubs, récits autobiographiques de joueurs, panoramas saisonniers) sont l'œuvre de journalistes sportifs qui fondent leurs récits sur des principes identiques à ceux de la presse et la différenciation est quasiment inexistante. Toutes ces publications fourmillent d'indications jusqu'ici inexploitées géographiquement. Il y a tous les résultats qui, envisagés sous l'angle spatial, retranscrivent une localisation à laquelle est associée une valeur sportive. Cette information fluctue considérablement et toute la difficulté consiste à dégager le structurel du conjoncturel. De plus, la quantité impressionnante de données procure régulièrement une mise à jour, une réactualisation qui, si nous n'y prenions garde, nous inciterait à recommencer indéfiniment cette recherche. La presse regorge aussi d'études, d'analyses, de statistiques qui, toujours sous le regard spatialisé, prennent une ampleur géographique inattendue. Les cartes sportives existent, apparaissent quelquefois au détour des pages hebdomadaires ou quotidiennes mais elles se présentent le plus souvent comme des cartes à lire, sorte de tableaux statistiques localisés sans traitement cartographique approprié. Le message disparaît alors dans l'essai infructueux aux localisations parfois aléatoires. Mais, surtout, cette presse révèle tout un discours sur l'espace qui participe pleinement à l'élaboration de la géographie du football. "*Toutes ces descriptions [sportives] suscitent des connotations plutôt sommaires, stéréotypées : exubérance méridionale, primitivisme corse. Il ne faut pas attendre de la littérature sportive des reportages bien fouillés sur les particularités locales, régionales de ce patriotisme sportif, ni une invention de nombreux stéréotypes : les couleurs locales préexistantes suffisent largement*", précisait J. Gritti dans une analyse générale de la rhétorique sportive (Gritti, 1975, p. 144). Elle classe, qualifie l'espace en des entités séculaires<sup>1</sup>. Sensiblement arbitraire, le découpage se fonde sur des images fortes, résultats d'exploits passés ou de symbolismes régionaux et développe un espace idiographique qui favorise toutes les oppositions : Sud contre Nord, ouvriers contre bourgeois, anciens contre nouveaux, etc. L'emblématique formulée est réappropriée par les territoires sportifs pour leurs propres reproductions quelle que soit la réalité. La presse crée, véhicule ce discours surchargé de clichés. Ils sont indispensables à son style emphatique, percutant, mémorable qui joue sur et avec les images fortes. L'espace ressort marqué, catégorisé et, surtout, accepté sous cette forme discursive, quasiment imaginaire mais qui profite au spectacle et à son commentaire. Nous ne jugeons pas l'éloquence employée même si elle annihile souvent l'analyse objective, critique envers le sport au profit d'une glorification de valeurs universelles. Ce discours est caractéristique de tout sujet traitant du haut niveau car il participe pleinement au système sportif. En le référant, en l'analysant, les implications spatiales apparaissent dans un espace imaginaire qui dépasse souvent la réalité. L'utilisation de la presse nous confronte sans cesse avec

---

<sup>1</sup>Cela s'exprime par un retour aux vieilles appellations tombées ailleurs en désuétude. On est ainsi plus Armoricaïn que Breton ou davantage Gascon que d'Aquitaine.

cette possible dérive et il ne faudrait pas se laisser abuser par ce discours qui ne reflète, en définitive, qu'une partie du réel. Mais son utilisation critique ouvre des perspectives nouvelles que ne peut offrir l'approche strictement objective.

### *Approche exploratoire et instrumentation*

Enfin, sur le plan méthodologique et statistique, nous utiliserons une approche essentiellement exploratoire<sup>1</sup>. Ce type d'analyse dérive d'un état d'esprit, d'une appréhension particulière de l'information. Avant toute chose, elle insiste sur la connaissance approfondie des données en présence avant d'effectuer les traitements statistiques adéquats. Par un éventail de techniques graphiques appropriées et l'utilisation prépondérante des paramètres résistants, cette approche est une procédure ouverte de recherche. Quand la statistique classique mesure des relations *a priori*, l'analyse exploratoire recherche les structures existantes, les corrélations et liaisons probables. Elle n'opère pas selon un mode confirmatif mais s'ouvre au contraire toutes les possibilités de modélisations des données. Quand l'analyse classique pose la question "les données confirment-elles l'hypothèse d'une relation entre la variable Y et X?", l'analyse exploratoire propose "Que me disent ces données à propos de la relation entre Y et X?" (Hartwig et Dearing, 1979, p.10). L'analyse visuelle, graphique est privilégiée au détriment d'une analyse plus "scientifique". Ce choix ne procède pas d'une volonté arbitraire ou d'un quelconque démarquage méthodologique. Il résulte de l'état inhérent des données sportives qualifié par la faiblesse des effectifs et l'intrinsèque variabilité. Nous serons bien souvent confronté à une limite quantitative, au syndrome du "petit tableau" qui, malgré nos intuitions et les visualisations graphiques, nous restreindra sur les validations strictement statistiques. De plus, les données sportives conservent une importante part aléatoire dans laquelle est noyée la structure sous-jacente. Il en est ainsi des classements sportifs qui, s'ils conservent une armature reconnaissable, n'en autorisent pas moins des variations considérables et utiles à la compétition. Pour cela, et toujours dans un souci de comparabilité entre l'outil et l'objet, nous développerons des méthodes de mesure d'essence qualitative en aval de l'analyse exploratoire<sup>2</sup>.

### *Enchaînement problématique*

Pour conduire cette étude, nous avons fractionné l'analyse en quatre grandes étapes. Si elles peuvent être lues indépendamment, elles n'en constituent pas moins une suite logique, un enchaînement de la problématique passant par des phases de descriptions et d'explications sans toutefois tomber dans un manichéisme primaire.

Tout d'abord, il y a le besoin impératif d'une mise à plat de la géographie du football, d'une localisation, d'une présentation que nous examinerons sous l'angle

---

<sup>1</sup>En langue française, on pourra consulter (Waniez, 1991). D'autre part, nous renvoyons à plusieurs ouvrages anglo-américains comme : (Cleveland, 1993), (Hoaling *et alii*, 1983), (Hartwig et Dearing, 1982), (Tukey, 1977).

<sup>2</sup>A contrario, nous n'emploierons que très peu les techniques classiques d'analyse multivariée (Analyse des correspondances, Classification Ascendante Hiérarchie, etc.) car elles ne correspondent pas aux principes évoqués.

des modèles de distribution spatiale et, surtout, par l'examen important des processus de diffusion (*Bases et méthodologie*). Sorte de préliminaire indispensable, cette première partie fournit les bases de l'analyse, propose un cadre dans lequel nous développerons notre argumentation tout en engageant des pistes explicatives par les grandes structures du territoire et la dynamique propre au système sportif. Dans la seconde partie (*Hiérarchie urbaine, hiérarchie sportive*), la structure urbaine se situera au centre de la problématique. Nous tenterons une approche par un jeu constant entre l'échelle européenne et française afin de démontrer la singularité urbaine du football hexagonal et ses implications spatiales. Une place particulière sera accordée aux petites villes qui dans le championnat français se permettent de côtoyer les grands centres urbains et de perturber l'harmonie des Coupes européennes régies aujourd'hui par le principe de métropolisation. Cette singularité n'est pas le fruit d'un quelconque hasard mais bien le résultat d'une organisation spécifique au système des sports français que nous analyserons dans une troisième partie (*Un système ancré dans le territoire*). N'attirant pas assez de spectateurs, les équipes ont puisé leurs ressources financières au sein des collectivités locales et de l'État, élaborant un système de relation complexe, s'extériorisant des seules notions de réussites sportives et économiques. Le football envisagé comme un service public, comme un représentant des territoires, telles sont les implications résultant de ces financements qui sont uniques en Europe. Enfin, dans la quatrième partie (*Les joueurs, éléments du "système football"*), nous examinerons la géographie des joueurs en démontrant son entière liaison avec les autres composantes du système. Produite par l'espace des clubs et les décisions fédérales, son organisation est totalement dépendante des stratégies spatiales des différents acteurs. Elle n'apparaîtra pas comme une structure autonome et, à ce titre, l'évolution générale liée à l'intégration européenne peut susciter des réserves sur la préservation des spécificités françaises.

Cette approche ne se réduit pas à une géographie des sports au sens d'une sous-discipline développant ses propres schémas d'analyse ou axes de réflexion. Elle s'inscrit pleinement au sein d'une géographie humaine dont elle utilise à la fois les concepts et les outils. Inversement, elle n'est pas cataloguée, ni enfermée dans une catégorie donnée car nous aborderons plusieurs thématiques géographiques. De l'analyse urbaine à l'étude des territoires et de leurs représentations en passant par les considérations d'une géographie sociale, culturelle ou économique, notre orientation s'engage dans la compréhension et l'explication du football de haut niveau et, par extrapolation, du système sportif français. L'analyse spatiale apporte sa contribution par la révélation des "bonnes" structures sous-jacentes, par un essai explicatif foncièrement géographique. "*Le sport est un concept protéiforme*" (Augustin, 1995, p. 3), un objet d'étude pluridisciplinaire et nous espérons montrer les apports précieux du regard géographique. Dissocier le football de l'espace, c'est lui enlever une partie de sa reconnaissance et de ses implications sociales car "*la géographie participe à la description spatiale des faits sociaux mais s'engage aussi dans l'explication sociale des faits spatiaux*" (Ibid, p. 4).

---

## Ouvrages et articles cités dans l'introduction

- ANDREFF W. (dir.) (1989), *Économie politique du sport*, Paris, Dalloz.
- AUGUSTIN J.P. (1978), *Espace social et loisirs organisés des jeunes : l'exemple de la commune de Bordeaux*, Paris, Pedone.
- AUGUSTIN J.P. (1981), "Cadres de vies urbaine et activités physiques et sportives dans l'agglomération de Bordeaux", *Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 52, fasc. 3, pp. 291-312.
- AUGUSTIN J.P., GARRIGOU A. (1985), *Le Rugby démêlé : essai sur les associations sportives, le pouvoir et les notables*, Bordeaux, Le Mascaret.
- AUGUSTIN J.P., BODIS J.P. (1994), *Rugby en Aquitaine, histoire d'une rencontre*, Bordeaux, Auberon et CLRA.
- AUGUSTIN J.P. (1991), *Les Jeunes dans la ville : institutions de scolarisation et différences spatiales dans la communauté urbaine de Bordeaux*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux.
- AUGUSTIN J.P. (1995), *Sport, géographie et aménagement*, Paris, Nathan.
- BALE J. (1978), "Geographical Diffusion and the Adoption of Professionalism in Football in England and Wales", *Geography*, 63, pp. 188-197.
- BALE J. (1981a), "Geography, sport and geographical education", *Geography*, vol. 66, n° 291, p. 105.
- BALE J. (1981b), *Sports and Place : a Geography of Sport in England, Scotland and Wales*, London, C. Hurst and Company.
- BALE J. (1988), "The sense of place in cultural studies of sport", *Progress in Human Geography*, vol. 12, n° 4, pp. 507-524.
- BALE J. (1989), *Sports Geography*, London, Spon.
- BALE J. (1993), *Sports, Space and the City*, London, Routledge.
- BAUD J.L., MATHIEU D., PRAICHEUX J. (1989), "Collectivité locale et pratique sportive : l'opération bionsport à Besançon" in Laboratoire de Géographie Humaine de l'Université de Franche-Comté (dir.), *Les géographes et le tiers temps : approches des loisirs urbains*, Paris, les Belles Lettres, coll. "Cahiers de géographie", n° 30, pp. 133-145.
- BÉAUD S., NOIRIEL G. (1990), "L'immigration dans le football", *Vingtième Siècle*, n° 26, pp. 83-96.
- BOURG J.F. (1986), *Football-Business*, Paris, Olivier Orban.
- BOURG J.F. (1989), "Le marché du travail sportif" in ANDREFF W. (dir.) (1989), *Économie politique du sport*, Paris, Dalloz, pp. 145-169.
- BOURG J.F. (1994), *L'Argent fou du sport*, Paris, La table ronde.
- BROMBERGER C. (1995), *Le Match de football : ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme.

- BRUNET R. (1990), "Le déchiffrement du monde" in BRUNET R. (dir.), *Géographie Universelle, Vol. 1, Mondes nouveaux*, Paris/Montpellier, Hachette/Reclus, pp. 9-271.
- CALLÈDE J.P. (1983), "Cadre de vie, pratiques sportives et stratification sociale" in *Sport et Société contemporaine : VIIème symposium de l'ICSS*, Paris, Société Française de Sociologie du sport, pp. 289-297.
- CALLÈDE J.P. (1996), "Implantation, diffusion et rayonnement du rugby dans la France du Sud" in SAGNES J. (dir.), *Le sport dans la France contemporaine*, Perpignan, Ville de Béziers/Presses Universitaires de Perpignan, pp. 67-104.
- CHARROIN P. (1994), *Allez les verts! de l'épopée au mythe : la mobilisation du public de l'Association Sportive de Saint-Étienne*, Université de Lyon 1, thèse de doctorat STAPS.
- CLEVELAND W. (1993), *Visualising data*, Summit, Hobart Press.
- DUBOSCQ P. et alii (1983), *Terrains et Terres de rugby*, Toulouse, Université Toulouse-le-Mirail.
- DUBOSCQ P. (1990), "La fédération française de rugby : géographie d'un pouvoir symbolique" in *Géopolitique du sport : actes du colloque de Besançon 23-24 mars 1990*, Besançon, Université de Franche-Comté, pp. 264-274.
- FAURE J.M., SUAUD C. (1994), "Un professionnalisme inachevé : deux états du champ du football professionnel en France, 1963-1993", *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n° 103, pp. 7-25.
- FRÉMONT A. (1976), *La Région espace vécu*, Paris, PUF.
- GASPAR J. et alii (1982), "Transformações recentes na geografia do futebol em Portugal", *Finisterra*, XVII, 34, pp. 301-324.
- GRITTI J. (1975), *Sport à la Une*, Paris, Armand Colin, coll. "U Prisme".
- HAUMONT A. et alii (1988), "Démographie et géographie humaine des espaces sportifs" in MICHON B., FABER C. (dir.), *Sciences Sociales et Sports : états et perspectives, actes des journées d'études de Strasbourg des 13 et 14 novembre 1987*, Strasbourg, Université des Sciences-Humaines, pp. 23-50.
- HARTWIG F., DEARING B. (1982), *Exploratory Data Analysis*, Beverly Hills/London, Sage University Paper series on Quantitative Applications in the Social Sciences, n° 16, Sage Publications.
- HOALING D., MOSTELLER F., TUKEY J. (dir.) (1983), *Understanding Robust and Exploratory Analysis*, New York, John Wiley & Sons.
- HUBSCHER R., DURY J., JEU B. (1992), *L'Histoire en mouvement : le sport dans la société française (XIX-XXème siècle)*, Paris, Armand Colin.
- LAFRANCHI P. (1982), *Sète vainqueur de la coupe et du championnat de France de football en 1934*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Montpellier III.
- LORET A. (1995) (dir.), *Sport et management : de l'éthique à la pratique*, Paris, Revue EPS.
- LOUDER D. (1990), "Étude géographique du sport en Amérique du Nord : survol et critique" in *Géopolitique du sport : actes du colloque de Besançon 23-24 mars 1990*, Besançon, Université de Franche-Comté, pp. 179-187.
- MARSEILLE J. (1990), "Une histoire économique du football en France est-elle possible?", *Vingtième Siècle*, n° 26, pp. 67-72.
- MATHIEU D., PRAICHEUX J. (1984), "Chronique comtoise : le football en Franche-Comté, approche géographique générale", *Revue géographique de l'Est*, n° 4, pp. 289-304.
- MATHIEU D., PRAICHEUX J. (1985), "Le football dans la région bisontine" in *Aspect du sport en Franche-Comté, Cahiers de Géographie de Besançon*, n° 3, pp. 33-96.

- MATHIEU D., PRAICHEUX J. (1987), *Sports en France*, Montpellier/Paris, Reclus/Fayard.
- POCIELLO C. (dir.) (1981), *Sports et Société : approche socioculturelle des pratiques*, Paris, Vigot.
- POCIELLO C. (1995), *Les Cultures sportives : pratiques, représentations et mythes sportifs*, Paris, PUF.
- PRAICHEUX J. (1993), *Contribution à l'analyse des espaces du sport*, Document de synthèse pour le diplôme d'habilitation à diriger les recherches de l'Université de Franche-Comté, IRADES.
- QUEL CORPS ? (1995), *Critique de la modernité sportive*, Paris, Éditions de la Passion.
- ROLLAN F., RENEAUD M. (1995), *Tennis : pratiques et société*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- ROONEY J. (1969), "Up from the Mines and Out of the Prairies : Some Geographical Implications of Football in the United States", *Geographical Review*, vol. 59, pp. 471-492.
- ROONEY J. (1974), *A Geography of American Sport : from Cabin Creek to Anaheim*, Reading (Mass.), Addison-Wesley.
- ROONEY J. (1980), *The Recruiting Game : Toward a new System of Intercollegiate Sports*, Lincoln, University of Nebraska Press.
- THOMAS R., HAUMONT A., LEVET J.L. (1987), *Sociologie du sport*, Paris, PUF.
- TUKEY J.W. (1977), *Exploratory Data Analysis*, Reading (Mass.), Addison-Wesley.
- WAGNER P. (1981), "Sport : Culture and Geography", *Lund Studies in Geography*, serie B, n° 48, pp. 85-108.
- WAHL A. (1989), *Les Archives du football : sport et société en France (1880-1880)*, Paris, Gallimard/Julliard, coll. "Archives".
- WAHL A. (1990), "Le football, un nouveau territoire de l'historien", *Vingtième siècle*, n° 26, pp. 127-131.
- WANIEZ P. (1991), *Analyse exploratoire des données*, Montpellier, Reclus, coll. "Reclus Modes d'emploi", n° 17.



**PREMIÈRE PARTIE :**

**BASES ET  
MÉTHODOLOGIE**

Présentation nécessaire dans un domaine peu connu de l'analyse géographique, cette première partie entend poser les bases de notre étude. Malgré l'universalité de la discipline, malgré son matraquage médiatique, les concepts géographiques associés sont encore à définir. Pour cela, il convient de répondre à deux questions concernant la localisation des équipes. La première pose le problème descriptif - où se situent les clubs de football en France? -, problème dont la simplicité de l'énoncé implique néanmoins un certain nombre de définitions annexes afin de déterminer les clubs à représenter ou les dates à analyser. L'inventaire est une exigence car il suscite, par sa manifestation spatiale, une deuxième interrogation : comment peut-on expliquer cette distribution? La question implique une détermination des différents facteurs pouvant apporter une partie de l'explication ou des éléments de réponse. Pour cela, nous proposons un regard sur chacune des composantes qui, en fonction des niveaux d'organisation géographique, peuvent agir avec plus ou moins d'importance sur les localisations. Nous pensons en premier lieu aux effets de masse déterminés par les grandes structures démographiques du territoire et, bien entendu, à la localisation même des villes, trame géographique primordiale à la présence des clubs. Il ne faudrait pas considérer ces premières pistes explicatives comme quelque truismes élémentaires. Malgré des raisonnements ultérieurs plus complexes, plus pointus, elles forment une structure sous-jacente, un squelette aux localisations, des repères permanents indispensables à l'analyse. C'est aussi le moment de débiter une réflexion sur la place du football dans l'espace des sports collectifs où jouent les effets de concurrence et les potentiels démographiques. L'analyse ne peut se réaliser sans référence sportive externe, en considérant le football comme une discipline indépendante au sein d'un espace qui lui serait *a priori* acquis. Le rugby, marqueur d'une identité régionale, rappelle à tout instant que la compétition s'exerce pour les localisations même si le football se dévoile conquérant, dominateur, gardant le monopole des affluences, des investissements économiques ou des faveurs des édiles locaux.

La répartition homogène des équipes sur le territoire, modifiée çà et là par les structures héritées d'un passé sportif, est bien une impression qui caractérise sa distribution spatiale. Toutefois, l'étude de la localisation ne peut être statique et, à la question de la répartition, s'ajoute celle de sa permanence, de sa préservation ou, au contraire, de son évolution. Ainsi, à travers l'analyse de la diffusion du football de haut niveau, nous voulons engager une explication des structures actuelles par l'importance accordée à la mémoire du territoire. L'ancienneté détermine encore une part du succès car elle s'appuie sur la tradition et l'expérience. L'espace est donc marqué par l'héritage des passions anciennes, toujours utilisées pour revivifier les mythes.

# 1. Un panorama sportif

La géographie du football, et du sport en général, n'appartient pas au patrimoine commun des géographes. À moins d'être spectateur passionné et assidu, les grandes lignes de l'espace du football laissent perplexe. La localisation des clubs n'est pas une évidence malgré la médiatisation générale des équipes et des résultats. Hormis Marseille, Paris, Monaco, Bordeaux dont les noms résonnent à longueur de temps, la difficulté augmente pour attribuer une même identité géographico-sportive à Martigues, Guingamp, Charleville ou bien Louhans. Les lieux intégrés au monde sportif nécessitent une définition, une présentation. Quand elles existent, les cartes privilégient le caractère conjoncturel de la distribution : réalisées sur une saison, elles traduisent une situation géographique à un instant donné sans préciser l'ampleur des constances et résistances (Mathieu et Praicheux, 1987). La presse spécialisée, outre la mauvaise qualité de ses représentations cartographiques, ajoute ses erreurs délocalisantes. Le nom du club suffit à préciser le résultat ou l'événement : connaître les lieux importe peu.

De cette première géographie, descriptive et imagée, ressortent les points forts du territoire. Le paysage footballistique se complète aussi par une approche des principes qui régissent la compétition : pourquoi choisir le championnat comme indicateur prégnant? Que signifient concrètement les termes de première et deuxième divisions et qu'impliquent-ils pour les équipes qui y sont confrontées? Ces paramètres sont essentiels à la compréhension de cette géographie car ils déterminent les règles de fonctionnement. De cela, découlent plusieurs idées originelles que nous soumettrons à une première analyse afin de ne point encombrer notre discours de préjugés, d'hypothèses préconçues. Il s'agira d'une sorte de mise au point ou mise à plat des idées et des problématiques sous-jacentes. La géographie du football et du sport en général reste méconnue et nous ne pouvons passer sous silence la base de travail que constitue ce paysage compétitif.

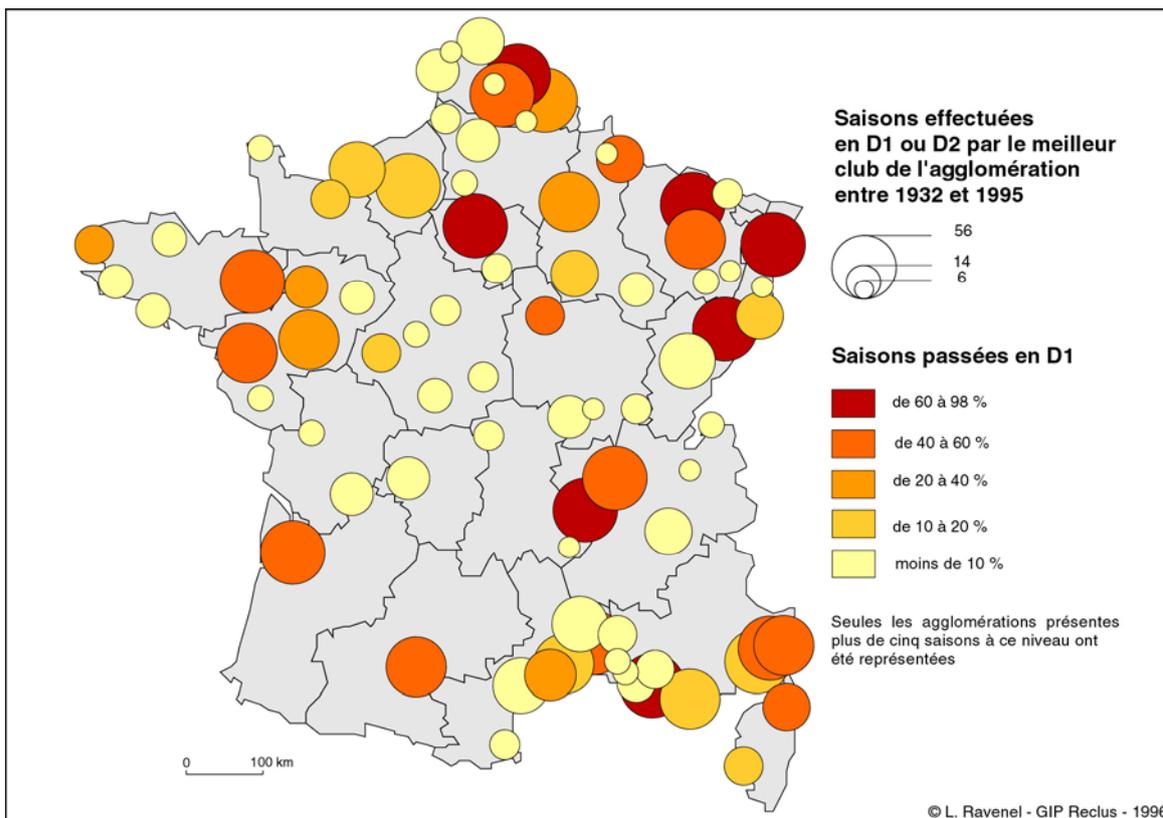
## 1.1 Les espaces des championnats

La seule énumération des équipes n'est pas une solution satisfaisante car le discours ne peut en aucun cas établir facilement les liens géographiques qui les unissent au sein d'ensembles plus vastes. Si Lille et Lens se perçoivent comme des villes voisines, elles appartiennent à un ensemble comprenant Valenciennes, Amiens, Dunkerque, Boulogne ou encore Roubaix. Simplement, la conjoncture ne permet pas de réunir toutes ces équipes en même temps sur une saison. La présentation des espaces du championnat s'appuie sur des ensembles géographiques dont la

## 1. Un panorama sportif

détermination est subjective. Il s'agit avant tout d'un découpage de l'espace utilitaire, nécessaire à la description et qui ne doit surtout pas être perçu comme une quelconque régionalisation. Cette partition ne garantit en aucun cas la ressemblance de ses éléments constitutifs. Sur le plan sportif, les équipes de ces grandes régions présentent d'ailleurs plus d'hétérogénéité que d'identité commune. En revanche, et nous le spécifierons tout au long de ce travail, les propos sur le football développent une thématique constante de partition spatiale.

Carte I.1 - Les grandes agglomérations du football français (1932-1995)<sup>1</sup>



Une carte sert de référence à cette présentation (carte I.1) et propose deux critères d'analyse. Le nombre d'années passées dans les deux premières divisions est une indication de pérennité du club. Afin de clarifier le document, les agglomérations<sup>2</sup> y ayant participé moins de cinq années n'ont pas été retenues. La part des saisons effectuées en D1 ajoute un caractère quantitatif précisant le niveau de l'équipe et sa capacité à s'installer parmi l'élite. Ce choix cartographique possède ses limites : il ne prend pas en compte les variations dans les classements qu'expriment les trajectoires cycliques. Il dépasse toutefois le caractère conjoncturel en s'inscrivant dans la longue durée. Une histoire de chaque ensemble ou de chaque club n'est pas le but recherché.

<sup>1</sup>Les données chiffrées sont fournies dans l'annexe I.1 qui récapitule aussi les données démographiques utilisées par la suite.

<sup>2</sup>L'agglomération, et non la commune, sert de base à cette première analyse. Nous reviendrons par la suite sur ces choix statistiques.

Nous voudrions simplement déterminer les points d'appui du territoire footballistique. Certains clubs possèdent une symbolique, une image qui résulte d'un passé ou d'un présent prestigieux, de conditions locales particulières. Autour se construisent des régions qui instituent une dialectique permanente entre leurs clubs et l'espace de référence<sup>1</sup>.

### 1.1.1 Le trinôme nordiste

La dénomination générale de Nord fait référence à un espace centré sur la région homonyme qui contient la majorité des équipes. Vouloir à tout prix y situer les clubs picards (Abbeville, Amiens et Beauvais) nécessiterait un débat aussi long qu'inutile car la région se définit principalement par les clubs de Lens, Lille et Valenciennes : le trinôme nordiste. Autour, gravitent Dunkerque et Amiens (actuellement en D2) tandis que les équipes de Douai, d'Arras, de Maubeuge, de Boulogne et d'Abbeville ont disparu du haut niveau.

Dans l'agglomération lilloise, le football est aujourd'hui représenté par le Lille Olympique Sporting Club (LOSC). Il fut créé à la libération par la fusion de l'Olympique Lillois et du Sporting Club de Fives, deux excellentes équipes professionnelles d'avant-guerre. Le LOSC a connu une carrière éblouissante dans l'immédiate après-guerre en remportant trois fois de suite la coupe de France (1946, 47 et 48) et surtout, en gagnant le championnat en 1946. Malgré une nouvelle victoire en 1954 et quelques places d'honneur, le club lillois n'a jamais retrouvé la splendeur de cette époque. Vivant sur un passé glorieux, la grande ville du Nord ne possède plus une équipe susceptible de déclencher l'enthousiasme et les passions en dépit d'une présence constante parmi l'élite. Chaque saison, et depuis des années, un même objectif suit le club : éviter la relégation. Les supporters, les dirigeants et les joueurs se confondent dans la nostalgie que résume le témoignage d'un fidèle lillois : *“C'est en 1945, dans ce bar, que mon père a créé le groupe République qui rassemblait les supporters du quartier. C'était le temps du stade Henri-Jooris, un stade en bois qui résonnait quand les gens bougeaient. J'y suis allé à mes douze ans, il était toujours rempli. Depuis, le LOSC, c'est ma passion, je n'ai pas d'autres distractions. Il y a vingt ans, je l'ai suivi à Grimonprez-Jooris. Je suis abonné, j'ai ma place en tribune d'honneur. Dans mon coin, ce sont les vieux de la vieille, on se connaît tous, on ne fait pas beaucoup de bruit. En fait, je me rends au stade comme un chrétien se rend à l'église. C'est un rite. [...] Je comprends donc pourquoi on colle une réputation de tristesse au LOSC. Si on descend, en France, personne ne pleurera. C'est aussi pour cette raison que je suis jaloux des Lensois. Ici, c'est plus froid, plus bourgeois peut être.”*<sup>2</sup>

Comme le souligne ce supporter, le football du Nord se construit d'abord autour du binôme conflictuel reliant Lille à Lens. Lille, ville bourgeoise, s'oppose à Lens, ville minière. Pourtant, du point de vue sportif, l'histoire lensoise demeure en deçà. Fondé en 1905, le Racing Club de Lens accède en 1934 au championnat professionnel

<sup>1</sup>Certaines équipes bénéficieront d'une analyse plus complète par la suite : Sochaux, Sedan, Monaco, Gueugnon, Bastia, Ajaccio, Guingamp, Auxerre, Paris, Marseille.

<sup>2</sup>Propos de Claude Coustenoble, cafetier à Lille, *France Football*, n° 2602, 20 février 1995, p. 14.

## 1. Un panorama sportif

grâce au concours de la Société des Mines de Lens qui lui fournit le stade *Félix Bollaert* récemment édifié<sup>1</sup>. Sur le long terme, le parcours du club est sans véritable éclat : il subit plusieurs descentes en deuxième division (1947, 1968, 1978, 1989) mais connaît par ailleurs les coupes européennes. Depuis la remontée en 1991, Lens reste parmi les dix premiers du championnat et atteint, au classement de tous les temps de la première division<sup>2</sup>, la huitième place. Mais, plus que le palmarès sportif, le facteur définissant le mieux le club est son public. En tout point, il l'oppose à Lille : quand l'affluence moyenne est de 7 830 spectateurs à *Grimonprez-Jooris*, le stade *Bollaert* s'emplit de 27 469 supporters<sup>3</sup>. Célèbre dans le pays entier, le public lensois fait la joie des médias et des joueurs. Ces derniers l'ont d'ailleurs élu le meilleur public de France et restent médusés par son fair-play et son énergie : "Je me souviens de notre demi-finale de Coupe de France, la saison dernière à Bollaert. À notre arrivée sur le terrain, le public nous a acclamés. Je suis resté figé devant une telle réaction. Et croyez-moi, je n'étais pas le seul" souligne C. Sanchez, l'attaquant de Montpellier<sup>4</sup>. Situation tellement incroyable dans l'univers du football, qu'un groupe de supporters lensois dissident et fasciste a vu le jour pour ternir cette image de gentillesse et d'esprit sportif<sup>5</sup>. Composé à 90% d'habitants du Nord et du Pas-de-Calais, le public lensois avec plus de 500 000 spectateurs cumulés sur une saison conforte le club de la ville minière comme le spectacle le plus important du Nord de la France. Les rencontres avec le voisin lillois sont des moments forts de la saison et les supporters se déplacent par milliers entre les deux villes pour ce "*derby du Nord*"<sup>6</sup> (Dewailly, 1985).

Le troisième élément, Valenciennes, a défrayé la chronique bien involontairement avec la célèbre "affaire VA-OM". Depuis, le club a disparu laissant une ville sinistrée sur le plan économique et sportif. Fondé en 1913, il fusionne avec celui de la commune voisine d'Anzin en 1932. Pionnier du professionnalisme, il émane de la société Escout-Henneuse et s'inscrit au cœur de la sidérurgie. En dépit d'un classement souvent médiocre et des dépôts de bilan successifs, le club est resté longtemps présent parmi l'élite. À l'image de Lens, il représente bien souvent le seul loisir local. Un sondage de l'ANPE a révélé que, après la télévision et les bars, le stade était le troisième centre d'intérêt des 21% de chômeurs que compte l'agglomération<sup>7</sup>. En ce sens, sa disparition reflète une véritable catastrophe pour

---

<sup>1</sup> Contrairement à l'idée répandue, le club, n'est pas une simple émanation de la mine car, lors de la fondation, tout l'environnement économique local est présent au sein du comité directeur. Voir (Wahl, 1989, p. 217).

<sup>2</sup>Ce classement est présenté dans l'annexe I.2.

<sup>3</sup>Ces chiffres sont pour la saison 1994/95, la moyenne nationale étant de 13 277 spectateurs par match.

<sup>4</sup>VOLANTE N. (1995), "Les Sangs et Or plébiscités", *France-Football*, n° 2603, 27 février 1995, p. 8.

<sup>5</sup>Tribune libre du groupe ultra North's Warriors dans *Sup Mag*, juillet-août 1995, pp. 86-87.

<sup>6</sup>Contrairement à ses voisins européens, la France n'a pas de vrais derbies, matches opposant deux équipes de la même ville. On parle faussement de derbies régionaux lorsque l'on évoque des rencontres où, derrière le spectacle, se joue la suprématie régionale. Les grandes frontières choisies résultent de choix empiriques appartenant à l'imaginaire collectif relayé et véhiculé par les médias. Le terme de derby fait référence originellement aux matches acharnés qui opposaient chaque Mardi Gras, les équipes de Saint-Peter et All Saints, deux paroisses de la ville de Derby.

<sup>7</sup>VERDENET F. (1995), "VA, le cri du cœur", *France-Football*, n° 2600, 6 février 1995, pp. 24-25.

toute la population et s'apparente à un sinistre de plus. Contrairement à son voisin lennois, le club n'a jamais eu de politique à long terme et s'est laissé séduire par les attraits du "football-business" sans en posséder les moyens.

Le football du Nord s'est bâti sur ces trois pôles mais, aujourd'hui, le véritable centre est sans aucun doute le club lennois. Par son public, sa symbolique et ses résultats, il véhicule une image de la région fidèle à la conception idiographique : population chaleureuse et référence minière. Il cultive, véhicule sa conception du football. Beaucoup de ses joueurs ont des racines locales, s'avouent fidèles à leur équipe et entretiennent un esprit de communion avec le public que l'on ne retrouve pas ailleurs. Quant aux autres formations de la région comme Dunkerque ou Amiens, leurs histoires ne présentent pas un intérêt majeur dans notre problématique. Elles sont intégrées au système général par leur fonction de "petite équipe" (elles ne sont jamais parvenues en D1) sans toutefois paraître essentielles pour l'imagerie régionale.

### 1.1.2 L'Est

Dans l'Est de la France dominant trois grandes équipes : Metz, Strasbourg et Sochaux auxquelles s'ajoutent, à un niveau toutefois moins élevé, Nancy, Mulhouse et Sedan. Encore une fois, le football se nourrit de doublets urbains suscitant des derbies bénéfiques au spectacle et aux finances des clubs. Suivant les saisons, on assiste au derby ardennais (Sedan-Charleville), lorrain (Metz-Nancy), alsacien (Strasbourg-Mulhouse). À la question de conférer l'appellation derby de l'Est à une rencontre opposant Metz à Strasbourg, l'entraîneur lorrain Joël Muller répondit : *"Le vrai derby, c'est Nancy-Metz mais Strasbourg-Metz, c'est aussi particulier. C'est lié à des raisons historiques depuis l'occupation. D'une manière générale, l'Alsace est une région riche, une des plus riches de France, alors que la Lorraine est plus laborieuse, a connu la crise de la sidérurgie et est moins gâtée. On peut comparer au niveau des clubs, on n'a pas du tout les mêmes moyens que Strasbourg."*<sup>1</sup>

Metz est actuellement le meilleur club de la région. Fondé en 1932 par la fusion de plusieurs équipes de la ville, le FC Metz, après un parcours mitigé jusqu'au milieu des années soixante, est devenu l'une des formations les plus stables du championnat de France par sa présence ininterrompue en première division depuis 1967. Il a remporté plusieurs Coupes de France (1984, 1988) et participé aux Coupes Européennes. L'équipe constitue un pôle de stabilité<sup>2</sup> encouragé par une politique à long terme de formation et de recrutement efficace sur l'espace lorrain.

À l'inverse, le voisin strasbourgeois, représenté par le Racing Club de Strasbourg, propose l'inconstance et l'incertitude comme image de marque. Créé en 1906, une suite de montées et de descentes résume son parcours agrémenté néanmoins d'un palmarès important : deux Coupes de France et un titre de champion en 1979. Le club ne correspond pas à l'image que voudrait donner d'eux les Strasbourgeois. Comme l'explique Alfred Wahl, les résultats du Racing heurtent douloureusement l'identité

<sup>1</sup>France Football, n° 2554, 21 mars 1995, p. 21.

<sup>2</sup>Depuis la remontée en 1967, C. Molinari préside les destinées du FC Metz.

## 1. Un panorama sportif

locale : “Ils [les strasbourgeois] se demandent pourquoi, puisque le Racing joue et vit comme une équipe de Bundesliga, le club alsacien n’obtient pas des résultats probants... Ils veulent être les meilleurs, notamment par rapport aux autres équipes françaises plus latines et qui ont donc, à leurs yeux, les défauts de leur identité. Or, ce n’est pas le cas. D’où le malaise ...”<sup>1</sup> Depuis plusieurs saisons, en dépit de moyens considérables, le Racing ne s’impose pas et réduit chaque année l’espoir de ses partisans. Dans le Bas-Rhin, on rêve de la stabilité messine.

Sochaux<sup>2</sup> est quant à lui un symbole. Initiateur du professionnalisme en France, émanation de l’entreprise Peugeot, le club possède un statut à part dans le football français. Dominant outrageusement le championnat des années trente, il a toujours été l’un des piliers de la première division. Le classement de tous les temps place Sochaux en deuxième position avec notamment cinquante-deux années de présence en première division. Malgré cette longévité, l’équipe alterne les bons et mauvais résultats, pêche sur le long terme. Le club a toutefois développé très tôt une politique de formation s’insérant dans un système d’échanges inégaux.

À Nancy, le football est incarné par l’AS Nancy-Lorraine depuis 1966<sup>3</sup> mais demeure en deçà du voisin messin. En dépit d’une Coupe de France remportée en 1978 à l’époque de Michel Platini, l’équipe alterne entre les deux divisions ne réussissant pas sa stabilisation au plus haut niveau. Quant au club de Mulhouse, il subit de plein fouet une crise liée au surendettement des années fastes. Après une période de professionnalisme avant la guerre, le club ne revient qu’au début des années soixante-dix. À l’occasion de l’accession en D1 en 1989, il s’endette considérablement pour réussir et ... redescend aussitôt. Depuis, malgré les promesses, l’équipe sombre. La mairie de Mulhouse, ayant établi une garantie d’emprunt envers l’équipe pendant l’année faste, rembourse annuellement, en plus d’une subvention de 5,25 millions de francs par an, 1,8 millions de francs jusqu’en 2001. La ville et le club symbolisent fortement les liens néfastes que peuvent entretenir municipalité et football de haut niveau. Jean-Marie Bockel, le maire de Mulhouse, est d’ailleurs à l’origine “des journées d’études sur les relations entre les villes et les clubs sportifs de haut niveau” (A.M.G.V., 1990). Le public mulhousien déserte le stade de l’Ill et se détourne vers la *Meinau* strasbourgeoise ou le *Saint-Symphorien* messin.

Au cœur des Ardennes, Sedan s’affiche comme un élément important de l’histoire du football qui enlève à la ville son image de défaite. Issue d’une fusion en 1920 avec la commune voisine de Torcy, l’équipe atteint la première division en 1955, gagne deux fois la Coupe de France (1956, 1962) et échoue à plusieurs reprises dans la conquête du titre de champion. Le club s’écroulera à partir de 1970 disparaissant maintes fois de la deuxième division. Actuellement en National 1, l’équipe vit sur son glorieux passé. Le public est toujours nombreux et son voisin *Charleville*, pourtant un niveau au-dessus, n’a pas l’épaisseur de l’histoire. Le président de *Sedan*,

---

<sup>1</sup>WAHL A. (1995), “Le diagnostic de l’histoire”, *France-Football*, n° 2557, 11 avril 1995, p. 13.

<sup>2</sup>Sochaux (4 419 hab.) est une commune limitrophe de Montbéliard où sont implantées les usines Peugeot.

<sup>3</sup>Le FC Nancy, présent dans le championnat dès 1935, a disparu en 1963.

Francis Roumy, se délecte de cette histoire prestigieuse : *“On est conscient de notre chance. Le public est resté très fidèle. Malgré nos malheurs, nous tournons encore à 4 000 spectateurs en moyenne, ce qui est un paradoxe dans le monde du football actuel. [...] C’est bien simple, ici, tout le monde respire le foot.”*<sup>1</sup> Sedan confirme l’adage selon lequel une grande équipe ne meurt jamais.

### 1.1.3 Le Grand-Ouest

À l’Ouest, deux grands pôles dominant : Rennes constitue le club phare breton, tandis que Nantes affiche son palmarès prestigieux. Se situent à un niveau inférieur, des clubs anciens (Sporting Club de l’Ouest d’Angers) ou plus récents (Brest, Laval). Les autres formations n’ont pas, sur le long terme, une présence significative.

Fondé dès 1901, le Stade Rennais participe au premier championnat professionnel. Jamais, malgré trente-six saisons en première division et deux Coupes de France gagnées, il n’arrivera pas à figurer honorablement au palmarès. Le club attire pendant longtemps les spectateurs de toute la Bretagne car ni Guingamp, ni Brest n’atteignent leur niveau actuel avant les années soixante-dix. Mais aujourd’hui, en raison de concurrents nombreux et talentueux, le Stade Rennais doit lutter contre la dispersion possible de ses supporters traditionnels comme l’affirme son président René Ruello : *“D’autant qu’au niveau géographique, nous sommes totalement cernés! Guingamp cartonne, Caen et Laval peuvent monter en D1 et Nantes est là, plus à l’ouest. Ou nous réussissons à capter le fond de commerce du foot breton ou alors, dans trois ou quatre ans nous n’existerons plus.”*<sup>2</sup>

Nantes se présente toujours comme le grand rival. Toutefois, le FC Nantes possède un palmarès des plus importants : vainqueur du championnat lors de sa première accession en première division en 1965, il le gagne de nouveau en 1966, 1973, 1977, 1980, 1983 et 1995. Équipe dominatrice au début des années quatre-vingt, elle le doit à son style de jeu devenu éponyme : le “jeu à la nantaise”<sup>3</sup>. Équipe emblématique, elle s’est installée dans un système de formation et de revente des joueurs lui procurant à la fois son bonheur et ses difficultés. Chaque saison, les meilleurs éléments quittent Nantes pour des clubs plus riches. En dépit d’un palmarès admirable, d’une formation efficace et reconnue, elle ne parvient plus à définir une véritable politique du succès à la grande déception de tous les nostalgiques. Le titre surprise de champion de France 1995 a accéléré, au contraire, le processus de déconstruction.

Plus à l’est, le SCO d’Angers a joué pendant 23 années en première division sans jamais inscrire son nom à un quelconque palmarès. Depuis son dernier passage parmi l’élite (1993/94), la descente se poursuit et le club se trouve aujourd’hui en National 1 sans profiter des avantages liés à son histoire. À Laval, on compte seulement 13 années en division 1 mais une épopée européenne mémorable pour une

<sup>1</sup>France Football, n° 2585, 24 octobre 1995, p. 30.

<sup>2</sup>France Football, n° 2596, 30 janvier 1996, p. 13.

<sup>3</sup>Pour un essai de définition, voir (Faure et Suaud, 1994, p. 10). Les Rennais réclament, quant à eux, la paternité du style qui n’aurait été qu’une adoption chez les Nantais.

## 1. Un panorama sportif

petite ville française possédant, à l'époque (1986), le plus petit budget de l'élite. À l'extrémité de la péninsule, Brest résume, une fois de plus, les folies du ballon rond. Fondé en 1950 mais n'accédant à la deuxième division qu'en 1970, le Brest Armorique a été la victime d'une histoire rocambolesque mais révélatrice des maux du football : surendettement, transferts exorbitants, gestion catastrophique (Guilloux et Scherr, 1993). De 1979 à 1991, Brest a compté dans le football français par des résultats convaincants auxquels s'est ajoutée une politique de formation efficace. Malheureusement, le club s'est effondré sous les déficits et débute aujourd'hui une nouvelle carrière en National 2.

### 1.1.4 Lyon-Saint-Étienne, le binôme de la région Rhône-Alpes

Sans Saint-Étienne, le football français n'aurait jamais connu autant de passion jusqu'aux triomphes marseillais des années quatre-vingt-dix. Les Verts possèdent en effet le plus beau palmarès national : 10 titres de champions de France (dont 8 obtenus entre 1964 et 1976) et 6 Coupes de France. Fondée en 1933 par la firme Casino<sup>1</sup>, l'équipe domina le football des années soixante et soixante-dix. Ses deux célèbres campagnes européennes de 1974/75 et 1975/76, relayée pour la première fois par la télévision, instaurèrent définitivement le football au rang de spectacle audiovisuel. Soutenue par un public toujours fidèle et passionné, dans un stade *Geoffroy-Guichard* surnommé le "chaudron vert", l'équipe apporta à la France une véritable passion. Perdants mais méritants lors de la finale de Glasgow en 1976, les joueurs descendirent les Champs-Élysées tels des vainqueurs, incarnant au mieux le destin "poulidorien" et "sisyphéen" de l'imaginaire national (Bromberger, 1995, p. 235). Saint-Étienne a réveillé le football hexagonal tombé en léthargie depuis les exploits du grand Reims et a offert aux téléspectateurs les passions trop longtemps oubliées. L'histoire a une fin tragique car, en 1982, une caisse noire est découverte au sein du club. Le président Roger Rocher s'installe en prison et l'équipe, depuis, ne retrouve plus son éclat d'antan. Les hommes se succèdent à la tête du symbole sans provoquer un nouvel enthousiasme. Michel Vernassa, président à la fin de l'exercice 1994/95 déclarait pour se rassurer que "*Saint-Étienne reste une place forte du football français*" tout en ajoutant, conformément à la réalité, "*du moins pour ce qui est de l'environnement.*"<sup>2</sup> Le public vient toujours en nombre au stade mais ne pardonne pas à son équipe les mauvais résultats qui l'accablent. La recherche d'un passé encore proche n'a pas atténué une ferveur qui s'exprime notamment lors des derbies contre le voisin lyonnais.

À seulement 50 kilomètres de Saint-Etienne, Lyon constitue le deuxième élément du binôme antagoniste. En football, ne l'oublions pas, l'antipathie est inversement proportionnelle à la distance. L'Olympique Lyonnais<sup>3</sup>, en dépit de la constance au plus haut niveau (37 années en D1), de plusieurs Coupes de France (1964, 1967,

---

<sup>1</sup>La célèbre couleur, inimaginable pour une équipe de football par la confusion qu'elle entraîne avec l'aire de jeu, est emblématique de l'entreprise.

<sup>2</sup>*France Football*, n° 2563, 23 mai 1995, p. 31.

<sup>3</sup>L'Olympique Lyonnais est fondé en 1950. Il succède à trois équipes lyonnaises qui, tant bien que mal, subsistaient : le Lyon Olympique Université, le FC Lyon et l'AS Villeurbanne.

1973), ne parvient pas à déclencher la même ferveur. Comme le souligne l'ex-entraîneur Jean Tigana, toutes les conditions sont pourtant réunies pour avoir un grand club : *"C'est la deuxième ville de France quand on est à Lyon, la troisième quand on est à Marseille ; bon, ça c'est l'anecdote mais on a tout. Un grand stade, un public, 25 000 spectateurs de moyenne. Vous imaginez si nous jouions la première place? Il y aurait 20 000 abonnés. Les Lyonnais aiment le football."*<sup>1</sup> Depuis plusieurs saisons, les dirigeants ont lancé une politique de formation locale qui procure au club beaucoup de jeunes joueurs en devenir. Les rencontres contre Saint-Étienne sont vécues comme les moments forts de l'année. Les meilleures affluences sont réalisées lors de matches rudes sur le terrain et dans les tribunes. Au-delà, la concurrence se réduit : Grenoble n'a jamais percé, Valence débute à peine, les équipes alpines ont disparu. En Saône-et-Loire, le FC Gueugnon et Louhans-Cuiseaux 71 n'ont ni le palmarès, ni le budget suffisant pour inquiéter leurs voisins rhône-alpins.

### 1.1.5 La côte méditerranéenne

Du littoral languedocien à la Côte d'Azur s'observe la plus grande concentration du football de haut niveau. De Perpignan à Monaco en passant par Marseille, les clubs professionnels ont investi la trame urbaine. Les grands noms du passé côtoient les bons clubs actuels et, pour beaucoup, la présence est ancienne.

L'Olympique de Marseille, fer de lance et image mythique du football "sudiste", s'impose par son prestige. Selon un sondage<sup>2</sup> réalisé en 1995, l'OM garde une image très forte dans l'opinion française bien devant Saint-Étienne et ce, malgré toutes les difficultés du club depuis 1993. Fondée en 1899, l'OM gagne son premier titre de champion de France en 1937 avant d'associer son nom aux trajectoires cycliques de son classement. En effet, malgré les titres et la gloire, il ne stabilise jamais une situation. Après les victoires de 1971 et 1972 sous la présidence de M. Leclercq, le dépôt de bilan est prononcé en 1981. Pourtant l'équipe renaît, remonte en première division sous l'ère Tapie et remporte cinq titres consécutifs entre 1989 et 1993. L'histoire, éternel recommencement, rattrape le club pour un nouveau dépôt de bilan dans lequel l'affaire "VA-OM" n'est qu'une péripétie parmi d'autres. 1996 : l'OM réintègre l'élite et revendique de nouveau une place parmi les meilleurs. Jusqu'à quand? Symbole du football total et de la victoire à "tout prix", le club est soutenu par un public versatile. Douzième homme quand l'équipe côtoie les sommets, il entame une grève ou délaisse le stade si ses espérances ne sont pas satisfaites<sup>3</sup>. L'OM se situe hors de la tradition française par l'engouement qu'il suscite dans la ville et la région. Son environnement le rapproche plus des équipes italiennes ou espagnoles que de ses partenaires du championnat. "Le plus italien des clubs français", telle est

<sup>1</sup>France Football, n° 2546, 24 janvier 1995, p. 8.

<sup>2</sup>Sondage BVA/France-Football, France Football, n° 2590, 28 novembre 1995, pp. 1-3. À la question "Parmi les clubs de football professionnels ayant contribué ou contribuant à l'histoire du football national, quel est celui qui vous a ou vous fait le plus rêver?", 33% des personnes interrogées ont répondu l'OM contre 22% pour Saint-Etienne.

<sup>3</sup>Meilleure affluence de D1 jusqu'à la chute en 1994 (moyenne de 27 338 spectateurs par matches en 93/94), les inconditionnels n'étaient plus que 434 lors d'une rencontre OM-Forbach en 1965.

## 1. Un panorama sportif

la dénomination qui revient le plus souvent dans les propos des joueurs et des dirigeants. Ainsi, Allen Boksic, ancien joueur de l'OM évoluant aujourd'hui en Italie, explique : *“Nantes joue bien, le PSG a fait trois demi-finales consécutives de coupes d'Europe, mais quand tu parles du foot français en Italie, il n'y a qu'un seul club, c'est l'OM. Et ça, Nantes et le PSG peuvent faire ce qu'ils veulent, ils ne seront jamais au niveau. Parce que pour le football, Marseille est italienne, pas française.”*<sup>1</sup>

Aux scandales et à la fureur marseillaise s'opposent le calme et la tranquillité monégasque. Dans un stade éternellement vide joue l'une des meilleures équipes du pays. Champions à six reprises (1960, 1963, 1978, 1982 et 1988), cinq fois vainqueur de la Coupe, l'équipe du Prince, malgré une faiblesse au début des années soixante-dix, lutte chaque saison pour le titre. Disposant d'un budget illimité et d'avantages fiscaux certains, le club de la principauté souffre néanmoins du peu d'intérêt éprouvé par le public français à l'égard d'une équipe “étrangère” et d'un manque probant de spectateurs à domicile. Tomislav Ivic, ancien entraîneur, décrit cette ambiance pesant sur les joueurs : *“Il y a un certain confort pour eux à être ici. La vie est facile, et le club n'a aucun problème financier. Mais ça ne doit pas être toujours facile de se remotiver et de jouer devant un public si clairsemé et qui ne pousse jamais à se dépasser. Il faut tenir compte de cela dans le recrutement et prendre des joueurs costauds moralement.”*<sup>2</sup> Club riche et mal aimé, Monaco affirme néanmoins sa présence au plus haut niveau chaque saison et se place parmi les meilleurs clubs français.

Nice, tout comme Nîmes, vit en référence au passé. L'Olympique Gymnase Club de Nice, fondé en 1904, remporte 4 titres de champion entre 1951 et 1959 et 2 Coupes pendant la même période. Depuis, malgré un regain dans les années soixante-dix, l'équipe ne retrouve pas les splendeurs d'antan et lutte bien souvent pour son maintien. Souffrant de sérieux problèmes financiers, le club s'oriente vers une politique de recrutement essentiellement niçoise. Une trajectoire identique s'observe à Nîmes. Jouant les premiers rôles dans les années cinquante (trois fois deuxième du championnat de 1957 à 1959), longtemps pionniers en matière de formation et de travail physique, les Gardois se sont enfermés, lors de leur dernière remontée en 1991, dans une politique de recrutement à hauts risques. Ils en ont oublié les forces spécifiques de leur club fondées sur un fort enracinement local. Leur âme perdue, ils se sont effondrés, passant en deux saisons de la première division au National 1. L'aventure en Coupe de France (1996) a ressuscité pour quelques matches les anciennes passions nîmoises, notamment lors du derby contre Montpellier.

Si, en Languedoc, Nîmes a dominé le football de 1955 à 1980, Montpellier s'assure la suprématie depuis une dizaine d'années, reproduisant sportivement le passage du pouvoir entre les deux métropoles régionales. Présente dès 1932 avec le Stade Olympique Montpelliérain<sup>3</sup>, la ville dut néanmoins attendre l'accession en première division du Montpellier-la-Paillade SC (1986) pour avoir un représentant digne de ses ambitions. Vainqueur de la Coupe de France en 1990, le club, comme beaucoup

---

<sup>1</sup>France Football, n° 2561, 7 mai 1995, p. 37.

<sup>2</sup>France Football, n° 2539, 6 décembre 1994, p. 24.

<sup>3</sup>Fondé en 1919, le club gagna la Coupe de France en 1929, participa longtemps au championnat de D2 avant de disparaître à la fin des années soixante.

d'autres, tomba dans les travers de l'argent facile avant de connaître une crise financière grave en 1992. Depuis, Montpellier s'est orienté vers une politique de formation intégrant dans son effectif une part très importante de jeunes joueurs locaux avec des résultats probants et apparaît désormais comme une équipe solide. Les récentes relégations nîmoises et alésiennes donnent à Montpellier un leadership régional incontesté. Plus à l'ouest, le FC Sète, qui avait dominé le championnat avant la guerre (champion en 1934 et 1939), a disparu de l'élite - tout comme Béziers - tandis qu'en Cévennes, Alès garde inexorablement sa qualification de petit club.

Sur la Côte d'Azur, le SC Toulon a été longtemps présenté comme une annexe de l'OM malgré tous les rapports conflictuels établis entre deux voisins sportifs. Il n'a pas supporté, lui aussi, les déficits chroniques, les malversations financières. Une situation quasiment semblable s'observe à l'AS Cannes. Club illustre d'avant-guerre, l'équipe est restée confinée en deuxième division jusqu'à la montée de 1987 et n'a pas su résister à la spirale de l'argent et des déficits. Le club éprouve actuellement de grandes difficultés et doit sa survie à ses jeunes joueurs talentueux. La Corse, enfin, possède avec le SC Bastia une équipe reproduisant le modèle insulaire du football. Comme en Espagne (Tenerife), au Portugal (Maritimo Funchal) et en Italie (Cagliari), les clubs insulaires se parent de caractères communs : fortes passions autour de l'équipe, stades vétustes, et peur des visiteurs envers un public envahissant le stade et hurlant ses sentiments nationalistes. *"On peut avoir le sens de l'hospitalité mais le match doit être chaud. Non, on ne doit pas aller à contre courant de notre mentalité,"* indique l'entraîneur bastiais<sup>1</sup> qui ne peut pourtant justifier les nombreux problèmes qui hantent le football corse. Apparu à la fin des années soixante en première division, le club accéda à la gloire européenne en 1978, perdant - une nouvelle fois! - en finale devant le PSV Eindhoven. En 1992, Bastia a acquis par son stade de Furiani et la catastrophe associée, l'image d'un club meurtri par tous les excès. Depuis, en dépit des promesses, Furiani accueille toujours les matches du championnat.

### 1.1.6 Les isolats du Sud-Ouest

Toulouse et Bordeaux offrent l'image de deux îles de football émergées dans un océan de rugby. L'isolement n'est pas source de faiblesse au regard des palmarès et de la présence : 29 années en première division et une Coupe de France pour Toulouse, 42 saisons pour les Bordelais, 4 titres, 3 Coupes et le record français du nombre de participations européennes avec 17 qualifications. Le Toulouse Football Club est créé en 1937 et s'installe en première division après la guerre. En 1968, le club fusionne pour trois saisons avec le Red-Star (Saint-Ouen) avant de retrouver son indépendance en deuxième division. Le retour à l'élite s'effectue en 1982 avec une nouvelle chute en 1994 laissant toute la région entière sans club de première division. En dépit d'efforts financiers importants, l'équipe stagne au niveau inférieur<sup>2</sup>.

À Bordeaux, avec les Girondins, s'écrit une autre page de l'histoire du football français. Fondé en 1881, le club acquiert son premier titre national en 1950. Jusqu'à la

---

<sup>1</sup>France Football, n° 2536, 15 novembre 1994, p. 26.

<sup>2</sup>L'équipe vient d'accéder à la première division pour la saison 1997/98.

## 1. Un panorama sportif

fin des années soixante-dix, il domine le football du Sud-Ouest mais s'impose difficilement sur le plan national. *"Le football est alors à Bordeaux un vin supérieur, sans plus, à l'image des dirigeants d'une ville de province qui cultivent les traditions et ne veulent pas faire de vague"* (Augustin, 1990, p. 106). En 1978, Claude Bez, un expert comptable, prend la présidence et, aidé financièrement par la mairie, construit l'équipe dominatrice des années quatre-vingt. Trois titres de champions (1984, 1985, 1987), deux Coupes de France (1986,1987) ponctuent un parcours joué désormais au niveau européen. Les Girondins inaugurent enfin des participations régulières aux coupes européennes. Bez, comme Tapie à Marseille, consacre l'entrée du football dans sa gestion capitaliste et affairiste. Le club n'échappera pas au redressement judiciaire et au dépôt de bilan de rigueur. Relégué en 1991, il remonte l'année suivante sans toutefois retrouver les premières places des années fastes. Autour des deux clubs, le vide. Ni Rodez, ni Saint-Seurin n'ont réussi à s'imposer au sein de la deuxième division et le monopole actuel du rugby dans les autres villes laisse peu de possibilités d'expression au football de haut niveau.

### 1.1.7 Paris, sa région, ses marges

Évoquer aujourd'hui le football parisien nous renvoie obligatoirement vers le Paris-Saint-Germain, club successeur de l'OM. Son histoire est pourtant récente car sa fondation ne date que de 1973. Il accède cependant très vite à l'élite et s'impose comme le seul représentant parisien de la décennie. Après un premier titre de champion en 1986, le club, au bord de la faillite, est repris par la ville de Paris et, depuis 1991, par la chaîne Canal +. Doté du plus important budget de première division, il se présente comme le grand club français des prochaines années. Par ses résultats éloquentes, le PSG suscite un engouement important dans toute la région parisienne mais, à l'aspect sportif, s'ajoute la réalité d'une minorité agissante de supporters extrémistes dont le club ne peut ou ne veut se débarrasser.

Le football parisien n'a toutefois pas attendu le PSG pour exister : le Racing Club de Paris, le Red-Star et, à un moindre degré, le Stade Français ou le CAP, ont figuré parmi les formations parisiennes de l'élite. Le Racing Club de France, par exemple, club omnisport fondé en 1882, a gagné le championnat en 1936 et s'est imposé cinq fois en Coupe de France. Résidant au stade de Colombes, le club a enjoué les Parisiens des années trente, quarante et cinquante avant de disparaître au milieu de la décennie suivante. Sa reprise par le groupe Matra en 1986 se soldera par un échec. Le Red-Star, club populaire de Saint-Ouen, a une histoire mouvementée. Après avoir dominé le football des années vingt et connu de bons résultats au sortir de la guerre, le club subit certains déboires et fusionna avec une autre équipe parisienne (le Stade Français) sans éviter la relégation. Il fut radié du professionnalisme en 1960 à la suite de tentatives de corruption qui le laissèrent depuis en deuxième division.

Paris, avec le Racing, compte l'une des plus anciennes équipes françaises. Le bénéfice de l'âge revient pourtant au Havre Athletic Club dont l'acte de naissance date de 1871. Malgré son ancienneté, le club doyen ne possède pas le succès espéré naviguant souvent entre les eaux des deux divisions à l'image du FC Rouen, fondé lui aussi au siècle dernier (1899). Il faut s'éloigner de la capitale pour trouver

quelques pôles de réussites. À Caen, le Stade Malherbe<sup>1</sup>, au palmarès pourtant inexistant, constitue une particularité dans le football français en raison de son public extrêmement important. Lors de la saison 1994/95, malgré une perpétuelle dernière place au classement, l'affluence moyenne était de 16 711 spectateurs et son président, Serge Viard, affirmait que *“sans démagogie, ces spectateurs, aussi nombreux que supporters, constituent l'une des forces vives principales du club”*<sup>2</sup>. Son stade, le plus moderne de l'hexagone, suscite l'admiration de toute la communauté du football.

En Champagne, le Stade de Reims évolue aujourd'hui en National 3. Le club légendaire a disparu en 1990, mettant fin à une longue déchéance entamée au milieu des années soixante. Issu de la fusion de plusieurs clubs rémois dans les années trente, le club gagnait sa place en première division au sortir de la guerre et commençait une prodigieuse carrière : 6 titres de champions (1949, 1953, 1955, 1958, 1960, 1962), 2 Coupes de France (1950, 1958) et 2 participations à une finale européenne (1956 et 1959). Le club regroupait la plupart des stars françaises de l'époque et suscita le premier élan de passion nationale envers ce que l'on appellerait plus tard, *“le grand Reims”*. Paradoxalement, l'image du club était autant parisienne que rémoise (Grimault, 1991, p. 17), le public de la capitale trouvant dans l'équipe champenoise un dérivatif à ses frustrations sportives. Les matches européens se jouèrent d'ailleurs au *Parc des Princes* attirant comme jamais les spectateurs parisiens. Malgré toutes les déceptions d'une déchéance classique, les échos nostalgiques du Stade de Reims résonnent dans toutes les mémoires. Évoluant en National 3 (cinquième division), l'équipe est toujours soutenue par un nombre important de spectateurs<sup>3</sup>.

Enfin, ce panorama nous emmène en Bourgogne où réside le champion de France 1996 : l'Association de la Jeunesse Auxerroise. Ce club de patronage fondé en 1905 a gravi tous les échelons de la hiérarchie pour atteindre la D2 en 1974 puis l'élite en 1980. L'AJA est devenue aujourd'hui un club incontournable. Par la taille de la ville (40 000 hab.), par son palmarès (deux Coupes de France, un titre de champion et sept participations européennes en quinze années de première division seulement), par ses structures, sa politique et sa gestion, elle constitue un exemple que de nombreux clubs voudraient imiter. Représentant un *“football des champs”* typiquement français, le club bourguignon utilise à profusion la fibre rurale qui l'anime et entretient avec force cette image de marque. Parfaitement intégré au système global du marché, il s'est spécialisé depuis des années dans la formation des jeunes talents revendus très chers aux grands clubs.

---

<sup>1</sup>Fondé en 1913, le club ne débute en deuxième division qu'en 1970.

<sup>2</sup>*France Football*, n° 2577, 129 août 1995, p. 29.

<sup>3</sup>Lors de la saison 1991-92, le club a attiré en moyenne 1 100 spectateurs, affluence considérable pour le N3.

## 1.2 Des logiques applicables au football

Ce parcours à travers le football français montre que, sur le long terme, le classement et la célébrité varient considérablement. Les grands noms du passé qu'étaient Sète, Reims ou encore Saint-Étienne jouent aujourd'hui des rôles obscurs. La difficulté à pérenniser le succès, à rester longtemps au plus haut niveau se révèle une constante de l'histoire. Marseille, Bordeaux, Monaco, les clubs parisiens ont connu la gloire et les années difficiles avec des périodes de transitions de durées variables. Les clubs s'insèrent ainsi au sein de deux échelles temporelles opposant le long terme à une logique événementielle. Un savant dosage des deux notions compose la réalité, l'une ne pouvant exister sans l'autre. Nous essaierons de préciser ces deux échelles de temps car elles s'immiscent à tout moment dans notre analyse et nous montrerons que, sur le long terme, on ne peut pas singulariser aisément de grands ensembles régionaux à l'aide de méthodes globales.

Au-delà, les difficultés d'analyse du phénomène s'affichent car, si tous les individus participent à une même compétition, l'égalité n'est pas de mise. Dans la logique du système sportif, certains concurrents luttent pour les premières places, d'autres pour leur sauvegarde. Ils instaurent un système inégalitaire du succès que l'incertitude sportive tente désespérément de vaincre. Cet examen des logiques sportives élémentaires nécessite toutefois une définition des éléments de la compétition car, de leurs choix, résultent des problématiques singulières.

### 1.2.1 Le championnat comme base

Comme tous les sports d'équipe, le football s'organise en des compétitions aussi nombreuses que variées. À l'écoute de la radio, à la lecture des journaux, par le commentaire de notre première carte, le profane est assailli par des résultats de championnat, de Coupe, de Ligue, de tournois, etc. Les occasions de rencontres sont multiples à tous les niveaux géographiques : un club professionnel français participe, par exemple, au championnat de France, à la Coupe de France, à la Coupe de la Ligue, ou encore à des matches amicaux organisés pendant les intersaisons. En cas de bons résultats dans l'une de ces trois épreuves, il peut être admis dans l'une des trois Coupes d'Europe. Le niveau mondial, pour l'instant réservé aux équipes nationales (Coupe du Monde, Jeux Olympiques), s'ouvrira bientôt aux clubs avec la création probable d'une Coupe du Monde des clubs destinée aux meilleurs éléments des cinq confédérations internationales.

#### *Le championnat comme indicateur privilégié*

Deux grands types de compétitions existent pour tous les pays et tous les sports collectifs : les systèmes de coupe et de championnat. La Coupe procède selon le principe de l'élimination. Les équipes engagées dans l'épreuve sont opposées par tirage au sort une à une. Le vainqueur de chaque match accède au tour suivant où des rencontres à élimination directe se déroulent de nouveau avec deux fois moins d'équipes. Un club passe ainsi les différentes étapes avant de rejoindre la place espérée en finale. La compétition s'achève pour le perdant. Ce système -

indispensable lorsque beaucoup d'équipes sont engagées - nivelle les valeurs et provoque de nombreuses surprises. Sur une ou deux rencontres tout est possible<sup>1</sup>. À titre d'exemple, lors de la Coupe de France 1995/96, le club de Nîmes, classé parmi les derniers de National 1 (troisième division), est parvenu en finale après avoir éliminé, entre autres, Strasbourg, Saint-Etienne et Montpellier. Ce système privilégie l'événement au détriment de la pérennité des valeurs mais apporte au sport sa "glorieuse incertitude".

L'inverse caractérise le championnat. Toutes les équipes engagées s'affrontent mutuellement et le vainqueur est le club qui a accumulé le plus de points lors de la saison. La surprise ne peut avoir lieu sur la longue durée et, au terme de l'épreuve, les valeurs initiales sont généralement respectées. Le championnat peut prendre différentes formes. En France, un système simple par matches aller et retour a été adopté depuis l'origine en 1932. Chaque équipe croise deux fois le même opposant : une fois sur son terrain, une autre fois chez l'adversaire pour un total de trente-huit journées disputées dans la saison. Ce système générique est appliqué dans tous les grands pays de football. En raison du faible nombre de participants, d'autres nations ont développé à l'image des sports professionnels américains, des systèmes plus complexes de *play-off*, de poules ou de rencontres multiples. Au Japon, par exemple, les 14 équipes disputent le championnat en deux phases de 26 journées. Les vainqueurs de chacune des phases se retrouvent à la fin de l'année pour une grande finale. En Suisse, le championnat a adopté le système des *play-off*. Les 12 clubs organisent une première compétition classique de 22 journées. Puis, les 8 premiers disputent un tournoi final qui déterminera le champion tandis que les 4 derniers participent à une phase de "promotion/relégation" les opposant aux meilleurs clubs de la deuxième division.

Des deux systèmes, le championnat caractérise au mieux les valeurs des équipes. Pour cette raison, nos analyses statistiques utiliseront principalement les résultats issus de cette compétition. Toutefois, l'échelle de la saison contient une part importante d'incertitude. En effet, un bon classement dans le championnat ne présage pas obligatoirement la réitération de la performance l'année suivante. Il nous faudra ainsi trouver des méthodes, des indicateurs capables de résister à ces variations inhérentes à toute étude sportive. Ce choix ne condamne pas les autres épreuves à la simple figuration. Elles interviennent dans le palmarès, dans la constitution d'une mémoire. Leurs improbables applications statistiques ne les éloignent pas de notre regard.

### *Division 1 et Division 2*

Contrairement aux Coupes qui incorporent les clubs sans véritable distinction hiérarchique<sup>2</sup>, le championnat distingue obligatoirement plusieurs niveaux car les derniers de la compétition sont relégués dans la division inférieure. Au sein de l'élite

---

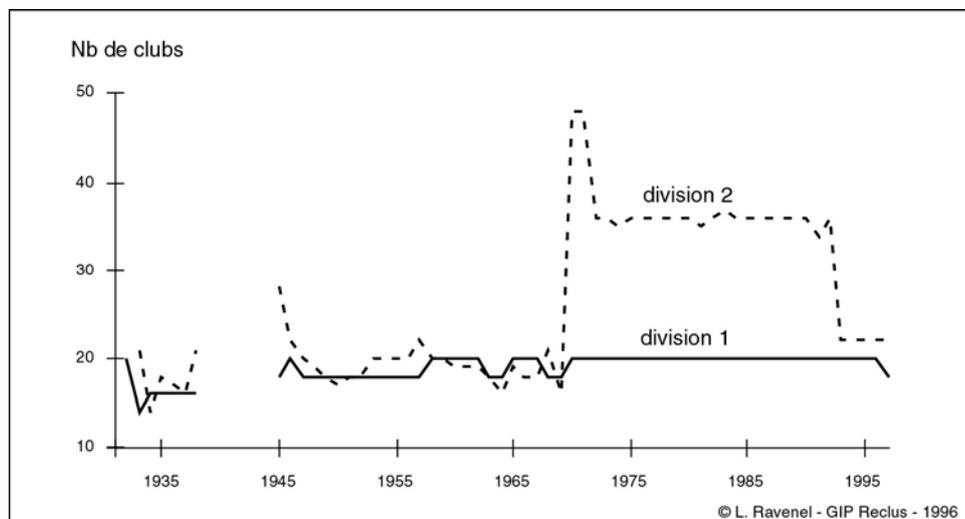
<sup>1</sup>Les différents tours de Coupe de France ou de Coupe de la Ligue se jouent sur un seul match. En Coupe d'Europe, des matches aller et retour ont lieu.

<sup>2</sup>Tous les clubs français, quel que soit leur niveau hiérarchique, participent à la Coupe de France. La Coupe de la Ligue est réservée aux seuls clubs professionnels qu'ils soient en D1, D2 ou N1.

## 1. Un panorama sportif

professionnelle, la distinction s'organise selon la frontière classique opérée entre première et deuxième division.

Fig. I.1 - Les effectifs de D1 et D2 depuis 1932



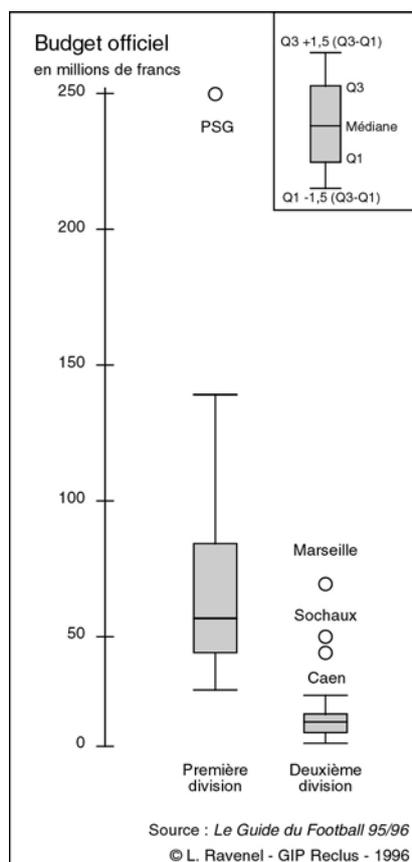
Actuellement, les clubs professionnels sont au nombre de 20 en D1 et 22 en D2. Ce rapport quantitatif entre les deux groupes de l'élite n'a pas toujours été constant. Il a varié au gré de l'histoire et des conjonctures (fig. I.1). Lors du premier championnat de France professionnel (saison 1932/33), une seule division de 20 clubs existait. L'année suivante, la deuxième division apparaissait et le nombre de ses équipes variait au gré des règlements et des abandons. L'évolution des effectifs globaux a suivi une voie identique jusqu'en 1969 où la création d'une deuxième division open<sup>1</sup> a augmenté considérablement la quantité de participants. Il faut attendre 1993 pour un retour à la situation initiale. Mais plus que cette chronique succincte, le nombre de clubs inscrits traduit une véritable conception du football de haut niveau<sup>2</sup>.

20 clubs autorisent 38 journées ce qui, à raison d'une journée par semaine, engendre une saison de 10 mois. À cela, doivent être ajoutés les matches des deux coupes, les possibles rencontres de Coupe d'Europe. Cette belle organisation est de plus en plus troublée par la croissance du nombre de compétitions. Les Anglais, fidèles pendant longtemps à 22 équipes en première division, ont adopté le système français libérant ainsi plusieurs dates dans un calendrier surchargé. Les Espagnols, toujours à 22 clubs, ont une saison extrêmement longue. En deuxième division, une quantité supérieure de clubs est plus facile à gérer car les matches internationaux ne les concernent pas.

<sup>1</sup>Est *Open*, une compétition accueillant les amateurs comme les professionnels.

<sup>2</sup>Nous analyserons en détail cette évolution et ses conséquences spatiales dans le troisième chapitre consacré à la diffusion.

Fig I.2 - Le budget des clubs de D1 et D2 (1995/96)<sup>1</sup>



Actuellement, la réduction du nombre d'équipes est à l'ordre du jour. L'UEFA préconise dix-huit clubs en D1 : les Italiens, les Allemands, les Hollandais, les Portugais, les Belges ont adopté la recommandation ; les Anglais, les Espagnols et les Français s'y résoudre rapidement<sup>2</sup>. Mais, derrière les chiffres, se cache ou se cachait un débat idéologique sur l'élite du football. Pour certains (Guillou, 1994), réduire le nombre d'équipes est le seul moyen de dégager une véritable élite et d'éliminer les clubs les plus faibles qui encombrant le championnat. Un autre système de compétition doit être envisagé améliorant à la fois le spectacle et les recettes pour les clubs résistants. D'autres, parmi lesquels la majorité des instances dirigeantes, imaginent à l'inverse une baisse des recettes en raison de la réduction du nombre de matches et, surtout, une perte d'un pouvoir lié à la masse des clubs existants. Le débat passionné semble aujourd'hui clos depuis l'adoption par le Conseil d'Administration de la Ligue du 4 mai 1995 de l'arrêté signifiant la réduction de la D1 à 18 clubs afin de répondre aux demandes des dirigeants européens et de privilégier l'élite du football<sup>3</sup>.

L'existence de la deuxième division est liée à celle de la première. Le système de "promotion/relégation" engendre obligatoirement deux niveaux<sup>4</sup>. La différence est sensible sur le plan sportif et financier. Les clubs de D1 attirent en moyenne quatre fois plus de spectateurs<sup>5</sup> et affichent des budgets largement supérieurs (fig. I.2). Le budget médian est de 60 millions de francs en première division ; il n'est que de 18 au niveau inférieur. En cas de descente, les clubs doivent restreindre leurs prétentions financières : les spectateurs peu nombreux amoindrissent les recettes, les droits de télévision sont réduits, la faible médiatisation éloigne les sponsors importants. La plupart des équipes modèrent leurs dépenses et leurs budgets : vente des meilleurs joueurs, réductions des frais de fonctionnement,

<sup>1</sup>Les diagrammes de répartition appelés aussi "boîte et moustache" (box and whiskers) sont parmi les plus usités dans l'analyse exploratoire et nous les emploierons souvent dans cette étude. Pour plus de précisions sur leur construction et utilisation, voir : (Hartwig *et alii*, 1982), (Hoaling *et alii*, 1983), (Waniez, 1991), (Cleveland, 1993).

<sup>2</sup>La France adoptera la D1 à dix-huit clubs à partir de la saison 1997/98.

<sup>3</sup>MISLIN G. (1995), "La révolution est en marche", *France-Football*, n° 2563, 23 mai 1985, pp. 30-31.

<sup>4</sup>Les trois derniers de la D1 descendent en D2 et sont remplacés par ses trois premiers. Les quatre derniers de la D2 passent en N1 et perdent leur statut professionnel s'ils ne réintègrent pas l'élite dans les deux saisons à venir. Ce bel ordonnancement est régulièrement perturbé par les relégations extra sportives qui troublent le jeu des vases communicants.

<sup>5</sup>Pour la saison 1993/94 (Marseille en D1), la D2 possédait une affluence moyenne de 3 000 spectateurs par match contre 13 000 en D1.

## 1. Un panorama sportif

etc. Les municipalités diminuent aussi leurs aides car la deuxième division attire beaucoup moins le regard.

Toutefois, malgré les déboires, certaines équipes gardent un statut constant sur une période de durée variable. La figure I.2 montre clairement l'existence en D2 de trois clubs aux budgets disproportionnés. Marseille, Sochaux et Caen, tous les trois néorelégés, ont gardé une assise financière importante indispensable pour espérer une remontée immédiate. Ils se différencient fortement des autres équipes habituées à la D2 comme Alès, Mulhouse, le Mans ou Niort. Si la différenciation de niveau est un indicateur important, l'histoire des équipes fait perdurer l'image.

### 1.2.2 Une typologie évolutive

Tout au long de sa présence dans le championnat, chaque équipe produit une trajectoire sportive unique résultant de sa position au classement général à chaque fin d'exercice. Dans un souci de résumer la description idiographique présentée dans notre panorama, nous avons établi une typologie des clubs en fonction de ces trajectoires. Pour cela, nous avons réalisé une classification ascendante hiérarchique avec la distance du Khi-deux sur chacune d'entre-elles afin de regrouper les clubs selon la ressemblance de leurs parcours respectifs<sup>1</sup>. La classification propose deux grandes partitions déterminées par deux niveaux de valeurs mais contient trois classes composées d'un seul individu (Marseille, Monaco et Reims) qui expriment ainsi leurs singularités (carte I.2).

Le groupe I rassemble des agglomérations dont les équipes ont, sur le long terme, un classement relativement faible qui s'accroît toutefois à partir des années soixante-dix. Dunkerque, Mulhouse, Gueugnon, Martigues, Caen, Brest ou Laval traduisent cette progression constante. Le groupe II est composé de nombreuses agglomérations qui abritent des clubs aux résultats peu satisfaisants et qui n'ont pas connu, en moyenne, d'embellie récente. Beaucoup ont réalisé une partie importante de leurs parcours en deuxième division comme Ajaccio, Avignon, Grenoble, Amiens, Boulogne, Limoges, Besançon ou Angoulême. La présence dans cette classe de Strasbourg ou de Sochaux surprend mais peut s'expliquer par le lissage effectué qui réduit les bonnes performances ponctuelles mais nécessaires à l'image développée par l'équipe.

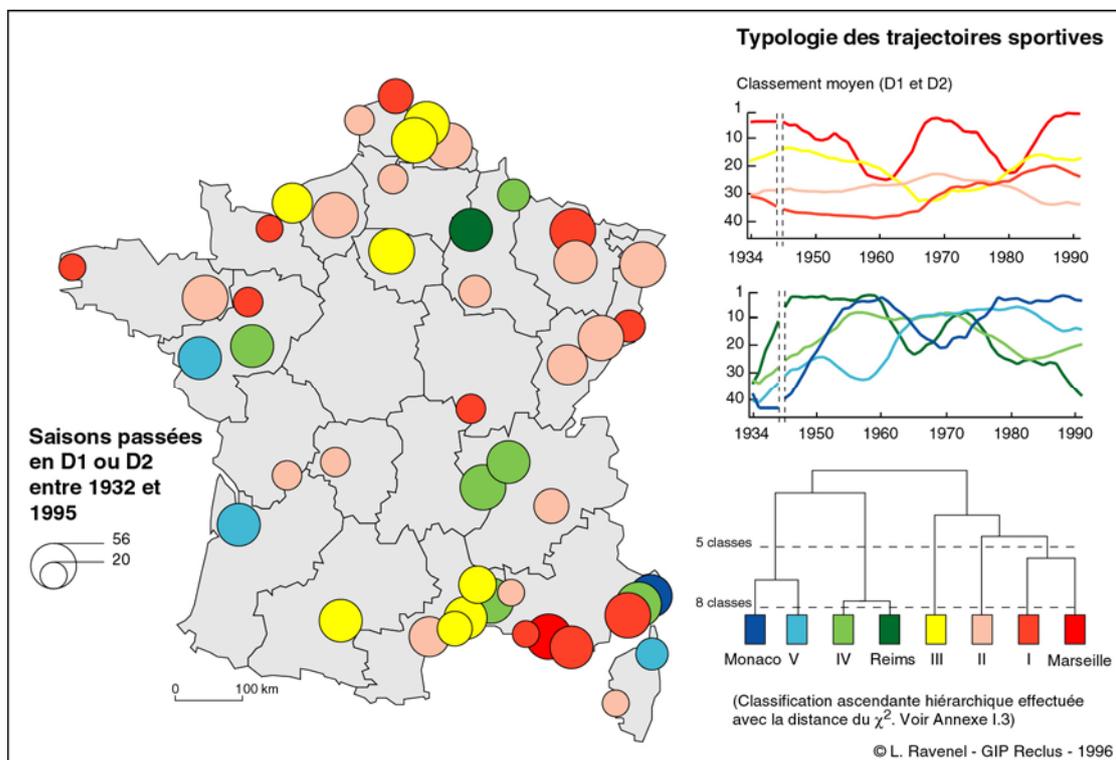
L'ancienneté et le renouveau caractérisent le groupe III. Il est constitué de villes ayant eu leur période de gloire aux débuts du championnat avant de connaître des saisons délicates dans les années soixante et soixante-dix. Depuis, elles retrouvent les places occupées dans les années trente. Montpellier et le Havre sont de bons exemples d'une telle évolution. Beaucoup moins nombreuses sont les agglomérations des groupes IV et V. Elles abritent la plupart des grands clubs qui se sont affirmés de 1950 à 1970. Certains ont gardé leur standing (groupe V), d'autres ont chuté à l'image de Saint-Étienne, Lyon, Angers, Nîmes, Nice ou Sedan (groupe IV). Enfin, aux deux

---

<sup>1</sup>Nous avons réduit l'information initiale (classement des équipes pour chaque saison entre 1932 et 1995) à l'aide d'une analyse factorielle des correspondances et effectué sur les trois premiers axes une classification ascendante hiérarchique. Pour plus de détails, voir Annexe I.3.

extrêmes, Marseille et Monaco entretiennent des rapports en parfait déphasage, traduits par des trajectoires cycliques contradictoires. Quant à Reims, il se distingue du groupe IV par sa domination excessive qui le classe à part dans le football français.

Carte I.2 - Les trajectoires sportives des agglomérations (1932-1995)



La classification est en adéquation avec notre description générale mais, en revanche, son principe appréhende mal la logique sportive du championnat car la valeur d'un club ne peut se réduire à la simple expression de ses résultats. Par exemple, le regroupement de Sochaux avec Angoulême résiste difficilement à la pertinence de l'analyse sportive : la formation doubiste représente, malgré des difficultés périodiques, un pôle important du football français contrairement à Angoulême dont la popularité n'a jamais véritablement franchi les limites régionales. Il est vrai qu'en choisissant une analyse multivariée, nous nous heurtons au choix délicat d'un indicateur significatif. Le classement étant le seul réellement quantifiable, il a été soumis au traitement statistique. Toutefois, on peut s'interroger sur le bien fondé d'une telle approche pour des données dont la variabilité est inhérente à la structure. C'est l'une des difficultés majeures de l'étude du football, celle d'une gestion de ces logiques internes à l'épreuve sportive.

### 1.2.3 Deux échelles de temps

La vie de chaque équipe est rythmée par les matches hebdomadaires qui apportent, semaines après semaines, une recomposition du classement général. À la

## 1. Un panorama sportif

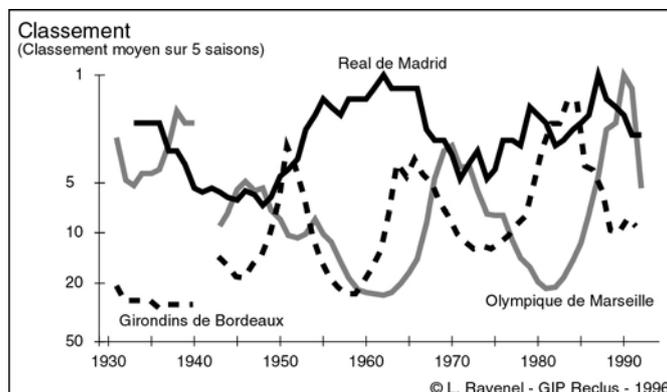
fin de la saison, l'ordre définitif sacre le champion, décerne les places d'honneur et propose le purgatoire aux reléguables. Un an plus tard, les résultats tombent de nouveau et offrent une distribution différente. L'ancien champion est en milieu de tableau, un club crée la surprise en obtenant sa qualification européenne. Si les résultats se ressemblaient d'une année sur l'autre, le championnat perdrait l'incertitude indispensable à toute compétition. En revanche, sur une période plus longue (une dizaine de saisons par exemple), un classement des valeurs s'effectue naturellement : des clubs dominent, d'autres participent, certains disparaissent. La construction des trajectoires lissées répond à cette logique en favorisant la stabilité sur une période donnée. Au cours de l'histoire, des grandes équipes se dégagent ainsi. Reims domine excessivement entre 1950 et 1960, Saint-Étienne prend la suite pendant les années soixante-dix, avant Bordeaux au début des années quatre-vingt et Marseille à la fin de cette décennie. Successions, mais aussi retours selon des trajectoires cycliques comme le montrent Monaco, Marseille ou encore Bordeaux. Sur une durée encore plus longue, on ne retiendra que le nom des vainqueurs, l'image de clubs victorieux malgré les déboires passés ou présents.

La géographie du football se heurte constamment à ces deux échelles qui opposent événementiel et durée. F. Braudel définissait un "temps long" de la permanence géographique et un "temps court" de la conjoncture et de l'événementiel (Braudel, 1986). Par analogie, cette référence peut être appliquée à la compétition sportive sans atteindre toutefois la même échelle temporelle. La durée s'appuie sur les grandes structures du territoire (régions urbaines, zones d'implantations précoces, métropoles régionales). À l'inverse, l'événementiel semble parfaitement indépendant de toute logique spatiale d'échelle nationale. Néanmoins, aucun club français ne possède une permanence sur le temps long contrairement aux grands clubs étrangers (fig. I.3). Le Real de Madrid, comme le Bayern ou la Juventus de Turin définissent une trajectoire qui, quelle que soit la saison, ne descend jamais en dessous de la dixième place. Depuis les années trente, à chaque début de saison, ces clubs partent à la conquête des premières places. Ils dominent généralement leurs adversaires, ils peuvent être distancés mais ils ne jouent jamais les seconds rôles. En revanche, l'observation des courbes marseillaises ou bordelaises et, *a fortiori*, celles de Saint-Étienne, Monaco, Reims ou Sochaux, provoque un sentiment mitigé. À la réussite succède l'échec avec, dans le cas des deux premiers, l'instauration d'un cycle succès/dépôt de bilan.

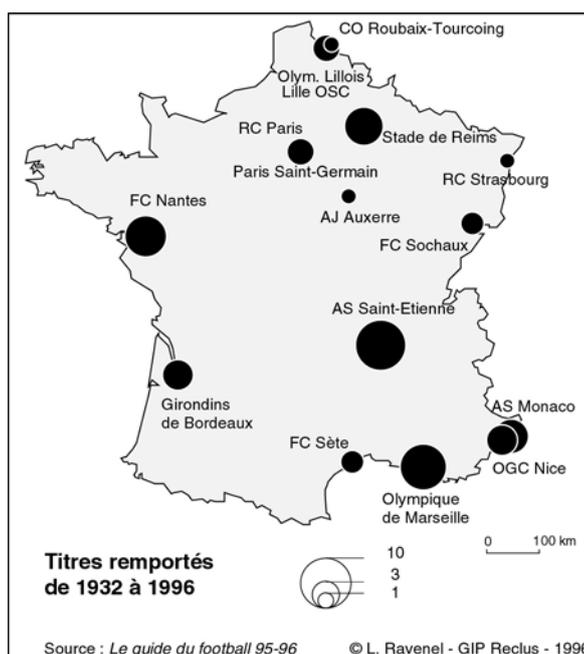
À la vue des courbes, il est délicat d'établir une correspondance directe avec des phénomènes relativement stables. Faut-il faire abstraction des échecs et ne garder que les phases de réussites comme le propose bien souvent la réalité? Dans le cas de l'OM, le public français garde en mémoire la victoire en Coupe d'Europe, la domination à outrance des coéquipiers de Jean-Pierre Papin entre 1987 et 1993 et non les périodes de décadence. La mémoire est sélective. À l'inverse, le strict regard des chiffres et des résultats relativise les images rêvées appliquant sa logique objective infaillible. Et pourtant, comment comprendre l'engouement suscité par une équipe sans considérer les grands moments de son histoire laissés en héritage. Saint-Étienne, quels que soient ses résultats actuels, provoque toujours une passion bien supérieure à une équipe comme Strasbourg pourtant nettement mieux classée. Le premier a

marqué les esprits par ses exploits dont les images persistent, le second n'a pas encore réussi la performance qui lui apporterait une dimension symbolique. Temps long, temps court s'opposent en permanence et ne répondent pas à la même logique.

Fig. I.3 - Des trajectoires cycliques



Carte I.3 - Les champions de France (1932-1996)



### 1.3.4 Une limitation des possibles

#### *Les vainqueurs du championnat*

La carte des champions (carte I.3) réduit considérablement le nombre d'équipes présentes. Le succès sportif n'est pas pour tous les clubs. Quinze seulement ont gagné le championnat de France sur les soixante-six participants à la première division depuis 1932. Ils montrent ainsi la limite du nombre de prétendants

## 1. Un panorama sportif

éventuels<sup>1</sup>. En première division, la présence de vingt équipes ne signifie nullement vingt chances de remporter la compétition. Chaque saison deux ou trois visent le titre, cinq ou six des places européennes, une dizaine le simple maintien. Chaque club ambitionne un parcours selon ses propres possibilités et l'état des forces en présence. Suivant les objectifs de départ, la saison sera réussie ou considérée comme un échec. Pour Nantes, champion de France 1994/95, la septième place obtenue en 1995/96 s'éloigne fortement des buts avoués en début de saison. La qualification européenne n'est pas assurée. À l'inverse, la quatrième place de Metz dépasse tous les pronostics. En revanche, on a du mal à croire aux propos de Guy Roux, entraîneur d'Auxerre, précisant à chaque début d'exercice, que seul le maintien en première division est recherché par son équipe. En procédant ainsi la déception n'existe pas.

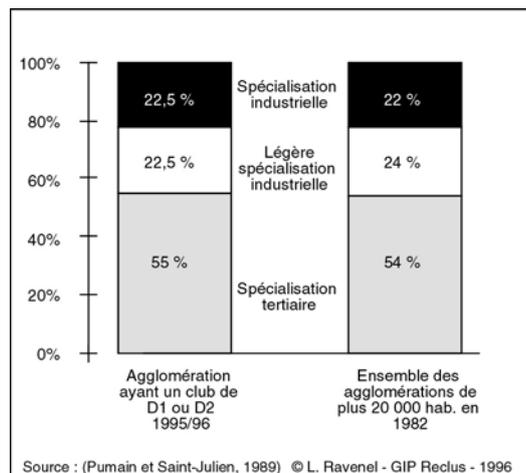
Les vainqueurs sont distribués sur tout le territoire national, aucune concentration géographique particulière ne s'observe. Ni le Nord, ni le Sud, ni l'Est, ni l'Ouest n'ont l'apanage des victoires. Sur le long terme, le succès ne semble pas lié à des caractères spatiaux précis, ni à une typologie urbaine spécifique. Des riches cités méditerranéennes (Monaco, Nice), des villes industrielles (Roubaix, Saint-Étienne, Sochaux), le sommet de l'armature urbaine (Paris, Bordeaux, Marseille, Nantes, Strasbourg), des petites villes (Auxerre, Sète) ou des villes moyennes (Reims) ont gagné le championnat. Cette remarque est indispensable afin d'établir une vision claire et cohérente du football sans souffrir des préjugés et autres images qui encombrant le discours et la mythologie. Le football, en tant que produit historique de la société industrielle<sup>2</sup>, se détache difficilement de ses origines dans l'imaginaire collectif. La liaison football/industrie dont l'importance n'est plus à démontrer dans les processus d'implantation et de développement des clubs (Wahl, 1989), tend à associer automatiquement la ville industrielle et le football de haut niveau, si ce n'est comme une garantie de succès (Béaud et Noiriel, 1990). C'est une vision pourtant traditionnelle, ancienne, idiographique. Les villes participant actuellement au championnat se caractérisent plutôt par leur diversité que par l'homogénéité dans la spécialisation. Les villes industrielles ou de traditions industrielles sont présentes (Saint-Étienne, Alès, etc.) mais sans aucune surreprésentation par rapport à l'ensemble des villes.

---

<sup>1</sup>Contrairement à une idée répandue et affirmée (Faure et Suaud, 1994, p. 16), le nombre de clubs accédant aux premières places ne s'est pas réduit significativement avec la croissance financière du football. En calculant par décennies, depuis 1945, le nombre de clubs différents accédant aux cinq premières places, nous n'avons trouvé aucune tendance significative. Ils sont 21 de 1945 à 1954, 20 de 1955 à 1964 et 18 dans les décennies suivantes.

<sup>2</sup>Voir notamment (Mason, 1980), (Korr, 1981), (Holt, 1989).

Fig. I.4 - Activités économiques des agglomérations et localisation des clubs



### *Football et ville industrielle, un postulat de recherche*

Afin de vérifier cette affirmation, nous avons comparé le profil d'activité de l'ensemble des villes à celui des villes possédant un club de football dans l'une des deux divisions de l'élite<sup>1</sup>. Les profils, déterminés en fonction des branches d'activités économiques, sont répartis en trois classes : villes tertiaires, légère spécialisation industrielle, spécialisation industrielle. Or, les proportions observées pour les villes de football sont quasiment identiques à celles observées pour l'ensemble des villes (fig. I.4)<sup>2</sup>. En ce sens, il n'y a plus aujourd'hui de déterminisme qui associerait la présence d'un club de football à une spécialisation industrielle. Au contraire, les grandes équipes actuelles s'éloignent considérablement de cette image en développant des politiques de communication éloignées des origines industrielles. Parmi les bonnes équipes françaises, seule Lens conserve cette référence intacte qui entre dans son image de marque et la composition de son public. Cette mise au point se révèle indispensable tant le football s'associe, à l'image des villes, à des représentations collectives qui lui restent longtemps attachées.

Cette remarque est très importante car elle précise un postulat de notre recherche. En effet, le choix d'une analyse à l'échelle nationale, sur l'ensemble de l'espace français, nous oblige à délaissier cette vision traditionnelle. Non qu'elle soit fautive ou sans intérêt, mais nous pensons qu'elle n'est pas prépondérante à ce niveau d'organisation géographique. Comme nous le verrons, d'autres processus prennent le relais et les phases temporelles de la diffusion interviennent d'une manière beaucoup plus explicite. Cette relation entre football et industrie aurait pu constituer une voie de recherche mais elle nous semblait trop réductrice et, surtout, inadaptée à notre problématique. La confusion générale est le fruit d'une erreur écologique classique qui utilise des facteurs explicatifs identiques aux diverses échelles de l'analyse. Au niveau d'une ville, d'une agglomération, la liaison se renforce

<sup>1</sup>Nous avons utilisé les cartes et la typologie défini par (Pumain et Saint-Julien, 1989, pp. 58-59).

<sup>2</sup>Pour le championnat 1982, les chiffres sont de 60% pour la spécialisation tertiaire, 21% pour une légère spécialisation industrielle et 19% pour la spécialisation industrielle.

## 1. Un panorama sportif

indubitablement : le club est bien souvent l'émanation d'une usine, d'une fabrique quelle que soit la typologie de la région ou de la ville. Les joueurs sont recrutés parmi les ouvriers et les dirigeants de l'équipe occupent des fonctions directoriales dans l'entreprise : toutes les conditions affirment l'évidence du lien. Mais, par facilité, on confond aisément l'équipe avec la ville qui l'abrite en affectant ses qualités au niveau géographique supérieur. L'usine ne produit pas une ville industrielle.

Un exemple simple permet de mieux comprendre notre raisonnement. L'équipe de Niort, les Chamois Niortais, a été fondée en 1925 par les ouvriers de la fabrique de chamois. À l'échelle de la préfecture des Deux-Sèvres, le club s'associe directement à l'élément industriel. En revanche, si l'on raisonne comme nous le faisons à l'échelle nationale, Niort perd la qualité fondatrice de son équipe. Comparée à Valenciennes, à Roubaix ou à Saint-Étienne, la ville poitevine relativise fortement sa petite industrie et la relation disparaît. Transposé à l'échelle nationale, le caractère originel du club s'éloigne au profit d'une autre signification qui est indépendante. Or de tels exemples sont illimités en quantité, tout est une question d'échelle géographique. C'est pourquoi nous avons privilégié dans l'explication des distributions géographiques, des éléments explicatifs dont la référence majeure s'exprime nationalement : la hiérarchie urbaine, les concurrences sportives ou les phases de diffusion nous délivrent d'un discours classique qui ne correspond pas forcément à notre problématique spatiale. Ce risque d'erreur écologique interviendra tout au long de l'analyse et nous avons pour ambition d'en éviter les principaux écueils.

## 2. La répartition hiérarchique des clubs

Comment se répartissent les clubs sur le territoire? Quelles sont les zones de forces ou de faiblesses dans la répartition des équipes? Telles sont les questions qui, derrière leur simplicité sémantique, cachent une distribution spatiale peu connue. Le football est devenu un sport national, pratiqué et suivi dans toutes les régions françaises. Il s'apparente alors à une activité sportive "banale" dont la distribution spatiale relève d'une satisfaction des besoins de la population (Béguin, 1992). Sanctionnée par le contexte actuel, on peut toutefois s'interroger sur la notion de banalité car, dans la réalité, son approbation occasionne la présence obligée d'une équipe dès qu'un certain seuil de population est franchi, à l'instar de tout autre équipement urbain. Ne pourrait-on pas non plus considérer la présence d'un club de haut niveau comme une activité spécifique aboutissant à une spécialisation de la ville dans le domaine des sports (Manzagol, 1992)? Pendant très longtemps, l'élite française a présenté ce visage, définissant de véritables régions de football tant par le nombre que par l'origine des clubs. Une spatialisation marquée, une spatialisation ancrée dans les mémoires qui resurgit toujours dans les représentations collectives, sorte d'organisation héritée d'une époque révolue.

Ce chapitre présente une structure, propose des modèles pour l'analyse, des pistes à explorer. Il limite la distribution spatiale des équipes à la saison 1994/95 mais l'on peut aisément transposer la situation pour d'autres dates. Notre volonté n'est pas de présenter une organisation spatiale éphémère mais de la comprendre comme le produit d'un système sous-jacent que nous pouvons lier à une géographie urbaine et sportive. L'analyse de cette répartition dégage les grandes lignes directrices et, dans un premier temps, nous nous inscrivons volontairement dans le cadre général des championnats nationaux et non des seules première et deuxième divisions. L'élargissement temporaire de notre base de travail est nécessaire afin de bien percevoir les grands mécanismes qui régissent la distribution des équipes. La deuxième partie, quant à elle, sera entièrement consacrée à l'approfondissement spécifique des relations que nous aurons ici entrevues. Les notions de service, d'activité banale, s'appliquent à la répartition des clubs au sein de la hiérarchie urbaine mais la spécificité s'expliquera par les écarts importants par rapport aux modèles idéaux.

Un constat est aussi nécessaire afin de préciser l'ordonnancement des rôles dans le paysage sportif national. Le football est-il toujours dominateur? Trouve-t-il face à lui des sports susceptibles de le renverser? Nous essaierons de répondre à ces questions en prolongeant notre analyse dans deux directions principales. Nous montrerons, qu'à la manière du niveau des équipes, la hiérarchie urbaine détermine les possibilités de concurrence sportive. Nous préciserons ensuite la localisation de ces autres sports afin de vérifier les effets concurrentiels possibles affectant le football. Mais, derrière toutes ces explications, la dynamique spatiale s'imposera comme une étape primordiale à l'interprétation de la distribution actuelle.

## 2.1 Un modèle hiérarchique

Dans son ouvrage de référence, J. Bale propose un modèle du lieu sportif, transposition de la théorie des lieux centraux à notre domaine d'étude (Bale, 1989, pp. 78-79). Schéma idéal dans un espace isotrope, il souffre des défauts du modèle instigateur tout en ayant le mérite d'offrir un cadre conceptuel à l'analyse. Instauré dans l'optique d'une pratique sportive, il s'adapte facilement à l'élite du football. Le service n'offre plus une activité corporelle mais un spectacle dont la qualité dépend fortement du niveau hiérarchique de l'équipe. Cinq points principaux le définissent :

- la première fonction du lieu sportif est de fournir à un espace ses fonctionnalités sportives au service de toute la population. Ce lieu est situé au centre de l'espace à desservir.
- plus l'offre sportive est diversifiée, plus le centre est haut dans la hiérarchie. La diversification concerne à la fois la multitude des sports offerts et/ou la quantité de clubs dans une même discipline.
- les lieux inférieurs de la hiérarchie fournissent des activités pour de petites zones et la population concernée est faible. Tel est le cas des clubs des championnats nationaux dont les zones d'influences se limitent bien souvent à la seule ville, voire au quartier de référence. Les affluences dépassent rarement les 500 spectateurs.
- à l'inverse, les hauts lieux dominant une large portion de l'espace et desservent une population importante. Ainsi, le PSG attire ses spectateurs de toute l'Île-de-France, nombreux sont les supporters de l'OM en provenance des départements limitrophes aux Bouches-du-Rhône (Bromberger, 1995, p. 216) tandis que les gens du Nord se rendent à Lens. Grâce aux déplacements de supporters et à la couverture médiatique, ces hauts lieux dominant tout le territoire national, voire international.
- la hiérarchie tente de minimiser les distances pour l'accès au sport et maximiser la population touchée par cette activité.

Le modèle se développe au sein d'un espace isotrope et conduit à une disposition des équipes en un pavage hexagonal régulier. Il met en évidence l'existence d'une hiérarchie fonctionnelle que l'on peut associer au niveau des équipes. Il serait toutefois illusoire de mesurer la correspondance directe entre ce modèle et la réalité sportive nationale en raison d'un manque cruel d'information sur l'attraction locale et régionale des clubs. Le public des stades voit rarement les enquêteurs<sup>1</sup> et, quand les études existent, l'analyse est fréquemment dépourvue d'une lecture spatialisée. De plus, la réalité fournit rarement cet espace homogène, sans histoire et sans friction. Les hexagones se raréfient sur le terrain car de nombreux facteurs viennent perturber le bel agencement théorique.

---

<sup>1</sup>Les sociologues et les économistes sont les principaux pourvoyeurs d'enquêtes. Elles concernent essentiellement les clubs de première division et ne sont pas toutes d'une actualité récente. Nous pouvons renvoyer le lecteur aux travaux suivants : (Bromberger, 1995) pour Marseille, (Charroin, 1989, 1994) pour Saint-Étienne, (Dewailly, 1985) pour Lens, (Lafranchi, 1982) sur Sète ainsi qu'à divers sondages effectués par la presse. Les enquêtes internes des clubs eux-mêmes ou réalisées par des organismes privés ne nous ont pas été accessibles.

### 2.1.1 Une adéquation de base : la population

*“Les clubs de première et de deuxième division sont assez bien répartis sur le territoire si l'on tient compte du niveau démographique des régions et de l'implantation du rugby dans le Sud-Ouest”* (Augustin, 1995, p. 46). Par cette phrase, J.P. Augustin décrit la distribution spatiale du football d'élite. La “bonne répartition” annonce une localisation qui n'oublie aucune région. Du Nord au Sud en passant par la Bretagne et l'Alsace, tout le territoire est couvert par les clubs donnant à chaque citoyen la possibilité d'accéder à ce spectacle populaire. Mais, comme le précise l'auteur, la répartition démographique vient perturber cette belle homogénéité. Dans ses grandes lignes, le football n'échappe pas à un certain déterminisme géographique. Comme une activité banale, les équipes se situent à proximité des consommateurs donc de la population.

#### *Une relation directe*

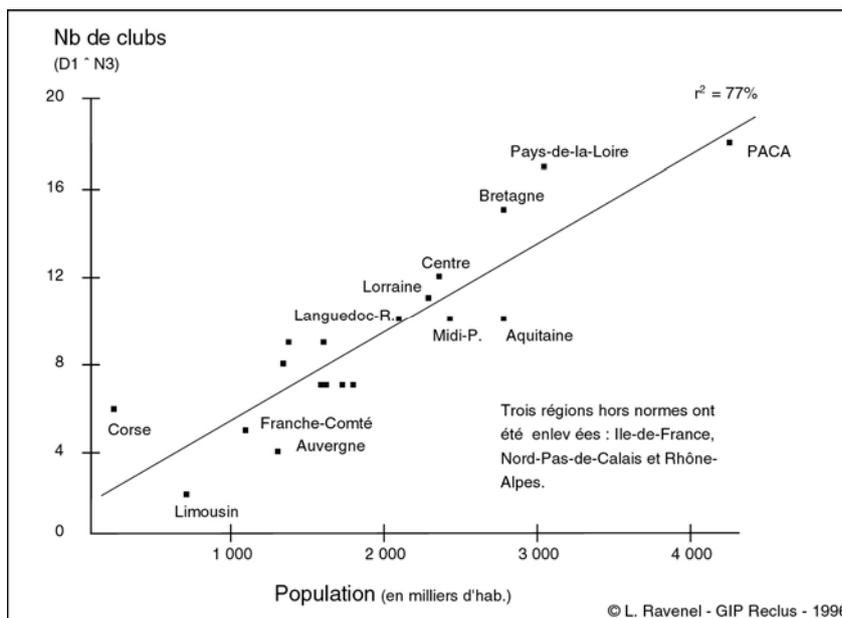
Cette relation occasionne une part importante de la spatialisation selon un niveau géographique national, sorte de structure sous-jacente à la présence des clubs de football. Le jeu des échelles et le choix d'un niveau pertinent d'analyse s'avèrent alors indispensables. L'échelle urbaine ou régionale invalide cette proposition pourtant indiscutable quand l'espace national s'observe. Plus un espace est peuplé, plus le nombre de ses clubs sera important. La logique se vérifie aisément en regroupant les clubs par région et en examinant la relation obtenue avec la population. Réalisé pour la saison 1994/95, le graphique bivarié dégage la liaison positive mais nécessite des précautions pour sa construction (fig. I.5) car rares sont les relations - au sens statistique du terme - qui ne possèdent pas leurs individus exceptionnels. Un regroupement régional des équipes propose ainsi trois espaces “hors normes” : le Nord-Pas-de-Calais, Rhône-Alpes et l'Île-de-France. Si cette dernière est une habituée de ce type de manipulations, les deux autres s'opposent par leurs résultats. Autant les clubs du Nord sont en surreprésentation par rapport à la population, autant ceux de la région lyonnaise se distinguent par leur faiblesse. En retranchant ces trois individus, la très forte corrélation entre les deux variables se vérifie ( $r^2 = 77\%$ ). Le calcul est réalisé avec tous les clubs des championnats nationaux (de la D1 au N3). On évite ainsi des effectifs trop réduits rendant impossible la perception relationnelle. L'augmentation du nombre de clubs<sup>1</sup> ne provoque pas de modifications significatives dans la distribution générale au regard des avantages quantitatifs obtenus.

---

<sup>1</sup>42 clubs participent aux championnats de D1 et D2 auxquels s'ajoutent les clubs de National 1, 2 et 3 pour un total de 215 formations. Ce nombre ne tient pas compte des équipes réserves des clubs professionnels automatiquement intégrées en National 2 et 3. Ces “réserves” sont composées de jeunes joueurs du centre de formation ainsi que de professionnels écartés de l'équipe première pour cause de blessures ou de mauvaises prestations.

## 2. La répartition hiérarchique des clubs

Fig. I.5 - Population des régions et championnats nationaux (1994/95)



Quelques grandes idées sur la répartition se dévoilent. L'Ouest de la France compte un nombre important de clubs (en rapport à sa population) tandis que les régions du Massif Central et du Sud-Ouest se distinguent déjà par de faibles quantités. La Corse, fidèle à son habitude, démontre son particularisme footballistique. Mais, pour l'instant, insistons davantage sur l'existence même de la relation qui assimile globalement le football à une distribution démographique et l'insère dans le cadre d'une activité humaine banale.

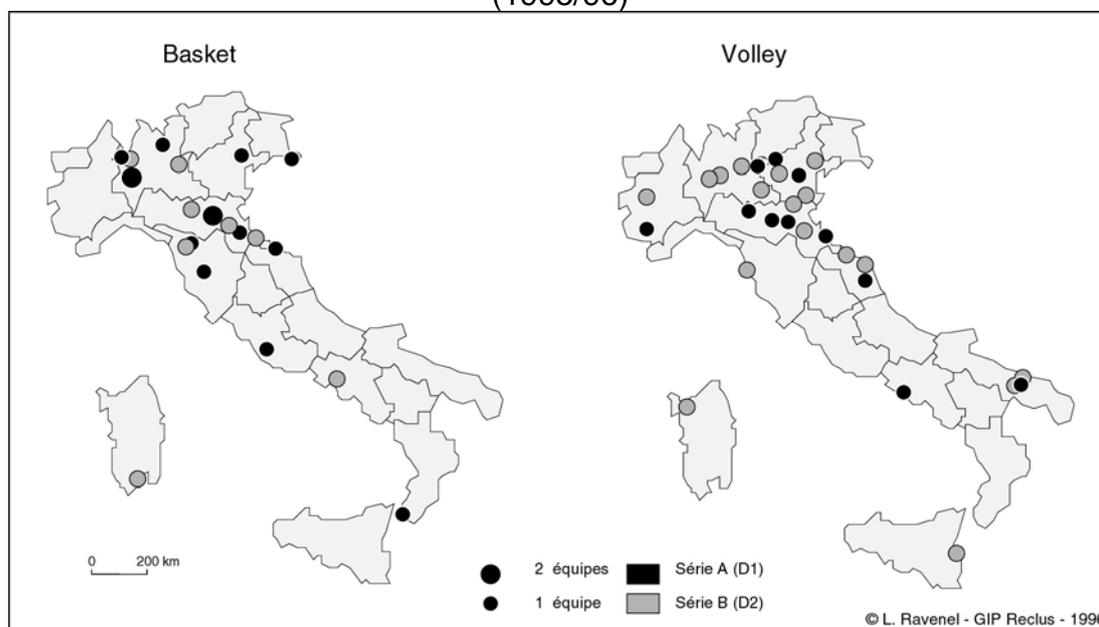
### *Une logique facultative*

En dépit d'*a priori* évidents, cette logique démographique ne s'applique pas à tous les sports, ni à tous les territoires et l'exemple italien montre une élite qui se dégage des considérations spatiales précédemment admises. Les équipes de volley ou de basket se localisent presque exclusivement dans le Nord, le long de l'axe Milan-Ancône, oubliant totalement le Piémont, les régions du Sud et du Centre (carte I.4). Ces distributions sont loin de refléter une correspondance avec les zones de peuplement car les localisations sportives de la péninsule répondent à d'autres logiques. Une affiliation directe entre le secteur industriel et le monde professionnel explique globalement la spatialisation. À l'image du football italien, dominateur au sein du triangle urbain et industriel délimité par Turin, Gênes et Milan (Milza, 1990), les autres spectacles sportifs obéissent à des facteurs économiques et historiques.

En France, le rugby propose aussi une distribution spatiale sans rapport avec les forces démographiques. Le cantonnement des clubs dans le Midi de la France efface l'universalisme du sport au profit d'un régionalisme défendu à titre de valeur culturelle. En ce sens, il répond encore à une autre logique de distribution. La liaison démographique opérée par le football lui prodigue le statut de sport national tant par la pratique (environ 2 millions de licenciés en 1996) que par son attirance (plus de 7

millions de spectateurs cumulés lors de la saison 1994/95). Une localisation générale de ses clubs en fonction du peuplement lui confère le rôle d'une activité de service comme si, accéder à un spectacle sportif, était une demande des citoyens.

Carte I.4 - Basket et volley en Italie  
(1995/96)



### 2.1.2 De la première division au National 3 : les différents niveaux sportifs

Si les première et deuxième divisions définissent une élite des clubs, les échelons sous-jacents constituent un fondement qui, au regard de la pratique, s'inscrit encore dans le haut niveau. Gérés nationalement par la Fédération Française de Football, les championnats de National 1, 2 et 3 ont remplacé depuis 1993 les défuntés divisions 3 et 4, elles même dérivées de l'ancien Championnat de France Amateur (CFA)<sup>1</sup>. Dès le National 1, les clubs sont répartis selon des groupes régionaux<sup>2</sup> afin de restreindre la longueur des déplacements, mesure indispensable pour des clubs aux budgets limités (carte I.5). Cette répartition géographique n'est pas sans incidence sur les liens tissés par les équipes lors de ces rencontres régionales et beaucoup de transferts de joueurs résultent de ces relations de voisinage<sup>3</sup>.

En National 1, les équipes récemment reléguées de la deuxième division peuvent encore employer des professionnels mais elles ont seulement deux ans pour remonter avec ce statut. À titre d'exemple, le Nîmes Olympique, rétrogradé en N1 à la fin de la saison 1994/95, a gardé des joueurs sous contrat tout en restreignant les

<sup>1</sup>Sauf indication contraire, sous l'appellation "championnats nationaux", nous désignons les N1, N2 et N3.

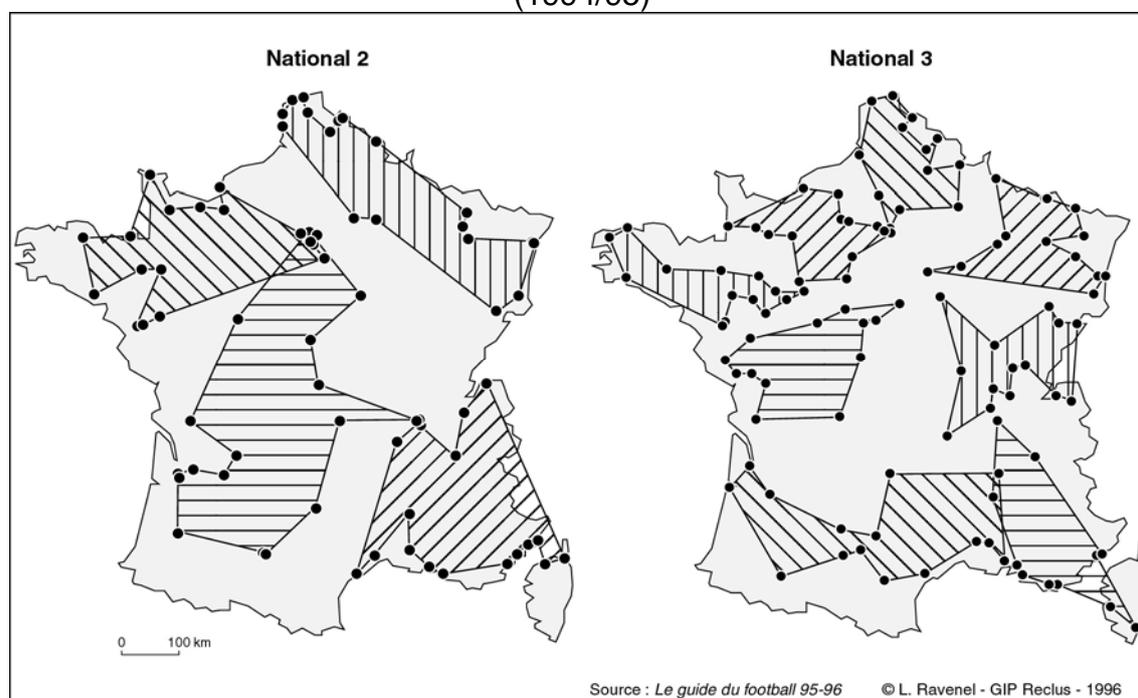
<sup>2</sup> 2 groupes en N1, 4 en N2 et 8 en N3.

<sup>3</sup>Nous renvoyons le lecteur au troisième chapitre de la quatrième partie consacré aux transferts des joueurs.

## 2. La répartition hiérarchique des clubs

coûts salariaux. Des stagiaires, des amateurs sont intégrés en plus grand nombre aux côtés des professionnels. En cas d'échec ou de nouvelle rétrogradation, ces formations n'ont plus l'autorisation d'utiliser des professionnels et doivent se conformer aux statuts juridiques des clubs nationaux<sup>1</sup>. Dans ce cas, les joueurs possèdent des contrats fédéraux et ne peuvent être rémunérés au-delà d'un plafond de 22 000 francs par mois. Ils sont considérés comme amateurs car ils exercent tous une activité annexe avec un emploi du temps plus ou moins aménagé. En National 2 et 3, opèrent en plus les réserves des équipes professionnelles mais celles-ci n'ont pas le droit d'accéder aux niveaux supérieurs malgré leur domination permanente. Ces dispositions hiérarchiques seront modifiées dès la saison 1997/98 avec la création d'une troisième division professionnelle regroupant les meilleurs clubs de National 1.

Carte I.5 - Les groupes géographiques des championnats nationaux (1994/95)



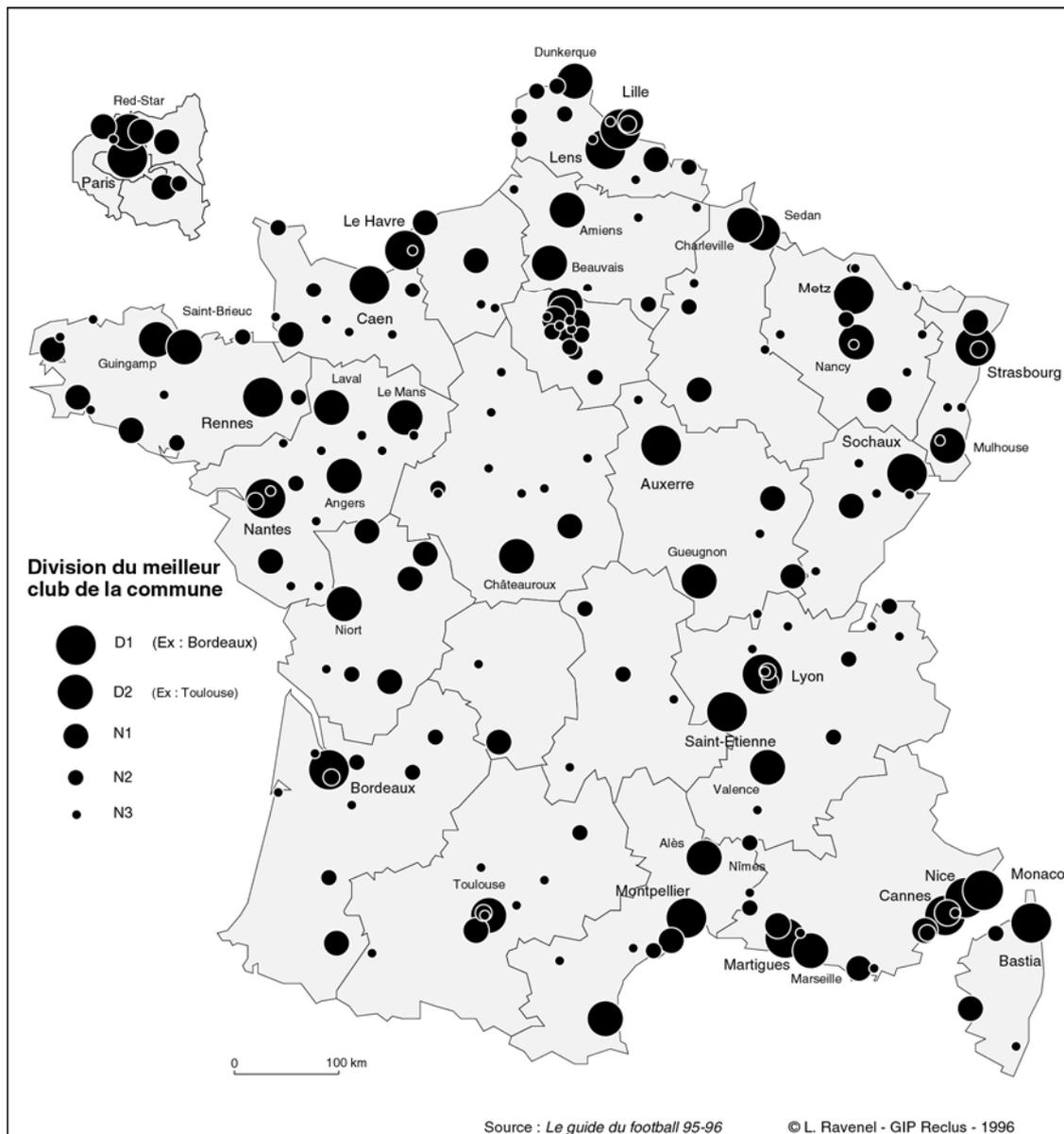
### *Un pavage du territoire*

Ces clubs constituent une charnière entre la simple pratique amateur et le haut niveau professionnel. Sans s'associer directement à l'élite dont ils ne partagent pas la logique, ils incarnent néanmoins une base indispensable pour une approche générale à partir du modèle du lieu sportif. Réalisée pour la saison 1994/95, la carte des clubs de la première division au National 3 (carte I.6)<sup>2</sup> rappelle la distribution observée sur la carte I.1.

<sup>1</sup> Pour les statuts juridiques spécifiques aux clubs nationaux, voir : VERDENET F. (1996), "La révolte des amateurs", *France Football*, n° 2611, 23 avril 1996, p. 40.

<sup>2</sup> Quand plusieurs clubs se localisent dans la même commune, le plus élevé hiérarchiquement a été choisi pour représenter l'entité urbaine. Tel est par exemple le cas à Paris où, derrière le PSG en

Carte I.6 - Les championnats de France (1994/95)



Les clubs du Nord, de l'Est, de la façade méditerranéenne et de l'Ouest composent toujours l'armature de la structure. Les zones de faiblesses se localisent dans le Massif Central, les Alpes et les Pyrénées. Une trame régulière s'observe aisément dans la partie occidentale de l'hexagone. Entre les pôles de première et deuxième divisions gravitent les clubs nationaux. Ils s'inscrivent dans des espaces intermédiaires et cherchent à capter un public local enclin à délaisser le club de sa ville pour le spectacle élitiste. Au centre et au sud-ouest du pays, la trame des équipes devient plus lâche et reflète la faible densité démographique des zones concernées. En raison d'une concurrence inexistante, les clubs des championnats

division 1, suit le Paris FC qui évolue en National 1. Le choix de la commune comme niveau de base permet d'éviter une élimination d'une importante quantité de clubs de banlieues à Paris, Marseille, Strasbourg et Lille.

## 2. La répartition hiérarchique des clubs

nationaux séduisent et attirent un public relativement important comme on l'observe notamment à Clermont-Ferrand, à Mont-de-Marsan ou encore à Trélissac.

En revanche, les grandes zones urbaines multiplient les équipes. En dépit d'une élite professionnelle faiblement représentée, Paris et sa banlieue hébergent une abondance de clubs évoluant dans les championnats nationaux (Créteil, Saint-Leu, Aubervilliers, Saint-Maur (N1), Levallois, Colombes, Viry-Chatillon (N2), les Lilas, Versailles (N3)). La situation est semblable dans le Nord où, autour de Lens et de Lille, gravitent une multitude d'équipes de niveau inférieur (Wasquehal, Roubaix, Maubeuge, etc.) mais aussi dans la région lyonnaise et sur la Côte d'Azur. Les fortes densités déforment le modèle du lieu sportif et provoquent un rétrécissement des hexagones. Les clubs nationaux des zones urbaines souffrent terriblement de la concurrence des grandes équipes à proximité. À titre d'exemple, les clubs parisiens voient leur public potentiel se diriger vers le PSG et attestent les plus faibles affluences des championnats. À Viry-Châtillon, l'anecdote révèle les difficultés : les recettes des matches à domicile suffisent rarement à payer les arbitres et les traditionnelles collations d'après match offertes aux visiteurs<sup>1</sup>.

### *Un territoire relativement uniforme*

Les différents niveaux hiérarchiques s'insèrent au sein d'un emboîtement général et ne différencient guère le territoire. Les écarts existants se manifestent prioritairement par le nombre de clubs présents. Aux vides relatifs s'opposent les espaces saturés. Cette hypothèse est induite par le modèle du lieu sportif et se vérifie sur l'espace national (encadré I.A). Il n'y a pas, à petite échelle, d'ensembles géographiques surreprésentés dans l'une des divisions. Le territoire est couvert régulièrement par les niveaux sportifs. Sur ce point, l'existence d'une structure pyramidale<sup>2</sup> et la constitution de groupes régionaux dès le National 1, facilite la distribution homogène car, administrativement, un espace quelconque ne peut monopoliser un niveau hiérarchique. En revanche, en Angleterre, les quatre premières divisions sont organisées selon un groupe unique d'essence nationale avec un nombre équivalent de clubs. Les agencements possibles ne sont pas limités par les contraintes internes aux structures des championnats et plusieurs auteurs ont montré la prédominance d'une localisation périphérique pour les plus mauvaises équipes (Rivett, 1975), (Bale, 1981).

### I.A - Niveau de championnat et découpage spatial : utilisation du test d'indépendance du $\chi^2$

Pour vérifier l'hypothèse d'une distribution spatiale homogène des différents niveaux sur le territoire, nous avons vérifié l'indépendance entre le découpage géographique et la répartition des championnats. Nous n'avons pas pris en compte tout le territoire mais simplement des aires aux effectifs significatifs. En effet, le principal critère de différence étant la quantité d'équipes, certaines zones ne possèdent pas assez d'individus pour que les tests aient une signification. Comparer le Nord à l'Auvergne n'a aucun sens en matière de football et les résultats seraient

<sup>1</sup> France Football, n° 2610, 16 avril 1996, p. 40.

<sup>2</sup>Pour la saison 1994/95, le nombre de club par division s'établit ainsi : 20 clubs pour la D1, 22 pour la D2, 36 en N1, 72 en N2 et 112 en N3.

directement faussés par des quantités trop inégales. Pour cette raison, nous avons préféré choisir quatre ensembles importants doté d'une "culture football" : MEDI regroupent les régions Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur et Corse ; NORD (Nord-Pas-de-Calais, Picardie) ; OUEST (Bretagne, Pays-de-la-Loire, Basse-Normandie) et EST (Lorraine, Alsace et Franche-Comté). En tout, 114 clubs (sur 215) ont été soumis à l'analyse.

tab. a - Tableau de contingence

	D1D2	N1	N2	N3	total
MEDI	10	6	5	9	30
NORD	5	2	8	7	22
OUEST	8	5	9	17	39
EST	5	3	2	13	23
total	28	16	24	46	114

L'information est représentée à l'aide d'un tableau de contingence (tab. a). La somme des lignes correspond à la quantité de clubs par entité géographique tandis que la somme des colonnes les ventile par division. Les D1 et D2 forment un groupe unique afin de maintenir un effectif suffisant. Ce tableau différencie sensiblement les ensembles géographiques. MEDI possède une forte valeur pour l'élite (10 équipes), NORD regroupe tous les niveaux à l'exception de la N1, OUEST est bien représenté par l'élite et le N3 tandis que EST souffre d'un déficit dans les niveaux intermédiaires. Nous pouvons noter aussi la faible importance du N1 pour ces aires géographiques : cette division a une préférence pour les espaces intermédiaires.

tab. b - Tableau d'indépendance

	D1D2	N1	N2	N3	total
MEDI	7,37	4,21	6,32	12,11	30
NORD	5,40	3,09	4,63	8,88	22
OUEST	9,58	5,47	8,21	15,74	39
EST	5,65	3,23	4,84	9,28	23
total	28	16	24	46	114

Toutefois, soumis à un test d'indépendance à l'aide de la quantité du  $\chi^2$  calculé (tab. b et c.), la distribution présentée répond à l'indépendance statistique : il n'y a pas de relation entre le découpage spatial et la variable ordinaire sportive<sup>1</sup>. Cette conclusion, réalisée à la limite des conditions requises (3/16 des valeurs prédites étant inférieures à 5), montre une différenciation régionale difficile à valider. Des écarts s'observent mais on ne peut conclure, d'une manière significative, à la pertinence de notre premier examen.

tab. c - Tableau des écarts à l'indépendance selon la métrique du  $\chi^2$ 

	D1D2	N1	N2	N3	total
MEDI	0,94	0,76	0,27	0,80	2,77
NORD	0,03	0,38	2,45	0,40	3,26
OUEST	0,26	0,04	0,08	0,10	0,48
EST	0,07	0,02	1,67	1,49	3,25
total	1,30	1,20	4,47	2,79	9,76

### *Des distorsions au modèle du lieu sportif*

Les distorsions observées proviennent de deux directions. Premièrement, et c'est une évidence, la localisation des clubs dépend directement de la localisation des villes. Ils n'existent pas en tant qu'entités indépendantes ayant un don d'ubiquité. La

<sup>1</sup>Pour plus de précisions concernant la création des tableaux et les méthodes calculatoires (Chadule, 1987), (Liebetrau, 1985).

## 2. La répartition hiérarchique des clubs

présence urbaine est une condition nécessaire à défaut d'être suffisante. Ainsi, on ne s'étonnera guère de leur augmentation au sein des zones de forte concentration urbaine et de leur diminution lorsque la trame des villes devient lâche ou inexistante (Mathieu et Praicheux, 1987). Par conséquent, le club s'analyse comme une émanation directe de la trame urbaine.

La seconde anomalie reflète les limites conceptuelles du modèle dans son application au football de haut niveau. D'une part, la quantité d'équipes est limitée en fonction des quotas attribués à chacune des divisions. Quels que soient les besoins exprimés par la population, la création du service n'est pas un simple assouvissement des passions. Le club doit acquérir sa place, gravir les échelons, concurrencer ses voisins afin de siéger au sommet hiérarchique. D'autre part, le modèle ne propose qu'une vision statique, anhistorique de la situation qui ne convient absolument pas au football tant les logiques diachroniques interviennent dans sa structure même (Pumain, 1992). La distribution spatiale actuelle n'est en aucun cas indépendante du passé et les héritages pèsent lourdement sur les localisations<sup>1</sup>. Enfin, et c'est un argument qui entame les fondements de la théorie, il n'est pas certain que les propriétaires des clubs, qu'ils soient organismes publics ou privés, répondent à un comportement économiquement correct de maximisation des profits. Prenant l'exemple du football professionnel, un auteur anglais a suggéré que les clubs cherchaient davantage à renforcer l'utilité plutôt que le profit<sup>2</sup>. L'économiste Wiseman a remarqué, pour sa part, que bon nombre de dirigeants occupaient cette fonction selon une vraie passion et non dans un but lucratif<sup>3</sup>. Ce constat conserve sa valeur pour la France car la structure juridique des équipes n'autorise pas la distribution des bénéfiques. Le raisonnement strictement économique est forcément délicat dans une activité animée par tous les paramètres de la vie sociale.

### 2.1.3 Une hiérarchie de division

La dépendance des équipes au fait urbain soulève l'hypothèse d'une correspondance entre la taille de la ville et le niveau de compétition du club (Bale, 1989). Une simple observation nous assure que les meilleurs se situent dans les grandes agglomérations car ils peuvent attirer un nombreux public, bénéficier du soutien d'entreprises et de collectivités locales aux moyens financiers importants, utiliser les infrastructures et les équipements présents. À l'inverse, dans de plus petites cités, le manque de spectateurs, des équipements de moins bonne qualité, des financements réduits, limitent l'accès aux divisions supérieures de la hiérarchie. Le "bon sens géographique" engage cette hypothèse vérifiée à maintes reprises. Ainsi, en considérant tous les clubs nationaux, la relation confirme son évidence (carte I.7). Le document témoigne clairement d'une liaison directe entre les niveaux hiérarchiques

---

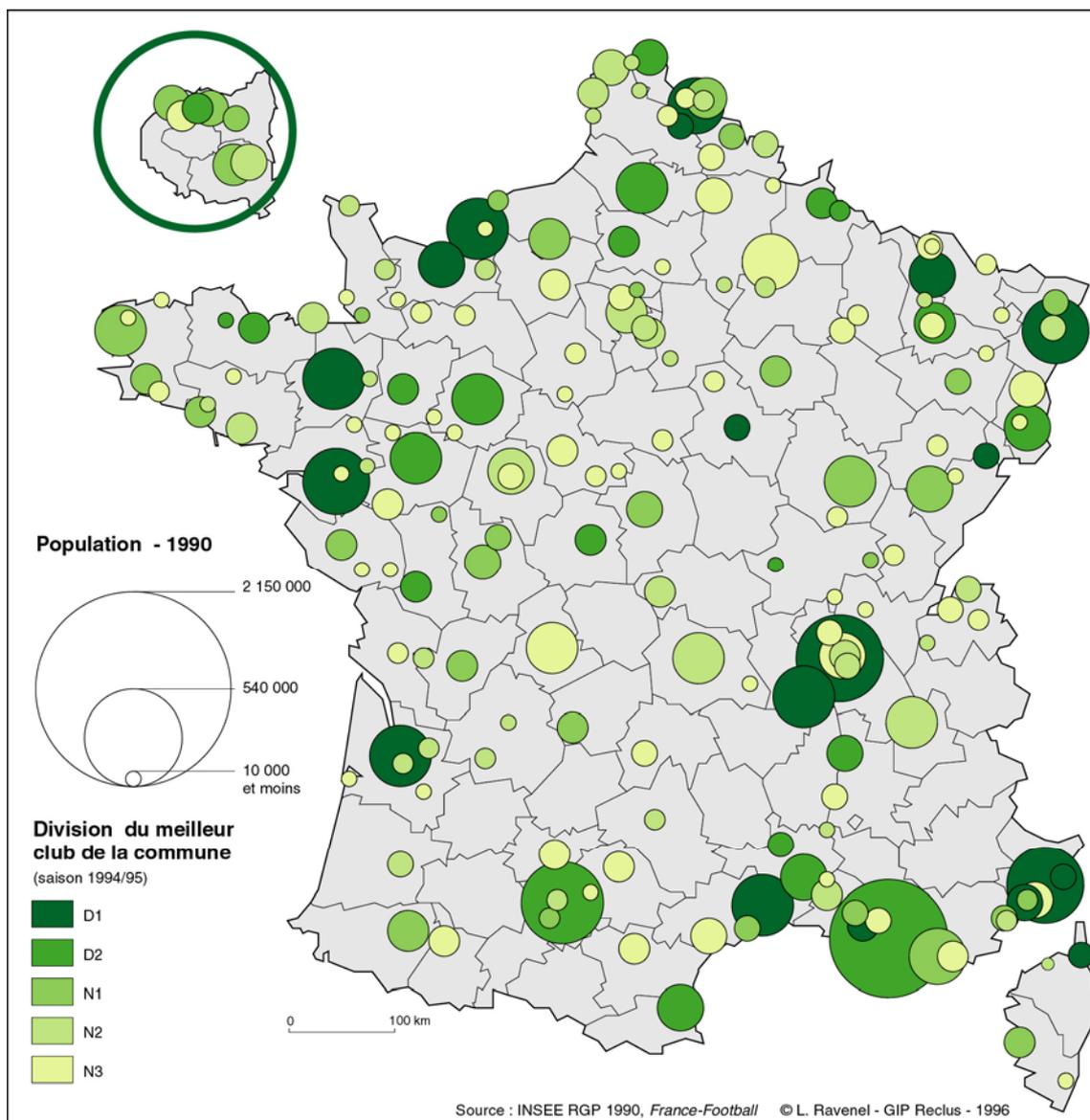
<sup>1</sup>Le chapitre suivant sera entièrement consacré à l'évolution dynamique par l'étude du processus de diffusion.

<sup>2</sup>SLOANE P. (1980), "Sport in the market? The economic causes and consequences of the Parker Revolution" *Hobart Paper*, 85, Institute of Economic Affairs, London, cité par (Bale, 1989).

<sup>3</sup>WISEMAN N. (1977), "The economic of Football", *Lloyds Bank Review*, 123, pp. 29-43, cité par (Bale, 1989).

des communes et la position sportive des clubs éponymes. Les plus grandes villes possèdent quasiment toutes une équipe en première ou deuxième division. À ce niveau, le club professionnel devient un impératif de standing, une obligation par rapport à la population locale.

Carte I.7 - Hiérarchie urbaine, hiérarchie des championnats (1994/1995)

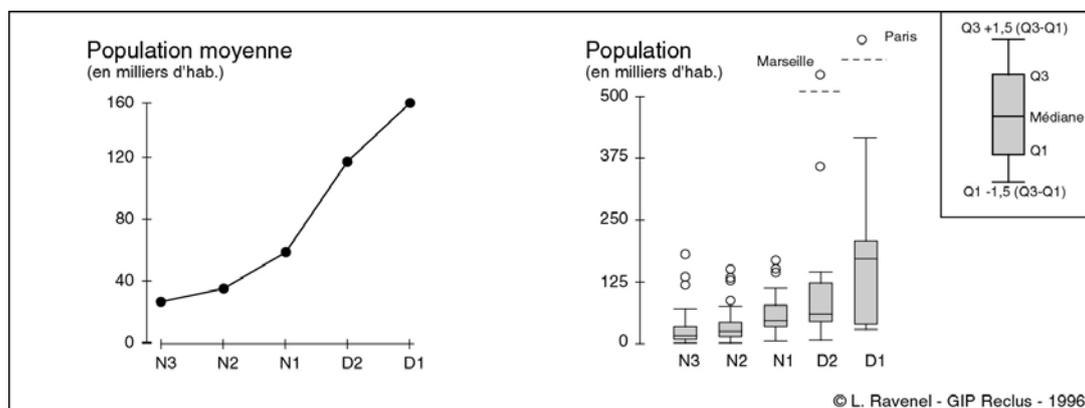


La décroissance des tailles communales en fonction du niveau sportif confirme la relation (fig. I.6). L'importance démographique moyenne diminue linéairement de la première division au National 1 pour se stabiliser entre les deux dernières. Le graphique reproduit l'ordre de la hiérarchie urbaine conservé par les niveaux de championnat. L'utilisation de la moyenne masque toutefois l'information concernant l'hétérogénéité des distributions. La comparaison à l'aide des diagrammes de distribution indique manifestement la persistance du déclin de la taille médiane tout en distinguant trois groupes. La première division s'individualise par sa médiane

## 2. La répartition hiérarchique des clubs

élevée et une amplitude considérable de l'écart inter-quartile. La distribution en deuxième division ressemble étrangement à celle de National 1. En revanche, les Nationaux 2 et 3 pourraient être confondus tant les écarts sont minimes.

Fig. I.6 - Répartition de la population communale en fonction des divisions (1994/95)



La diminution s'observe sans qu'il y ait un facteur explicatif simple et pertinent. Les éléments perturbateurs existent à tous les niveaux et dérangent l'ordre général. Sur la carte, ces "exceptions" se localisent principalement sur cette "diagonale aride" reliant les Ardennes au Sud-Ouest. À Reims, le grand club des années cinquante a disparu tandis que Limoges, Clermont-Ferrand, Dijon ou encore Besançon, n'ont jamais atteint des niveaux sportifs en relation avec leurs possibilités démographiques. Grenoble, Tours, Pau, Rouen ou Brest ne sont pas à leur place dans les championnats nationaux. La situation inverse - la présence permanente de villes faiblement peuplées - étonne aussi. Avec Guingamp, Gueugnon, l'Île-Rousse, Biesheim, Arzac, Écommoy ou encore Friville, Pacy-sur-Eure et Plabennec, les écarts démographiques démesurés entre les concurrents prodiguent des rencontres aux noms évocateurs. En première division, la saison 1995/96 a connu un Paris-Gueugnon tandis que la deuxième division voyait s'affronter Louhans et Marseille. En National 1, Grenoble jouait sur le terrain - non homologué! - de l'Île-Rousse et le National 2 assistait aux matches entre Clermont-Ferrand et Ségré. En National 3, l'Entente Nord-Lozère (basée au Malzieu) partait vers Carcassonne, Albi ou Tarbes.

Au-delà des irrégularités, l'ordre existe à ce niveau global de l'analyse. Certaines régions correspondent correctement au modèle théorique et l'exemple traditionnel de la Basse-Normandie, modèle lui-même, témoigne d'une réussite (Noin, 1992, p. 88). On peut cependant s'interroger sur sa limite intrinsèque car l'observation d'une disposition en un pavage régulier est déterminée avant tout par l'existence de cette même hiérarchie à l'échelle urbaine régionale. Ensuite, le football s'adapte ou ne s'adapte pas au réseau existant. Néanmoins, concernant cette présentation générale, nous retiendrons l'idée d'un niveau sportif décroissant avec la taille des villes<sup>1</sup>. Si nous introduisions encore les divisions inférieures (championnats de ligues et de

<sup>1</sup>La deuxième partie sera entièrement consacrée aux relations entre la taille des villes et le niveau sportif.

districts), les irrégularités seraient gommées par la multitude des clubs engagés dans les compétitions. Au contraire, en réduisant les divisions, en se rapprochant de l'élite, l'exceptionnalité s'intensifiera.

## 2.2 Le football domine le système des sports de haut niveau :

Élargissons maintenant l'analyse par une comparaison globale du système des sports de haut niveau. La taille des villes constitue en effet un indicateur primordial qui explique le nombre d'équipes évoluant parmi l'élite (Bale, 1989) (Walker, 1986) (Augustin, 1995) (Chamond *et alii*, 1986, 1990). Les possibilités financières des grandes villes, leur potentiel démographique accroissent les représentants dans la même discipline mais, surtout, augmentent la diversité des activités. Chaque sport trouve alors son public, efface les spécificités régionales et la concurrence s'évanouit derrière le besoin de pluralité. L'observation répond de nouveau au modèle du lieu sportif et nous permet de spécifier la place du football dans cet environnement concurrentiel.

### *Haut niveau individuel, haut niveau collectif*

Notre analyse repose sur les sports collectifs. Cette décision n'est pas influencé par la popularité car, hormis le football, les autres spectacles sportifs médiatisés sont des pratiques individuelles. Au palmarès des temps d'antenne<sup>1</sup>, le tennis, le cyclisme, les sports mécaniques, l'athlétisme et la boxe occupent les premières places, loin devant le rugby, le basket ou le volley. Sur les dix meilleures affluences des manifestations sportives organisées au Palais Omnisport de Paris-Bercy entre 1989 et 1992, on ne trouve qu'une seule discipline collective : le basket<sup>2</sup>. Les activités individuelles récoltent les plus fortes audiences, sont formidablement médiatisées mais ne développent pas sur la même logique que le football, n'impliquent pas un même référentiel autour de l'équipe (Irlinger, 1990).

Tout d'abord, les épreuves des disciplines individuelles sont différentes de celles des sports collectifs : elles ne possèdent pas la régularité géographique des championnats de basket, handball ou football. Elles peuvent entrer ponctuellement en concurrence, lors d'une manifestation exceptionnelle ou par l'intermédiaire de la télévision, mais elles ne présentent pas de cycles réguliers et fréquents. Dans une compétition de sport collectif, les matches se déroulent environ toutes les deux semaines dans le stade ou la salle de l'équipe locale. L'épreuve rythme alors la vie sportive en un lieu géographiquement spécifié. À l'inverse, dans une compétition

---

<sup>1</sup>La Lettre de l'Économie du Sport, n° 293, 15 mars 1995, p. 2.

<sup>2</sup>La Lettre de l'Économie du Sport, n° 194, 16 décembre 1992, p. 3.

## 2. La répartition hiérarchique des clubs

nationale ou internationale de tennis, judo, gymnastique ou ski, les épreuves se délocalisent à chaque nouvelle étape. Les rencontres opposent les sportifs en des lieux précis qui deviennent pour un moment les centres de la compétition. À titre d'exemple, le championnat du monde de Formule 1 possède un rythme annuel. Tous les quinze jours, selon un ordre relativement immuable, les courses débutent au Brésil et se terminent en Australie après avoir traversé l'Europe, le Japon, l'Amérique du Nord. D'autres événements évitent aussi la régularité des lieux comme le Tour de France dont les étapes se renouvellent chaque été préservant néanmoins les hauts lieux que sont devenus l'Alpe-d'Huez ou les Champs-Élysées (Boury, 1996).

D'autre part, en raison d'une localisation précise et urbaine, les disciplines collectives dépendent fortement des conditions locales pour leurs financements. Le public, les aides et les subventions des mairies doivent être partagés. L'organisation d'une compétition régulière nécessite des moyens importants, des infrastructures spécifiques qui obligent les investisseurs à faire des choix. Une enquête du Ministère de la Jeunesse et des Sports réalisée en 1992<sup>1</sup> concluait à une aide municipale différente selon la dichotomie présentée : très fortes subventions pour les sports collectifs ; subventions orientées vers la pratique de masse pour les disciplines individuelles.

### *Le choix des sports*

Si l'on détermine la popularité et l'importance des sports collectifs en fonction du temps d'antenne télévisuelle qui leur est accordé, l'ordre s'établit ainsi : le football domine excessivement ; le basket se situe en deuxième position ; viennent ensuite le rugby, le handball, le hockey et le volley<sup>2</sup>. Le rugby et le basket devancent nettement leurs concurrents car des matches sont régulièrement diffusés sur les chaînes de télévision avec, pour le premier, une importante couverture internationale (tournoi des cinq nations, coupe du monde, tests matches). À l'inverse, les apparitions du handball, volley et hockey sur glace sont ponctuelles. Elles résultent essentiellement des exploits des équipes nationales. À l'exception du football américain, aucun autre sport collectif ne s'insère dans la liste.

Le choix est donc vite limité d'autant plus que ces disciplines n'ont pas toutes adopté le même statut juridique. Si le football, le basket et le hockey sur glace sont entièrement professionnalisés, le rugby, le handball et le volley adoptent un amateurisme marron ou une professionnalisation partielle qui instaure de très fortes différences entre les équipes. Enfin, sur le plan des licenciés, ces audiences

---

<sup>1</sup>L'enquête porte sur 78 villes qui contiennent la totalité des clubs de D1 et D2 des différentes disciplines sportives. Les résultats sont parus dans : *La Lettre de l'Économie du Sport*, n° 284, 30 décembre 1994, p. 4.

<sup>2</sup>Pour l'année 1994, 25% du temps d'antenne sportif a été consacré au football, 3,63% au basket, 3,18% pour le rugby et moins de 1% consacré au volley, handball et hockey. *La Lettre de l'Économie du Sport*, n° 293, 15 mars 1995, p. 2.

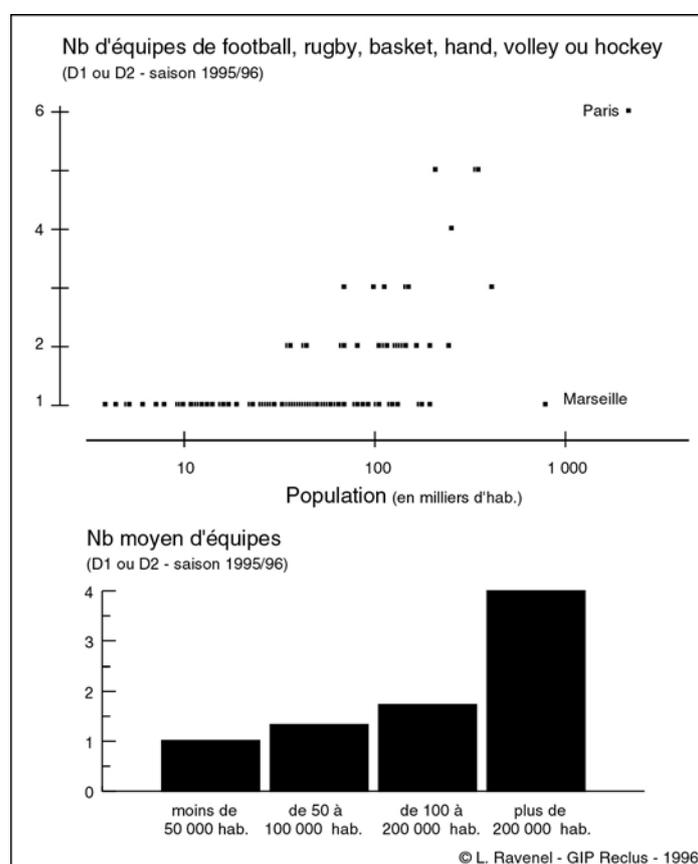
télévisuelles reproduisent quasiment l'ordre hiérarchique : le volley et le hockey sur glace échangent seulement leurs places<sup>1</sup>.

### 2.2.1 Haut niveau et taille des villes

#### *Le nombre de clubs évolue avec la hiérarchie urbaine*

Notre analyse est réalisée pour la saison 1995/96 et concerne les communes dont les équipes évoluent au sein de deux premières divisions des six principaux sports collectifs. La relation apparaît clairement autant sur le graphique bivarié que sur l'histogramme de répartition selon la taille démographique (fig. I.7).

Fig. I.7 - Nombre de clubs et taille des communes (1995/96)



Comme le suppose le modèle du lieu sportif, Paris détient la totalité des sports avec, en prime, des équipes de première division (sauf pour le hockey). Autour du PSG se développe actuellement un pôle multisport parisien grâce à la volonté du principal actionnaire, Canal +. Si l'on ajoute à la capitale les clubs des communes limitrophes, ce ne sont pas moins de 17 équipes qui participent aux championnats

<sup>1</sup>Pour la saison 1994/95, le nombre de licenciés est : football (1 961 794), Basket (454 729), rugby (245 771), handball (205 241), volleyball (90 431), hockey sur glace (15 179).

## 2. La répartition hiérarchique des clubs

d'élite. À Bordeaux, à Nice ou à Toulouse, on compte 5 équipes : le football, le handball, le rugby (D1), le volley et le hockey (D2) en Gironde ; le football, le volley, le rugby (D1), le handball et le hockey (D2) dans les Alpes-Maritimes ; le handball, le rugby (D1), le football, le basket et le volley (D2) dans la Haute-Garonne. En revanche, d'autres grandes villes ne proposent pas toutes les disciplines. À Lyon manquent le rugby, le handball et le hockey tandis qu'à Marseille, la surpuissance de l'OM immobilise, condamne à l'échec toute autre activité de haut niveau. Les subventions, les spectateurs et l'intérêt des médias détournent toute l'attention et les moyens financiers vers les champions d'Europe. Le football a totalement noyauté la vie sportive locale comme l'a fait en son temps la légende des "Verts" à Saint-Étienne. À Montpellier, en revanche, les spectateurs n'ont que l'embarras du choix. Avec Paris, la ville possède la plus grande quantité d'équipes en première division<sup>1</sup>. Sous l'impulsion des finances municipales, la capitale languedocienne s'est dotée à la fin des années quatre-vingt de plusieurs équipes de premier plan. Le statut d'eurotechnopole, tant vanté et recherché par les élites municipales, passait obligatoirement par la création d'un pôle sportif des plus importants<sup>2</sup>. En 1996, le désir de grandeur s'est assagi - imité par les finances municipales - et, à la dispersion des moyens, succède un recentrage des aides dont les clubs de basket et de rugby pâtissent. En dessous de 200 000 habitants, la quantité d'équipes diminue fortement bien que l'on dénombre trois équipes à Grenoble (rugby et hockey en D1, volley en D2), Dunkerque (basket en D1, football et hockey en D2), Dijon (basket en D1, handball et rugby (D2) ou Caen (football, basket et hockey en D2). La monoactivité est majoritaire et devient quasi exclusive en dessous de 50 000 habitants.

L'histogramme de répartition confirme ce diagnostic et spécifie le seuil des 200 000 habitants. Au-delà, les villes comptent 4 équipes en moyenne tandis que la classe sous-jacente (100 à 200 000 hab.) dispose d'un peu moins de 2 équipes. En dessous de 100 000 habitants, les deux classes atteignent respectivement 1 et 1,3 clubs par ville. En reprenant les conclusions du rapport "Villes et foot" (Chamond *et alii*, 1990, pp. 86-87), une typologie hiérarchique et sportive se dégage :

- les communes de moins de 50 000 habitants ont une monoactivité sportive obligatoire compte tenu des moyens financiers disponibles et des potentiels de population. La présence du club est ancienne, liée à une tradition historique : le basket à Gravelines, le handball à Gagny ou à Ivry, le rugby dans tout le Sud-Ouest.

- de 50 à 100 000 habitants, deux disciplines sont envisageables (Pau, la Rochelle, le Havre, Nancy, Dunkerque) mais la norme reste l'unité.

- de 100 à 200 000 habitants, le nombre ainsi que la diversité des disciplines augmentent.

---

<sup>1</sup>Le hockey sur glace manque à la cité languedocienne en raison de l'absence de patinoire. L'équipement glaciaire existant s'oppose, par sa vétusté et sa non-homologation, à toute ascension de l'équipe.

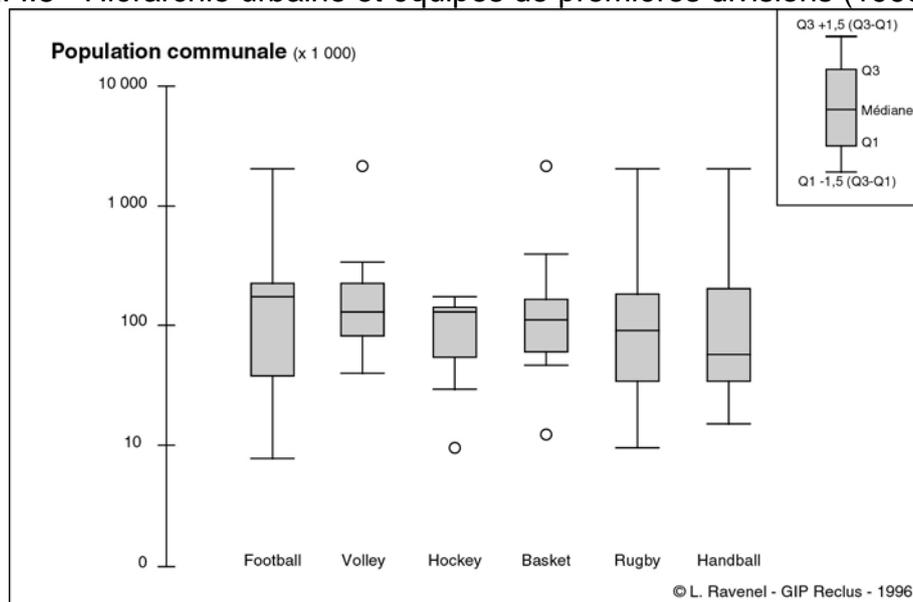
<sup>2</sup>G. Frêche, maire de Montpellier, *L'Équipe*, 3 mars 1990.

- au-delà de 200 000 habitants, les principaux sports sont généralement proposés. Le choix n'est plus alors quantitatif mais qualitatif. "Une telle cité doit-elle posséder autant de clubs que de disciplines existantes ou deux, voire trois équipes bien ciblées et compétitives sur le plan national et surtout européen?" (Chamond et alii, 1990, p. 86).

### Distributions hiérarchiques des sports

Les distributions des sports dans la hiérarchie urbaine ne sont pas similaires et des distinctions s'observent si l'on examine clairement les structures. La figure I.8 classe les diversités et appelle plusieurs remarques. Cette fois, seules les communes ayant une équipe en première division ont été retenues. Cette option limite les participants mais accroît d'autant l'importance qualitative de la discipline. La comparaison des médianes dégage trois groupes de niveau hiérarchique décroissant. Le premier est constitué par le seul football et possède une médiane élevée (184 000 habitants) tandis que le second, auquel adhèrent le basket, le volley et le hockey, se situe à l'échelon sous-jacent (115 à 130 000). Le rugby et le handball attestent une valeur centrale inférieure à 100 000 habitants. La forme des distributions apporte des précisions supplémentaires. Le football, malgré une majorité de valeurs élevées, affirme sa présence à tous les échelons hiérarchiques et rejoint, sur ce point, le rugby et le handball. Le basket et le volley ont des distributions quasiment identiques avec une faible dispersion des valeurs. Ils entrent en concurrence dans les grandes villes où ils s'insèrent d'ordinaire en deuxième position derrière le football. Le handball s'installe légèrement vers le bas de la hiérarchie mais son amplitude forte confirme sa présence au sein de quelques grandes villes. Quant au rugby, les nouvelles dispositions concernant le resserrement de l'élite ont atténué son attirance vers le bas. Toutefois, son régionalisme et son histoire lui imposent un cadre spatial limité qui se traduit automatiquement par une incorporation technique des villes petites et moyennes.

Fig. I.8 - Hiérarchie urbaine et équipes de premières divisions (1995/1996)



## 2. La répartition hiérarchique des clubs

Une étude réalisée en 1993<sup>1</sup> aboutissait à une conclusion identique et précisait que les "petits sports" n'étaient pas l'apanage des petites villes. La majorité des équipes de première division répondent au modèle du lieu sportif car elles cohabitent au moins avec un autre sport. Si l'on garde les villes possédant, en tout et pour tout, un seul club en première division (quel que soit le sport), les quantités diminuent de moitié pour le football, handball, hockey et rugby, des deux tiers pour le basket et volley. La forte baisse des disciplines américaines affirme leur complémentarité et leur non-exhaustivité. Calculées sur ces nouveaux ensembles, les médianes précisent les tailles des villes exclusives : le niveau le plus bas est atteint par le rugby (28 766) suivi du football et du handball (37 800 et 44 800) alors que le volley et le hockey (66 000 et 83 000) réduisent la diminution. Le basket (52 000) prend une position intermédiaire. Ainsi, deux composantes principales agissent sur la répartition différenciée : le modèle du lieu sportif apporte les effets de localisation liés à la hiérarchie urbaine ; l'exclusivité, conforme au modèle pour les petites et moyennes villes, atteste une répartition géographique.

### 2.2.2 La distribution spatiale du haut niveau

Malgré la nécessité d'un positionnement adéquat dans le système du haut niveau, la plupart des villes misent sur le football car il reste la seule discipline capable d'attirer un vaste public, les sponsors et les médias. Les réussites médiatiques équivalentes dans un autre sport collectif sont rares et nécessitent un succès complet. Les basketteurs du Cercle Saint Pierre de Limoges ont ainsi relevé le défi en remportant plusieurs titres européens et nationaux. La ville limousine s'associe désormais au basket qui la comble de son palmarès : *"La cité de la porcelaine n'aurait pas les moyens d'entretenir une équipe européenne de football alors qu'elle peut s'offrir le haut du panier dans un sport collectif moins médiatisé"* (Chamond et alii, 1990, p. 88). Mais, cette réussite ponctuelle ne doit pas masquer une réalité régentée par le football. Dans les tribunes, à la télévision, pour une pratique de loisirs, il surclasse ses adversaires. En Languedoc-Roussillon, la "terre de rugby" s'est effondrée devant la poussée continuelle des footballeurs. *"La diffusion du football est quasi générale dans les communes dotées d'au moins une équipe sportive, il y règne souvent en maître"* précisait J.P. Volle dans une étude régionale sur la répartition des sports collectifs (Volle, 1987, p. 20). La distinction traditionnelle entre football ou rugby a été progressivement remplacée par une dichotomie semi-exclusive football et/ou rugby, la deuxième discipline devenant optionnelle. Le haut niveau se conforme au même principe mais, en raison d'une limitation numérique des clubs, les choix s'effectuent "naturellement". La répartition spatiale des activités traduit ces luttes, ces dominations, ces échecs.

---

<sup>1</sup>Le grand "Intervilles" des équipes professionnelles", *La Lettre de l'Économie du Sport*, n° 226, 1er décembre 1993, p. 2.

*Le hockey sur glace*

La distribution actuelle, fortement régionalisée, reflète un processus de diffusion très bien décrit et modélisé par S. Genest (Genest, 1990, 1991). Originaire du Canada, le hockey, s'implante en France au début du siècle après avoir atteint les États-Unis et l'Angleterre. Il se développe rapidement dans la zone alpine attiré par les patinoires des stations de sports d'hiver. Contrairement à d'autres sports collectifs, il demande un fort investissement et l'existence d'un équipement particulier à son implantation : la patinoire. Lors d'une première phase, un véritable déterminisme a poussé le hockey vers les stations alpines et les clubs de Chamonix, de Grenoble, de Gap ou de Briançon ont dominé pendant longtemps les compétitions nationales. Depuis une vingtaine d'années, les équipes se sont délocalisées vers le haut de la hiérarchie urbaine car la plupart des stations alpines n'ont pu financer des formations désormais professionnelles. Le Nord et la région parisienne ont accueilli les clubs qui y ont trouvé un public éventuel important et des patinoires nouvellement édifiées. Au-delà, vers la périphérie, seules des implantations ponctuelles ont subsisté : Brest, champion de la saison 1995/96 est isolé ; dans l'Est, en dépit d'un réseau important de patinoires, le hockey n'a pas percé au plus haut niveau tandis que la façade méditerranéenne est restée insensible au sport venu du froid.

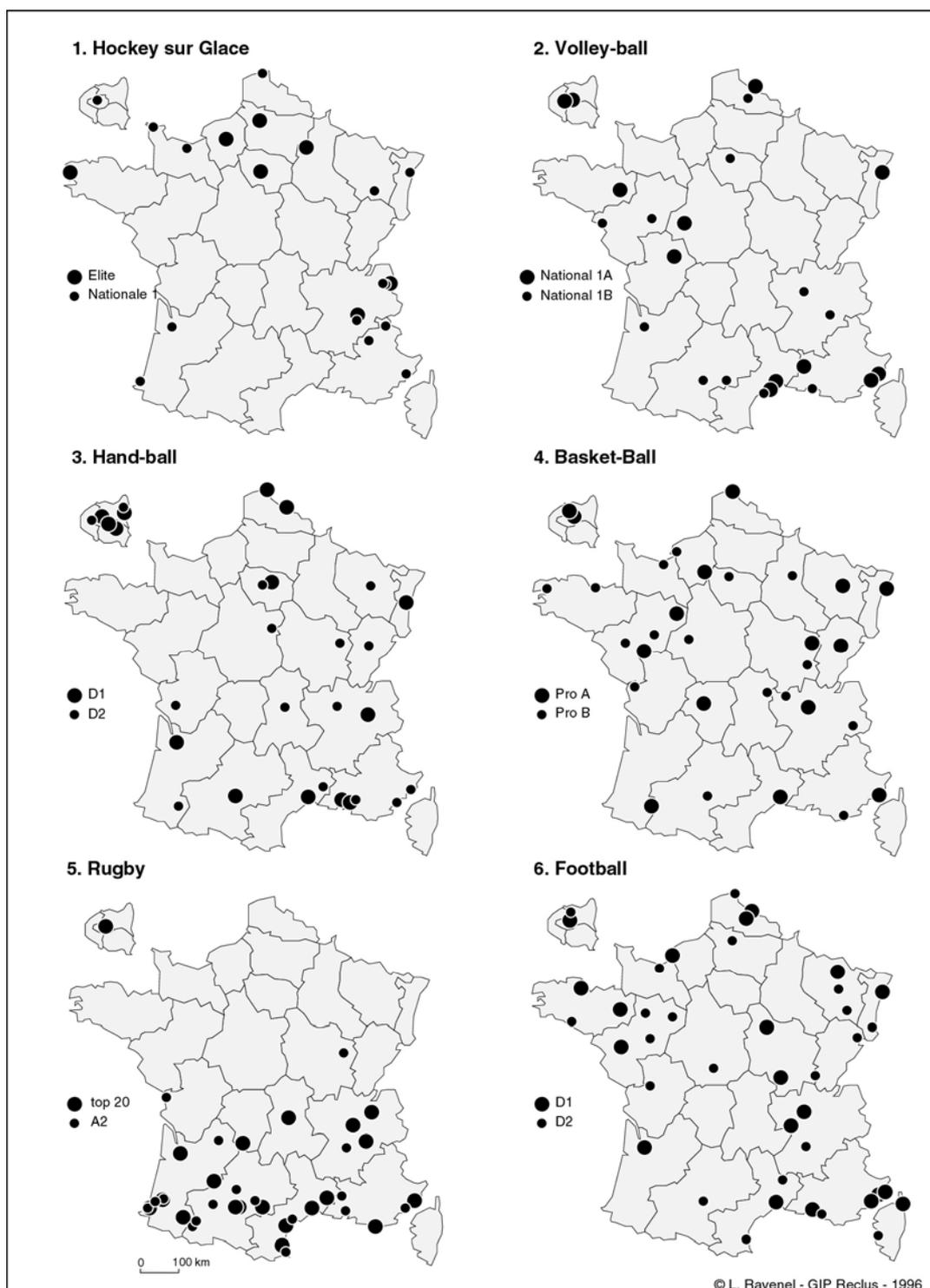
Cette localisation résulte d'un processus de diffusion interne. La très forte dépendance envers les équipements ne place pas le hockey dans une position de concurrent direct du football. Parmi les villes moyennes, les deux sports coexistent à Amiens, Caen, Dunkerque et Épinal. Dans les stations alpines, il représente la seule activité de haut niveau tandis qu'à Brest et Reims, le ballon rond a disparu. Comparée à la saison 1986/87 (Mathieu et Praicheux, 1987, p. 50), la distribution ne se différencie guère : le hockey persiste sur ses bases traditionnelles. Toutefois, malgré l'arrivée massive des professionnels québécois, la discipline ne connaît pas un succès comparable à ce que l'on observe outre-Atlantique ou en Europe centrale. La diffusion télévisée se borne à la couverture des épreuves olympiques tandis que les patinoires aux capacités réduites n'attirent qu'un nombre limité de spectateurs<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup>Pour la saison 1995/1996, l'affluence moyenne est de 1 100 spectateurs par match.

## 2. La répartition hiérarchique des clubs

Carte I.8 - L'élite des principaux sports collectifs français (D1 et D2) (1995/1996)



### *Le volley-ball*

D'origine américaine, le volley connaît un succès relativement modeste par rapport aux autres sports collectifs en salle et reste fortement localisé dans l'espace français. La côte méditerranéenne abrite un nombre important d'équipes parmi lesquelles se trouvent les meilleures : l'Arago de Sète, Cannes, Antibes, Montpellier, Fréjus.

Quelques unes sont apparues plus récemment dans l'Ouest (Rennes, Tours et Poitiers) où la représentation de l'élite correspond enfin à l'importance de la pratique. La plupart des clubs de l'agglomération parisienne ont disparu avec les modifications successives des championnats et ne subsiste aujourd'hui, en National 1A, que le Stade Français et le PUC. En revanche, l'Est et le Nord restent peu concernés par le volley malgré les présences de Tourcoing ou Strasbourg.

Ce sport associe facilement à sa pratique une image de loisirs, de jeu de plage, ce qui explique peut être sa présence marquée le long de la côte méditerranéenne (Volle, 1990). Le développement attendu du *Beach Volley* risque d'accentuer un déterminisme lié à la proximité maritime<sup>1</sup>. D'autre part, rares sont les villes moyennes dans lesquelles le volley entre en concurrence avec le football. Cannes possède les deux disciplines en première division tandis qu'à Poitiers, le club de football qui venait d'accéder à la deuxième division en 1995, est redescendu en National 1. Dans d'autres villes comme Tours ou Sète, la balle au pied a totalement été évincée.

### *Le handball*

Le handball est le seul sport collectif dans lequel la France a obtenu un titre mondial et, depuis les Jeux Olympiques de Barcelone, le pays suit les exploits de son équipe nationale. Originaire d'Allemagne, le handball s'est joué à onze jusqu'en 1958, année où le jeu à sept s'est imposé. Par l'intermédiaire du sport scolaire et des cours d'éducation physique et sportive, la pratique s'est diffusée à l'ensemble du territoire (Mathieu et Praicheux, 1987, p. 44). En revanche, la distribution spatiale de l'élite évite totalement l'Ouest de la France tandis que les équipes parisiennes et de la Côte d'Azur dominent l'ensemble. Depuis dix ans, l'évolution a été importante. Si la région parisienne a gardé ses clubs, le Nord et l'Est ont perdu leur prédominance au profit des rivages méditerranéens. En 1986, seuls Nîmes et Marseille se renvoyaient la balle ; en 1996, Montpellier, Istres, Nice, Aix-en-Provence et Saint-Raphaël participent au championnat.

L'élite du handball est fortement représentée dans les communes de la banlieue parisienne : Gagny, Ivry-sur-Seine, Créteil et, pour les plus anciens, Saint-Maur sont des grands noms du handball français. Les clubs ne concurrencent pas un football jusqu'ici inexistant. Toutefois, les projets affichés par Créteil et la récente montée en N1 de Saint-Maur marquent peut être un changement sensible d'orientation. Sur la côte méditerranéenne, le handball participe à la croissance et à la multiplication des spectacles sportifs. À l'exception d'Aix-en-Provence ou de Saint-Raphaël, il cohabite avec le football. À Marseille, le développement du club était bloqué par l'omniprésence médiatique de l'OM : il a donc déménagé dans la proche banlieue, à Vitrolles. Associé à son illustre voisin sous le nom d'OM-Vitrolles, il a connu le même sort tragique, comme par mimétisme!

---

<sup>1</sup>Néanmoins, avec les Jeux Olympiques 1996, les Américains ont prouvé, une fois de plus, la relativité du déterminisme physique. Avec des moyens financiers conséquents, Atlanta s'est dotée de plages de sable fin.

## 2. La répartition hiérarchique des clubs

### *Le basket*

Le basketball est sans aucun doute le deuxième sport spectacle en France. Il n'attire pas encore autant de spectateurs que le football<sup>1</sup> mais son influence médiatique ne cesse d'augmenter sous l'effet de notre déplorable tendance à suivre les modes américaines. Originaire des États-Unis, il s'est diffusé sur tout le territoire français privilégiant cependant l'Ouest, la région Lyonnaise et le Sud-Ouest. La pratique continue sa progression, relayée par la mode, la publicité incessante des grandes marques sportives et les diffusions télévisuelles des matches de la *National Basket Association* plus connue sous le sigle NBA.

La distribution spatiale des clubs de l'élite ressemble étrangement à celle du football. Il y a dix ans, les zones de fortes pratiques s'observaient encore dans la localisation du haut niveau (Mathieu et Praicheux, 1987, p. 42) : la région Lyonnaise était correctement représentée par les équipes de Grenoble, Voiron, Saint-Étienne, Vichy ou Villeurbanne tandis que dans l'Ouest, Nantes, Challans, Cholet, Tours, Le Mans et Lorient se distinguaient. En 1995, seules Villeurbanne, Cholet et Le Mans sont restées en première division. Excepté pour les plus grandes villes, la concurrence avec le football n'est pas directe et certaines cités ont développé avec succès la monoactivité. Le CSP Limoges est le cas exemplaire mais Pau-Orthez, Cholet, Villeurbanne, Dijon ou Antibes ont suivi une voie identique. La localisation du basket ne répond pas à un espace précis. Elle se calque sur celle du football dans le sens d'une couverture complète du territoire national mais sans entrer directement en concurrence. Les villes qui possèdent les deux activités ont une taille suffisante pour les héberger.

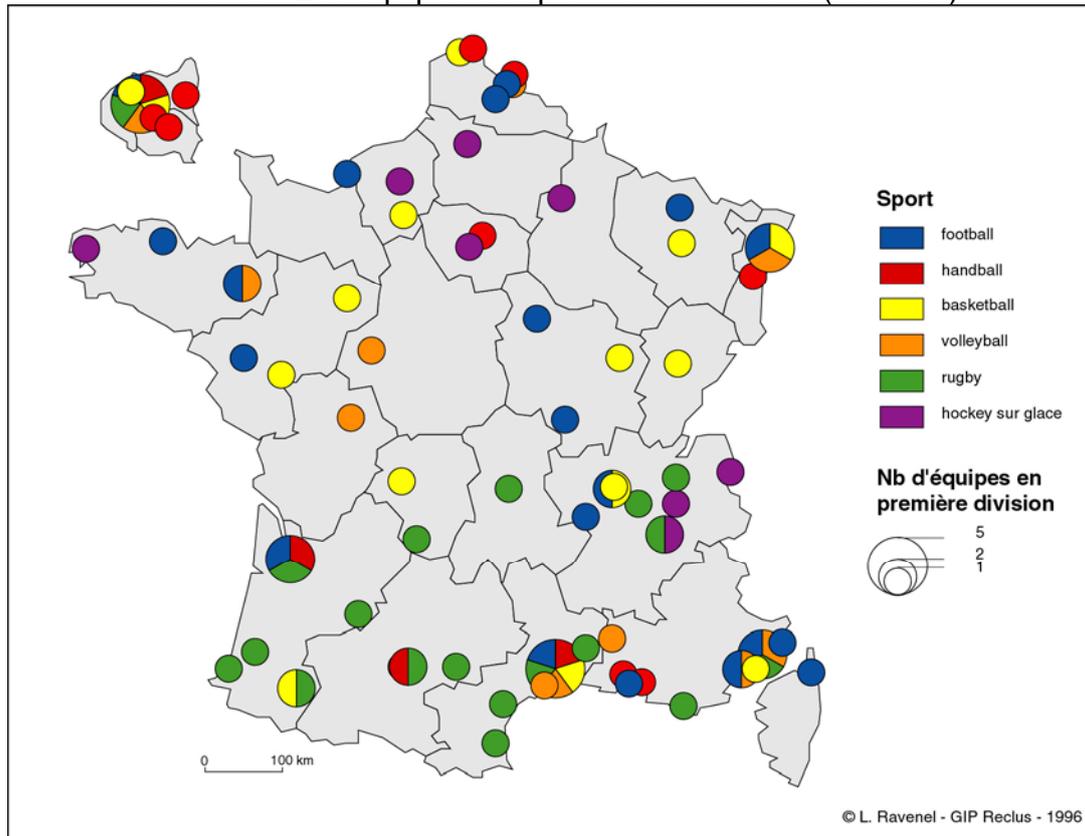
### *La faible disparité spatiale de l'élite*

La carte I.9, qui présente seulement les clubs de première division, résume les documents précédents et appelle deux réflexions. Premièrement, les villes qui regroupent plusieurs équipes de ce niveau sont rares : Paris et Montpellier (5 clubs) ; Strasbourg, Bordeaux et Nice (3) ; Grenoble, Cannes, Rennes et Toulouse (2). Des moyens financiers importants, un public réceptif sont nécessaires pour appartenir à ce groupe très fermé. Toutes les autres villes n'assument qu'une monoactivité de premier plan. Deuxièmement, on n'observe pas de distributions spatiales fortement différenciées. À l'exception du rugby, on ne peut décrire une régionalisation des sports collectifs de première division. Certaines régions montrent même une diversité manifeste : la région parisienne, le Nord, la région lyonnaise et, surtout, la façade méditerranéenne malgré l'absence du hockey.

---

<sup>1</sup>L'affluence moyenne de la Pro A pour la saison 1994/95 était de 3 149 spectateurs (contre 13 300 pour le football). En revanche, dans les villes où l'équipe de football joue en National, les spectateurs sont beaucoup plus nombreux comme à Besançon (3 825) et Dijon (3 907). À l'inverse, si un club de D1 partage l'espace urbain, le basket s'incline comme à Paris (3 015 contre 34 700 pour le football), Montpellier (2 370 contre 9 500) ou Lyon (2 092 contre 21 500).

Carte I.9 - Les équipes des premières divisions (1995/96)



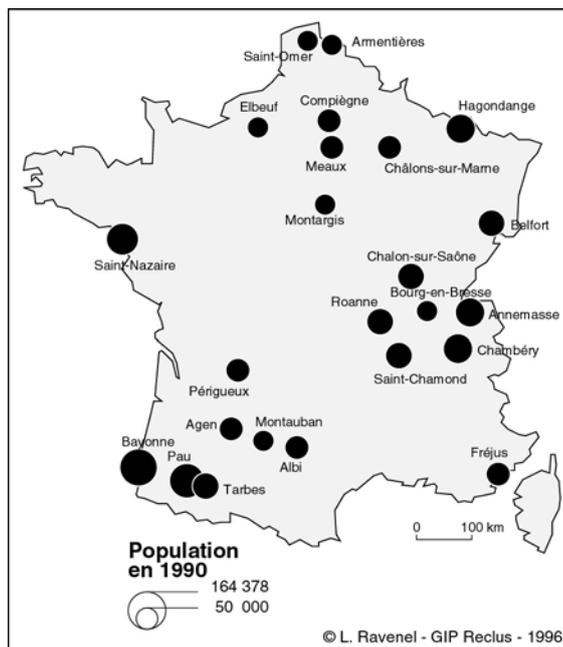
### 2.2.3 Le rugby comme seul concurrent

Le rugby reste sans conteste le sport le plus différencié spatialement (cartes I.8 et I.10) et affirme son omniprésence en dessous d'une ligne Bordeaux-Genève. Pour des raisons d'ancienneté, de culture, il apparaît (-ssait?) comme le principal concurrent du football, si ce n'est l'unique. Sa distribution spatiale singulière a intrigué de nombreux auteurs et donné lieu à d'innombrables conjectures. On peut toutefois retenir trois grands axes explicatifs pour son implantation et sa diffusion géographique à partir de la région bordelaise : la présence d'une importante colonie britannique ; l'initiative d'un groupe de pédagogues qui a promu le rugby en tant que discipline éducatrice ; la création d'un grand club à Bordeaux qui influença la pratique de toute la région<sup>1</sup>.

<sup>1</sup>Quelques ouvrages intéressent directement la géographie du rugby : (Callède, 1996), (Lacouture, 1995), (Augustin et Bodis, 1994), (Bodis, 1987), (Augustin et Garrigou, 1985), (Dubosq *et alii*, 1983) (Augustin et Bergès, 1981).

## 2. La répartition hiérarchique des clubs

carte I.10 - Les agglomérations de plus de 50 000 habitants n'ayant jamais eu d'équipe de football en D1 ou D2 (1932-1996)



La distribution spatiale du haut niveau est le calque des implantations de la pratique. Il existe une correspondance spatiale directe entre les deux niveaux sportifs contrairement aux autres disciplines. Toute la moitié nord du pays - à l'exception de Paris - ne possède aucune équipe. Dijon est la limite nord bourguignonne tandis que la Rochelle est la dernière étape avant la Bretagne. Outre les bastions traditionnels du Sud-Ouest autour de Bordeaux, Pau, Bayonne, Brive et Dax, la région Rhône-Alpes compte des équipes importantes et anciennes pendant que la Côte d'Azur s'affirme au travers de Nice et Toulon.

En cartographiant les agglomérations françaises n'ayant jamais eu de clubs de football en première ou deuxième division<sup>1</sup>, les zones du rugby se distinguent clairement. La médiane de la distribution est de 70 000 habitants, taille qui ne permet qu'une seule discipline selon nos calculs précédents. Cela n'empêche pas la présence de villes plus imposantes comme Pau, Bayonne ou Saint-Nazaire. Dans le Sud-Ouest, les clubs de rugby règnent en maître, évincent toute autre activité et participent activement à la vie locale de la cité (Duboscq *et alii*, 1983), s'intègrent dans la manifestation d'une unité collective (Augustin et Bodis, 1994). À Périgueux, comme à Agen ou Tarbes, la présence d'une équipe au plus haut niveau empêche l'émergence d'un club de football important, la taille démographique limitée ne permettant pas l'éclosion des deux sports. D'autre part, les stratégies de la Fédération Française de Rugby ont maintenu pendant très longtemps les plus petits parmi l'élite<sup>2</sup>. Le "rugby

<sup>1</sup>Nous avons seulement considéré les communes ayant plus de 50 000 hab. en 1990. Ce choix arbitraire ne tient pas compte de l'évolution démographique. Les résultats obtenus valident toutefois cette décision.

<sup>2</sup>Jusqu'en 1994, 64 clubs répartis en 8 groupes s'affrontaient dans le championnat de première division. L'ouverture considérable de l'élite pérennisait le "rugby des villages". Désormais, le

des villages” était perçu et voulu comme une réponse à l’avancée de l’argent et de la modernité dans le sport (Duboscq, 1990). Dans la région Rhône-Alpes, il s’est développé au sein de petites villes industrielles (La Voulte, Le Creusot, Romans, etc.) et a constitué l’armature locale du système des sports, relayé par les clubs phares régionaux (Bourgoin, Grenoble ou Bourg-en-Bresse). Plus au nord, l’absence du football n’a pas une explication en fonction des autres disciplines, si ce n’est du football lui-même : Saint-Nazaire subit la proximité de Nantes, Elbeuf de Rouen, Armentières et Saint-Omer des clubs nordistes. À noter qu’à l’exception de Fréjus - qui dépasse juste la barre de 50 000 habitants - toutes les agglomérations importantes du Sud-Est et de l’Ouest du pays ont adopté le football.

#### 2.2.4 Une gestion de la concurrence

Si, à l’échelle nationale, le football domine le territoire, au niveau d’une ville, l’existence de deux activités entraîne automatiquement une relation concurrente dans la recherche des financements et des spectateurs. Cette situation conduit à une gestion de la rivalité selon deux principes : les investisseurs effectuent un choix dans l’octroi des subventions ; les organisateurs essaient de structurer la vie sportive locale en adaptant au mieux le programme des rencontres.

##### *La concurrence locale*

Avoir des équipes est une chose, remplir les salles en est une autre. Dans un pays où le spectacle sportif attire peu de spectateurs, réduire les effets néfastes des tiraillements sportifs revêt une importance capitale. Dans une étude déjà ancienne, l’économiste W. Andreff soulignait la saturation possible du public si une offre sportive trop importante était proposée dans l’agglomération (Andreff, 1981). Son exemple lyonnais insistait sur la trop grande sollicitation des spectateurs potentiels qui ne pouvaient être présents à toutes les manifestations. Selon Andreff et, dans le contexte économique de l’époque, le manque à gagner était fortement préjudiciable pour les activités sportives. Mais, aujourd’hui, la part des entrées payantes ne représente en moyenne que 20% du total des budgets et le football souffre moins de cet effet direct car il capte la majorité des subventions et des recettes télévisuelles. Les autres sports, qui ne bénéficient pas d’une telle dotation financière, doivent lutter ou s’adapter pour maintenir leurs équilibres financiers.

Les conditions locales définissent toutefois fortement le sens de la demande. Ainsi, lors de la saison 1994/95, le Nîmes Olympique bataille durement pour son maintien en deuxième division, maintien qu’il n’obtiendra pas. Pendant ce temps, le club de handball joue le haut du tableau de la première division. Ce changement hiérarchique inverse les affluences et le handball attire dorénavant plus que le football. Un samedi soir, les spectateurs sont 2 700 à la salle du Parnasse pour le match joué contre Istres mais seulement 1 418 aux *Costières* pour Nîmes-Charleville. L’activité sportive peut aussi subir la concurrence d’événements exceptionnels. À

---

championnat de France a réduit le nombre de ses participants, a modifié sa conception et dégagé une élite sous le nom de “Top 20”.

## 2. La répartition hiérarchique des clubs

Alès, le football et les taureaux ne semblent pas faire bon ménage. Pour le dernier match de la saison 1994/95 à domicile, les Alésiens ont été soutenus par 800 spectateurs seulement, alors que la *feria*, les flamencos et les corridas nîmoises monopolisaient l'activité régionale.

### *Un aménagement des calendriers sportifs*

Pour toutes ces raisons, les municipalités et les fédérations voudraient réduire les concurrences locales par un aménagement des calendriers sportifs. La plus simple des manières consiste à décaler les rencontres de quelques heures, voire d'une journée. Les arrangements amicaux prévalent dans ces situations. Les antagonismes passés sous silence, les acteurs de la vie sportive locale sont conscients des effets néfastes entraînés par l'individualisme de chacune des disciplines. Toutes les villes n'ont pas l'avantage d'être désignées "Cité la plus sportive de France", un titre décerné à la ville de Caen par le journal *L'Équipe* en 1994 et prouvé tout au long de la saison par des affluences records dans toutes les disciplines. *France -Football* écrivait : "La ville de Caen mérite fort bien son titre de cité la plus sportive. Un titre décerné par le journal *L'Équipe*. Ainsi, mercredi, il y avait plus de 16 000 spectateurs dans les tribunes. Et, à la même heure et quelques centaines de mètres plus loin, la rencontre de basket entre la France et la Hongrie avait attiré plus de 3 000 personnes, dans un palais des sports plein à craquer."<sup>1</sup>

Depuis quelques saisons, la conception du calendrier de première et deuxième divisions intègre les paramètres de concurrence grâce à l'utilisation fructueuse d'un logiciel informatique spécialisé<sup>2</sup>. Le championnat de basket étant géré conjointement, l'algorithme permet aux amateurs montpelliérains, strasbourgeois ou parisiens des deux sports de ne plus effectuer de choix draconiens. À cette conception régulière s'ajoute les rencontres ou événements exceptionnels dont il faut impérativement éviter le déroulement simultané : le tournoi des cinq nations à Paris, le grand prix de formule 1 de Monaco ou la grande braderie de Lille.

Selon le modèle du lieu sportif, le plus grand concurrent du football est le football lui-même. La conception du calendrier souscrit à ce grand principe. Quand Lille joue à domicile, Lens est en déplacement tandis qu'une synchronisation similaire s'opère entre Nice et Monaco, Guingamp et Rennes, Metz et Nancy, etc. Néanmoins, toutes les demandes n'obtiennent pas satisfaction et le club de Lorient doit se résigner à subir la concurrence de Saint-Brieuc, Guingamp, Nantes et Rennes. Les plus petits sont alors sacrifiés et beaucoup d'entre-eux s'insurgent contre ces difficultés supplémentaires qui les désavantagent. Sur la Côte d'Azur, les équipes des championnats inférieurs n'attirent qu'un très maigre public en raison de la multiplication des événements sportifs. À Vallauris, par exemple, seulement 55 spectateurs payants ont été dénombrés lors d'une rencontre de National 2<sup>3</sup>. Une mésaventure identique peut concerner un club de l'élite si, à proximité, une affiche

---

<sup>1</sup>*France Football*, n° 2536, 15 novembre 1994, p. 21.

<sup>2</sup>COUDRIER D. (1996), "Les secrets de fabrication", *France-Football*, n° 2520, 25 juin 1996, p. 57.

<sup>3</sup>*France Football*, n° 2592, 12 décembre 1995, p. 36.

plus alléchante détourne le public. À titre d'exemple, le club rennais a connu sa plus faible affluence de la saison 1995/96 (7 669 spectateurs) le soir où se déroulait en même temps à Nantes l'un des derbies bretons de la saison, Nantes-Guingamp. À la décharge de Rennes, signalons que la venue des Martégaux n'a jamais suscité un engouement excessif.



### 3. La diffusion d'une innovation

Comme nous le soulignons précédemment, le modèle du lieu sportif pêche par son caractère statique, par son inefficacité à exprimer l'évolution diachronique. L'histoire, la dynamique spatiale sont pourtant des facteurs fondamentaux dans l'explication des distributions actuelles. Au-delà des hiérarchies urbaines et des critères de concurrence, les structures héritées marquent fortement la géographie du football de haut niveau. Elles imprègnent la réalité mais aussi l'imaginaire, attestent la présence du passé et glorifient l'existence de lieux de mémoire. Dans une discipline soucieuse de hauts faits, d'événements marquants et d'exploits ressassés, la diffusion s'interprète comme une étape essentielle pour la compréhension du système actuellement en place. Ce concept géographique apporte une intelligence supplémentaire au fait sportif et devient indispensable pour expliquer l'organisation spatiale contemporaine. La distribution des clubs sur le territoire résulte d'un processus commencé avec l'introduction même de la pratique à la fin du siècle dernier. Par l'importance de l'espace couvert en fin de parcours, la diffusion spatiale a démontré la réussite de l'implantation dans le pays. L'évolution dynamique et spatiale nous aide à comprendre les mécanismes qui ont aidé la propagation du football de haut niveau. Ceux-ci ne se contentent pas de reproduire les simples modèles de contagion ou de diffusion hiérarchique car le jeu des acteurs est multiple, diffère suivant les périodes et les espaces. Symétriquement, la propagation du phénomène illustre, fournit un exemple à la géographie de la diffusion en précisant une combinaison de ces modèles. Le football obéit à certains aspects généraux tout en proposant des caractéristiques spécifiques, tout du moins sur le plan sportif.

Avant d'examiner en détail ces processus, d'en comprendre les causes et les conséquences, nous devons préciser quelles sont les spécificités impliquées par le football dans l'étude de sa diffusion. Nous voudrions, pour cela, aborder trois problèmes posés par les cadres géographiques, sportifs et temporels : l'échelle géographique, le choix de la période de référence et le haut niveau en tant que caractère spécifique.

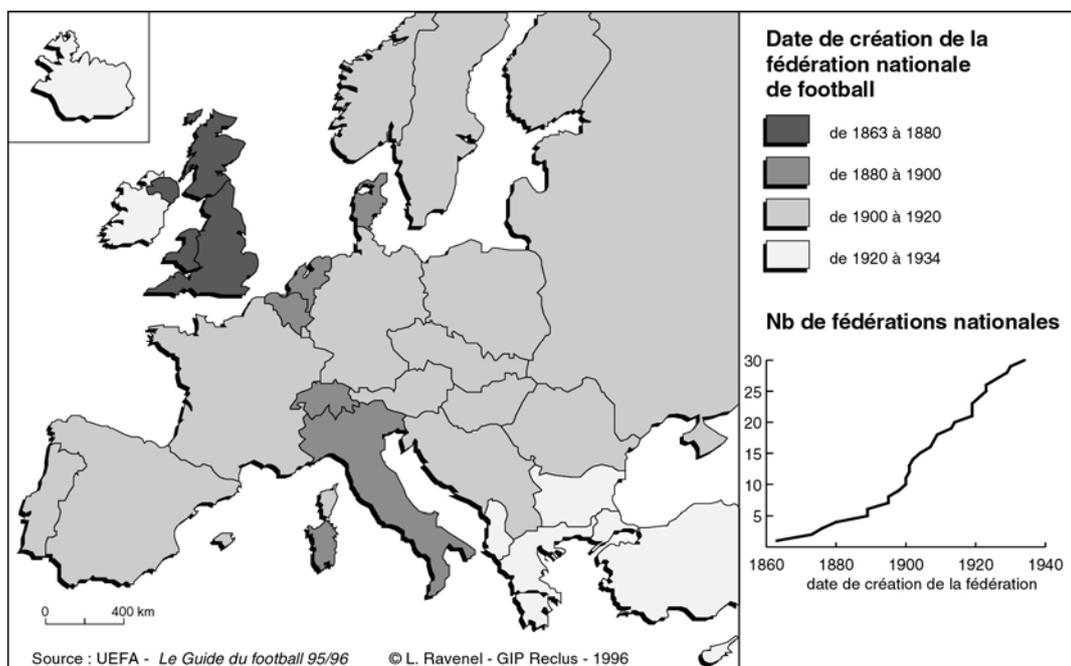
#### *Les échelles géographiques*

La diffusion est transcalaire (Raffestin, 1995). De l'espace mondial à l'infra-urbain, le phénomène s'applique selon des processus et des résultats diversifiés. À l'échelle mondiale, le football s'intègre dans la diffusion générale des sports britanniques et constitue, sur ce point, un des éléments de la domination du foyer d'outre-Manche. À partir d'une aire émettrice strictement circonscrite dans l'espace et le temps, tous les pays ont été touchés mais, suivant les lieux, des facteurs locaux ont assuré ou non une expansion généralisée. Le rugby, par exemple, est apparu concurrent dans les colonies britanniques de peuplement (Afrique du Sud, Nouvelle Zélande, Australie) démontrant l'importance des conditions sociopolitiques dans le choix d'une pratique sportive (Bodis, 1987). Dans le monde indien, l'univers des sports a reflété la période coloniale britannique avec la présence massive du hockey sur gazon, du cricket ou

### 3. La diffusion d'une innovation

du polo. De leur côté, les Américains ont préféré construire leur propre système sportif. Le baseball, le football (américain) sont restés cloisonnés<sup>1</sup> tandis que le basketball et, à un moindre degré le volleyball, ont conquis le reste du monde. Les États-Unis ont échappé à la diffusion généralisée des principaux sports britanniques dans un souci de liberté, d'individualisme par rapport au vieux continent et l'absence du football y est une marque supplémentaire de "*l'exceptionnalisme américain*" (Markovits, 1990). Si trois foyers majeurs sont à l'origine de la plupart des disciplines pratiquées aujourd'hui<sup>2</sup>, le foyer britannique a sans nul doute constitué l'élément moteur de la propagation sportive mondiale et l'organisation internationale du sport ne peut se soustraire au schéma précédent. J. P. Augustin a proposé une synthèse générale de la diffusion des pratiques en distinguant les divers foyers sportifs (majeurs, secondaires et mineurs) ainsi que les grands mouvements de propagation et d'implantation (Augustin, 1995, p. 28). À l'échelle mondiale, la France se place ainsi dans le champ général de la diffusion des sports britanniques que la proximité géographique accentue considérablement.

Carte I.11 - La diffusion du football en Europe<sup>3</sup>



À l'échelle européenne, J. Bale a étudié la diffusion du football en proposant plusieurs modèles explicatifs (Bale, 1980). Dans un premier temps, il a montré que

<sup>1</sup>À l'exception du Japon où le baseball a été implanté avec succès à la fin de la seconde guerre mondiale.

<sup>2</sup>Le foyer américain a diffusé le basket, le hockey et le volley à l'échelle mondiale mais leur développement est plus tardif que celui des sports britanniques. Quant au Japon, que l'on a trop tendance à oublier, il est à l'origine des arts martiaux.

<sup>3</sup>Nous n'avons pas tenu compte des nouvelles fédérations créées à la suite du démantèlement de l'URSS, de la Yougoslavie ou de la Tchécoslovaquie. Nous n'avons pas non plus inclus certaines fédérations d'opérettes comme Andorre, le Lichtenstein ou Saint-Marin (voir Annexe I.4.).

l'adoption de la pratique par les pays européens<sup>1</sup> correspondait à une courbe logistique, un modèle de base pour rendre compte de la diffusion. Après une période d'adoption prolongée, la pente accuse une soudaine progression. L'innovation connaît un regain d'intérêt avant de revenir à son aspect initial. L'adoption est générale et la courbe traduit la saturation de l'espace envisagé (carte I.11). À partir du foyer originel situé en Angleterre et la création de la première instance anglaise en 1863, la progression est lente et se limite essentiellement au Royaume-Uni. La fédération écossaise est créée en 1873, celle du Pays-de-Galles en 1876 et l'Irlande adopte officiellement le football en 1879<sup>2</sup>. Les premières organisations continentales voient le jour au Danemark et aux Pays-Bas (1889), puis c'est le tour de la Belgique et de la Suisse (1895). Si les implantations sur le continent datent bien souvent des années 1870-1880, l'officialisation de l'innovation requiert un certain laps de temps dû à la résistance des fédérations multisports et de l'État face au nouveau sport.

Dès 1900, le processus s'accélère et le football se développe en Europe du Nord et Centrale avant d'atteindre, à partir de 1910, le sud du continent. En revanche, après 1920 et en dehors du cas spécifique de l'Irlande, l'adoption appartient à la périphérie géographique (Islande et Balkans). J. Bale a avancé l'hypothèse d'une adoption et d'une diffusion guidées par la hiérarchie économique des pays. À juste titre, il remarquait une forte correspondance entre la part de la population employée dans le secteur non agricole et la date d'adoption officielle du football. La carte que nous proposons atteste aussi un phénomène de contagion. La distance par rapport à l'Angleterre est alors impliquée mais elle n'est pas non plus étrangère à l'avance économique des nations.

La France s'inscrit ainsi dans un champ général de la diffusion et l'étude de son propre territoire n'échappe pas à cette situation géographique. Même si nous limitons nos propos aux mécanismes agissant directement sur l'espace français, la proximité britannique impose néanmoins un certain déterminisme.

#### *La limitation temporelle*

Une autre difficulté se présente sous l'expression de "limitation temporelle". En effet, toute étude dynamique implique un regard historique, un retour sur les formes spatiales passées afin de mesurer leurs persistances au sein de structures héritées. Le besoin d'une limite s'impose car nous pourrions être tenté par un détour historique peu utile à notre analyse. Il en est ainsi d'une histoire du football qui, si l'on y prenait garde, nous pousserait vers les origines de la discipline. Notre définition du haut niveau débute officiellement en 1932 avec la création du premier championnat national professionnel et, à cette date, la pratique a déjà conquis le pays. Toutefois, nous ne pouvons pas dissimuler totalement cette période de gestation car la diffusion au sein de la structure fédérale doit présenter la genèse géographique des premiers clubs professionnels. Nous aurions pu affecter à ces zones d'implantations initiales la

---

<sup>1</sup>La date de l'adoption est déterminée par la création d'une fédération indépendante de football. Ce n'est qu'une acceptation officielle qui ne préjuge pas des premières traces de la pratique.

<sup>2</sup>Avec la proclamation de la République d'Irlande en 1921, la fédération se scinde pour une nouvelle organisation irlandaise.

### 3. La diffusion d'une innovation

valeur de "région originelle" ou de "région émettrice" d'un phénomène qui, en moins de cinquante ans, se répandra sur l'ensemble du territoire. Malgré cette possibilité, nous avons jugé nécessaire de prolonger antérieurement la réflexion afin d'expliquer la formation des zones primitives. Car, si les premiers clubs professionnels s'établissent prioritairement dans le Nord et le Sud de la France, les explications sont à rechercher dans les implantations de la pratique même du football. L'ancienneté d'adoption d'une première innovation (la pratique) a attesté et renforcé l'adoption d'une seconde : le professionnalisme.

Ce retour historique se limitera donc à la compréhension des mécanismes d'apparition géographique du haut niveau. Si le football, tout comme le rugby, fait partie de la panoplie des sports britanniques développés et codifiés par l'élite anglaise des *publics schools* dans la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, nous ne présenterons pas explicitement cette histoire déjà écrite par ailleurs<sup>1</sup>.

#### *Une diffusion différenciée*

Les mécanismes de diffusion dépendent en partie de la qualité des phénomènes étudiés. Des idées, des objets ne suivront pas des parcours identiques, ne répondront pas aux mêmes intérêts, ne profiteront pas de réseaux similaires. Dans le domaine sportif, l'analogie se réalise par une comparaison entre la pratique de l'activité et le haut niveau. Les mécanismes et les facteurs explicatifs ne peuvent être évoqués selon un schéma unique au sein duquel les deux notions seraient confondues. La confusion est possible, voire obligatoire dans un premier temps, car l'élite ne se dégage de la pratique qu'après une durée certaine. Le début de l'implantation crée un nivellement des valeurs car il faut attendre un niveau tangible de pratique pour qu'une élite se forme<sup>2</sup>. En revanche, une fois la réalité d'un football à deux vitesses instaurée et officialisée par la création du championnat professionnel, les mécanismes de diffusion ne pourront être confondus. Dès lors, le haut niveau ne possède plus la liberté attachée à la pratique. Le choix sportif d'un individu, tout en étant contraint par une multitude d'acteurs du champ social, bénéficie d'une incontestable autonomie et ne peut être comparé à l'accession d'un club. Au système ouvert de la pratique s'oppose le système fermé du haut niveau. Cette qualité fait partie intégrante de sa définition et de son objet social. Or, face à ces deux approches, la diffusion ne peut agir identiquement. Elle est fortement liée à l'organisation de référence et le processus spatial dépend en grande partie des choix géographiques de celle-ci (Saint-Julien, 1992).

Par conséquent, l'analyse proposée a été réalisée à petite échelle afin de mettre en évidence des processus généraux en évitant les effets perturbateurs des acteurs locaux<sup>3</sup>. À l'exception de la phase initiale, la diffusion ne correspond pas à celle de la

---

<sup>1</sup>On pourra, pour cela, consulter, entre autres : (Thomas, 1991), (Thomas *et alii*, 1991), (Sibley, 1988), (During, 1983), (Mason, 1980).

<sup>2</sup>Nous pourrions sur ce point reprendre le modèle dynamique du système des sports proposé par R. Thomas dans sa thèse et exposé par (Augustin, 1995, p. 115).

<sup>3</sup>À grande échelle, les conditions locales influencent directement l'émergence et la pérennité des équipes de haut niveau : présence d'une industrie, d'une personnalité, d'une population particulière.

pratique de masse. Quand le championnat professionnel débute, la France entière joue, à des degrés divers, au football et le haut niveau n'a pas entamé sa propagation.

Malgré le caractère simplificateur et obligatoirement réducteur du procédé, nous avons dégagé trois étapes qui se réfèrent, pour chacune d'entre elles, à des systèmes particuliers. La partition est facilitée par l'existence de limites franches qui, constituées par les événements et décisions politiques des fédérations, ont entraîné des implications spatiales immédiates. La création du premier championnat professionnel en 1932 pose une première borne car elle marque les débuts officiels. La période antérieure avait préparé les fondations et dégagé une première élite. Jusqu'aux années soixante-dix, le système reste spatialement fermé et la phase d'expansion est donc limitée. Enfin, l'année 1970 instaure une nouvelle rupture : le football français, moribond, sans perspective, décide une ouverture géographique qui lui assure sa pérennité.

### 3.1 La mise en place d'une structure

#### 3.1.1 L'implantation du football en France

Une présentation exhaustive de la période précédant l'instauration du professionnalisme n'est pas notre objectif : les travaux des historiens ont fourni un fond documentaire et analytique importante sur cette phase que l'on pourrait qualifier d'implantation de l'innovation<sup>1</sup>. Notre approche privilégie la spatialisation du phénomène dans une vue d'ensemble réalisée à l'échelle nationale et permettant de comprendre les principaux mécanismes de la mise en place géographique. Pour cela, nous avons construit trois modèles expliquant la création de la structure initiale qui donnera, en 1932, naissance au professionnalisme. Ce choix limite l'échelle géographique d'analyse tout en proposant un schéma explicatif. La simplification est volontaire et entraîne une perte d'information. Néanmoins, elle met en lumière une implantation régie par trois grands principes géographiques que qualifient trois modèles graphiques : un modèle de transplantation, un modèle de relation et un

---

Au caractère singulier de chaque club, nous préférons ici une approche plus générale sur les structures spatiales de la diffusion.

<sup>1</sup>L'ouvrage essentiel est celui d'Alfred Wahl qui propose une synthèse sur l'histoire du football en France (Wahl, 1989). Les trois quarts de l'étude sont consacrés à cette période préprofessionnelle. À cette contribution fondamentale s'ajoutent les diverses études locales, régionales sur l'implantation du sport : (Lafranchi, 1982, 1986) sur Sète et le Languedoc-Roussillon, (Monnier, 1983) sur le Gard, (Wahl, 1985) sur la France de l'Est, (Le Coadic, 1992) pour la Bretagne. Il faut encore noter bon nombre d'histoires de clubs dont le caractère scientifique est bien souvent dépassé par l'affirmation d'un glorieux passé auquel les "fabuleuses histoires" font référence. Nous pouvons néanmoins citer, pour son aspect documentaire remarquable, l'ouvrage (Delaunay *et alii*, 1992).

modèle d'imitation (fig. I. 9). La distinction des modalités ne préjuge pas d'un strict suivi temporel ou d'une continuité linéaire car, en fonction des lieux et de l'ancienneté de l'adoption, elles ont pu jouer synchroniquement ou non.

#### *Une transplantation britannique*

Le premier modèle insiste sur un caractère particulier de la diffusion des sports britanniques : les premiers clubs sont fondés par des sujets expatriés dans les ports et les grandes villes. L'histoire (la tradition ?) veut qu'en 1872 naisse le premier club de football sur le sol français : le Havre Athletic Club. Des négociants anglais installés dans le grand port de commerce introduisent une pratique codifiée depuis 1863 dans leur propre pays. Cette formation légendaire aura toutefois une existence éphémère sans que l'on puisse réellement distinguer le sport pratiqué<sup>1</sup>. Une vingtaine d'années seront nécessaires à l'apparition de nouvelles équipes, cette fois dans la capitale. Fondées par des Britanniques pour des Britanniques<sup>2</sup>, elles prospèrent en circuit fermé. Ces formations se confrontent en de mini-championnats et reçoivent les visites de clubs anglais. Le phénomène se poursuit à l'identique dans les grands ports français, là où sont implantés les négociants ou les marins britanniques. À Bordeaux, par exemple, des commerçants anglais édifient les premiers clubs entre 1877 et 1889 (Augustin et Garrigou, 1985) (Augustin, 1990). En Bretagne, ce sont des touristes qui importent à Saint-Malo la pratique d'outre-Manche ( Le Coadic, 1992). Dans le Gard, à Vergèze, le football est introduit par les Anglais de l'usine des Bouillens qui gèrent la source Perrier (Monnier, 1983).

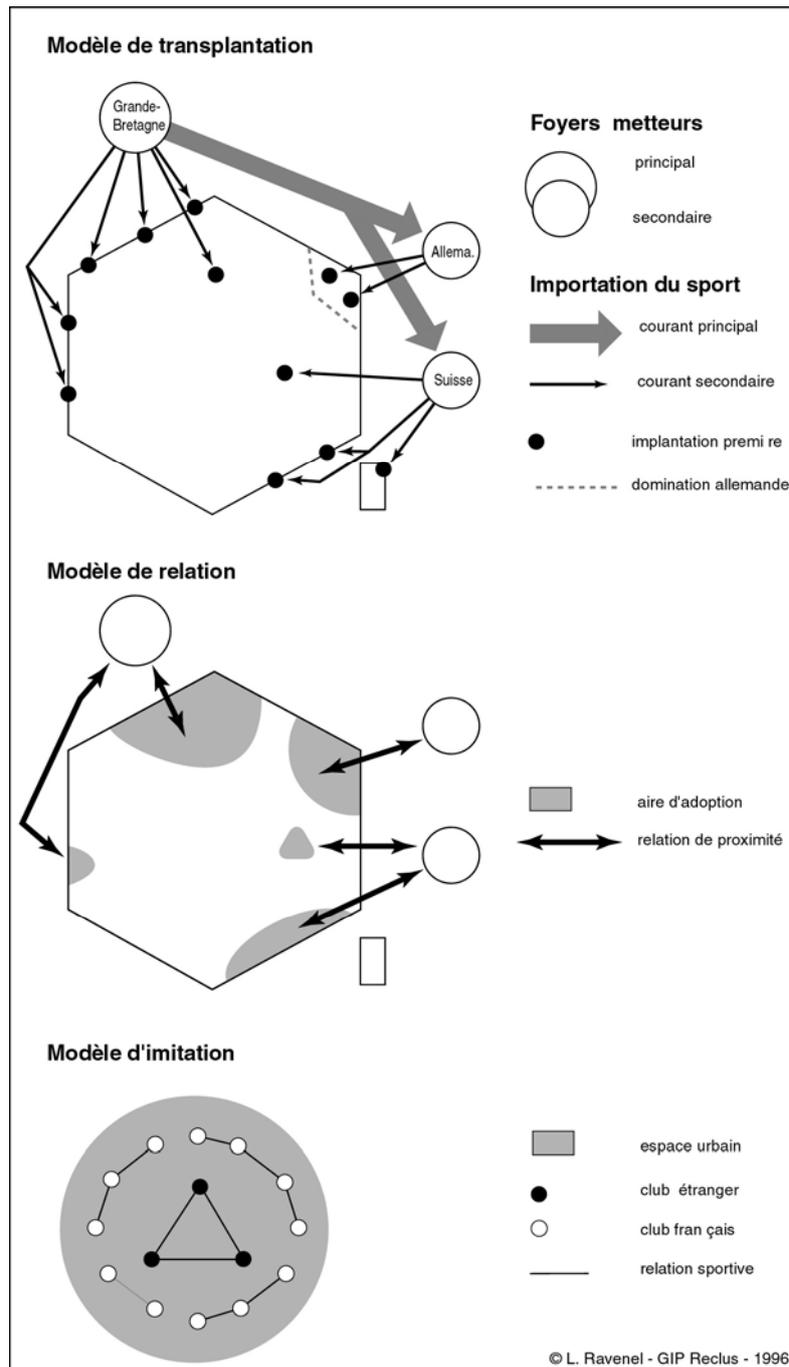
Le modèle est quasi général à l'échelle de l'Europe et, dans tous les grands ports, se développe une pratique directement importée du foyer originel (Pivato, 1994). En Espagne, le premier club est organisé à Huelva par le personnel anglais d'une compagnie minière britannique, tout comme ceux de Salamanque ou de Madrid (Augustin, 1995). En Italie, à Turin, Gênes et Milan, les Britanniques sont aussi à l'origine des premières équipes (Milza, 1990). On peut réellement parler de greffe, de transplantation depuis le foyer émetteur. Les noms anglais et les compositions étrangères des équipes en sont l'une des traductions initiales. Pour beaucoup d'entre-elles d'ailleurs, les statuts fondateurs sont rédigés en anglais (Callède, 1996).

---

<sup>1</sup>Jusqu'au début du siècle et suivant les étapes géographiques de la diffusion, la distinction entre le rugby et le football n'est pas véritablement déterminée et les deux pratiques sont bien souvent confondues.

<sup>2</sup>Les White Rovers virent le jour en 1891 suivis un an plus tard par le Standard Athletic Club.

Fig. I.9 - Trois modèles d'implantation du football en France



Ce modèle connaît toutefois une variante car un pays a joué le rôle de relais lors de cette première implantation. Sur la côte méditerranéenne, la diffusion est relayée par la Suisse. Les Helvètes furent en effet parmi les premiers continentaux à adopter le football, initiés très tôt par les jeunes bourgeois et aristocrates anglais venus au cœur des Alpes poursuivre leurs études. Les innovateurs méditerranéens appartiennent ainsi aux colonies marchandes de la confédération : le Stade Helvétique de Marseille

### 3. La diffusion d'une innovation

est fondé en 1899 et, à Bastia, la première équipe est aussi d'origine suisse<sup>1</sup>. Ce modèle de transplantation est applicable à tous les autres sports d'origine britannique. À titre d'exemple, les premiers courts de tennis sont construits par des Anglais à Dinard en 1877 tandis que d'autres fondent, la même année, le premier club parisien permettant à l'innovation d'accéder à la capitale (Rollan et Reneaud, 1995). Quant au badminton, sa pratique est attestée au Havre dès 1902 et résulte toujours de sujets britanniques (Denimal, 1992).

#### *Relation et imitation*

Un autre processus d'apparition, que nous avons baptisé "modèle de relation" (fig. I.9), implique cette fois directement les citoyens français et accentue le lien de proximité géographique déjà perceptible pour les lieux d'implantation des colonies étrangères. Dans le nord de la France, le football s'impose dans les lycées et collèges, directement importé par des professeurs de retour d'Angleterre. Le sport se fixe ainsi à Amiens, Tourcoing, Cherbourg par un lien direct, individuel avec la patrie du football. A. Wahl souligne que cette implantation lycéenne et collégienne oubliée s'est déroulée à l'initiative des professeurs d'anglais qui, de retour d'Angleterre, ont organisé des équipes scolaires afin d'appliquer sur le sol français un certain modèle d'éducation (Wahl, 1989). Ces liens directs sont aussi le fait des élèves et affectent, dans un premier temps, le nord du bassin parisien. Ce modèle relationnel possède toujours ses relais en Suisse et en Allemagne. En Alsace et en Lorraine, le football s'implante par l'enseignement et par la domination allemande, pays dans lequel le football est apparu beaucoup plus tôt qu'en France (Wahl, 1985). C'est à son retour d'Angleterre que le jeune banquier nîmois Henri Monnier fonde le SC Nîmes (Monnier, 1983) tandis que Jean-Louis Julien amène le football à Sète, suite à ses études genevoises (Lafranchi, 1982). Avec le temps, les contacts se multiplient avec les foyers émetteurs et, au tournant du siècle, toutes les villes du Nord, de Picardie ou de Normandie ayant un collège, un lycée ou une école normale abritent le football. L'importance régionale de la colonie britannique ainsi que les contacts fréquents avec l'étranger expliquent cette première régionalisation (Wahl, 1989). Comme précédemment, le modèle est applicable à l'ensemble de l'Europe. En Italie, le football est implanté à Turin à la fin des années 1880 par un commerçant qui, après plusieurs voyages en Angleterre, constitue une équipe parmi ses employés (Milza, 1990).

Enfin, le dernier modèle d'imitation correspond à une diffusion initiale locale réalisée par contagion. Des sociétés autochtones naissent parallèlement aux clubs "étrangers" car rares sont les nationaux incorporés aux équipes britanniques, suisses ou allemandes. De jeunes élèves parisiens fondent ainsi en 1892 le premier club civil français et prennent le nom de ... Club Français. À Roubaix, des lycéens forment le French Club et jouent contre les résidents anglais de la ville (Wahl, 1989). Une fois leurs études terminées, les premiers pratiquants décident aussi de fonder des "clubs civils" - hors de l'institution scolaire - afin de continuer l'activité appréciée dans le monde éducatif. La pratique se diffuse alors au sein d'un réseau d'anciens élèves.

---

<sup>1</sup>À Lyon et à Paris, les Suisses fondent aussi leurs propres équipes.

### *Une diffusion de la pratique*

Ces trois modèles définissent des aires géographiques particulières, de véritables têtes de pont pour le développement futur. À l'intérieur du pays, les implantations sont beaucoup plus tardives et les équipes, moins nombreuses, plus espacées, rendent difficile la multiplication des rencontres. Le processus de diffusion combine la voie hiérarchique et la contagion. Le football n'est encore qu'une innovation, un phénomène mineur et l'adoption de la nouveauté est réservée à une élite : les professions présentes ou futures des premiers joueurs témoignent d'une population hautement cultivée. Par conséquent, seules les grandes villes peuvent procurer ces conditions d'émergence. La diffusion par contagion se révèle ensuite indispensable car les équipes initiales nécessitent l'opposition d'adversaires proches afin d'instaurer les premières compétitions locales.

À partir de ces grandes zones d'implantation que sont le Nord de la France et la façade méditerranéenne, la pratique se diffuse à l'ensemble du territoire. Essentiellement urbaine au début du siècle, elle se généralise dans les campagnes après la première guerre mondiale toujours selon un processus hiérarchique régional (Le Coadic, 1992) (Wahl, 1985, 1989). Avec la création de la Fédération Française de Football Association (FFFA) en 1919, une vingtaine de ligues régionales, de tailles et d'effectifs extrêmement variables, sont formées. Leurs limites se fondent sur le réseau ferroviaire et les possibilités de liaisons nécessaires à toutes compétitions régionales. Certaines ligues, comme celles d'Auvergne, du Centre ou de Charente, éprouvent d'énormes difficultés car la faiblesse du réseau ferré et leurs importantes superficies découragent les inscriptions. C'est au contraire dans les zones géographiquement restreintes et bien pourvues d'équipes que l'émulation, la confrontation renforcent la pratique. Quand, dans une région, les clubs atteignent une certaine densité, les affiliations s'accroissent car les rencontres se déroulent de plus en plus près et les joueurs peuvent ainsi se rendre au stade à bicyclette (Wahl, 1989). Aux brassages social et géographique des populations dus à la première guerre mondiale, s'ajoute un phénomène particulier, notamment dans l'Ouest de la France. La caution des patronages catholiques favorise la diffusion du football selon une dualité laïque/catholique. J.P. Callède rappelle que *"très tôt des facteurs d'ordre idéologique et politique se superposent à la diffusion géographique (et contrastée) du ballon ovale et/ou du ballon rond"* (Callède, 1996, p. 88). Dans le Sud-Ouest, les instituteurs laïcs adoptent le rugby tandis que le football est l'apanage des patronages. En Bretagne, cette rivalité n'a jamais existé car les opposants religieux se sont livrés une guerre par l'intermédiaire du même sport, le football (Le Coadic, 1992).

#### 3.1.2 Une première définition géographique du football de haut niveau

À ce stade, le haut niveau demeure une référence toute relative. Néanmoins, stimulés par l'accroissement rapide du nombre de pratiquants, quelques clubs prennent l'ascendant sur leurs opposants, dominent leurs compétitions respectives et propagent leurs réputations. Les meilleurs servent dès lors de modèles et encouragent la pratique de l'activité dans l'espace environnant. A. Wahl suggère

### 3. La diffusion d'une innovation

l'hypothèse d'une influence directe de ces grandes équipes sur les vocations : *“De manière générale, la diffusion a, semble-t-il, été plus précoce à l'intérieur des territoires entourant une ville qui, comme Sète, disposait d'un grand club déjà célèbre au plan régional, plus encore national. Le prestige des joueurs étrangers soulève partout un intérêt considérable”* (Wahl, 1989, p. 182).<sup>1</sup>

#### *Le football dispersé*

Aucune des épreuves n'a pourtant un caractère national et il faut attendre la Coupe de France en 1918 pour déterminer une première échelle de valeur. Avant cette date et la création de la FFFA, la compétition est organisée par des ligues régionales affiliées aux différents organismes gestionnaires sportifs. L'Union des Sociétés Françaises des Sports Athlétiques (USFSA), la plus importante fédération multisport nationale, organise un championnat disputé selon des groupes régionaux<sup>2</sup>. L'USFSA n'est pas seule et les titres de champion national se décernent selon les fédérations organisatrices. Jusqu'en 1914, cinq groupements sportifs se partagent la gestion des compétitions et chacun d'entre eux désigne son propre vainqueur. L'Étoile des Deux-Lacs et le Patronage Ollier - deux équipes parisiennes - remportent ainsi neuf des dix titres décernés par la Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France entre 1905 et 1914 (Delaunay *et alii*, 1992). Qualifier le football de haut niveau ou, du moins les grands clubs, n'a que peu de validité à l'échelle nationale car ces fédérations ne possèdent pas la même couverture géographique, n'intègrent pas toutes leurs composantes régionales dans l'attribution des titres finaux. Ainsi, une fédération comme la Ligue de Football Association ne regroupe aucune équipe de province. Les auteurs de *100 ans de football en France* précisent d'ailleurs ce sentiment d'impuissance devant cette “période héroïque” : *“Au cours des années qui vont suivre [de 1905 à 1914], il faudra beaucoup d'attention et de connaissance aux amateurs de ballon rond pour suivre dans leurs méandres les épreuves de ces cinq fédérations. Aussi, éviterons-nous de nous y risquer en renvoyant le lecteur aux annexes de cet ouvrage”* (Delaunay *et alii*, 1992, p. 55).

#### *Le haut niveau se fonde sur l'ancienneté*

Pour cette définition initiale et spatiale du haut niveau, nous avons préféré attendre la création de la Coupe de France. Cette épreuve, instaurée parallèlement à l'édification de la FFFA, est la première compétition nationale car tous les clubs français peuvent désormais y participer. La Coupe désigne, d'une manière tangible et significative, la meilleure formation du pays avant la naissance du championnat de France professionnel. L'épreuve connaîtra un large succès populaire tant par la

---

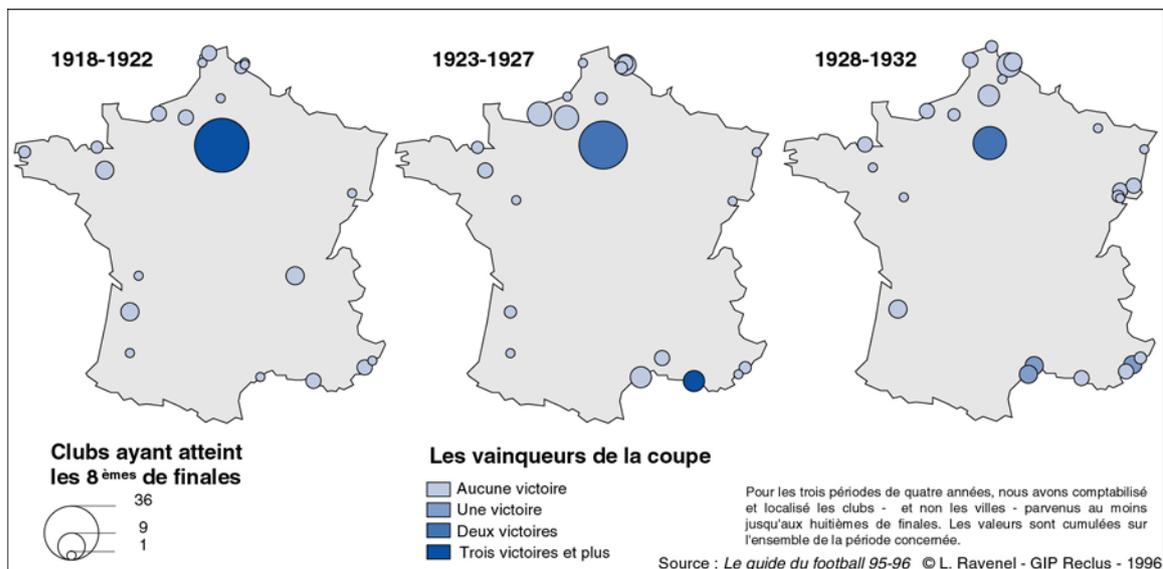
<sup>1</sup>Symétriquement, pour le rugby, J.P. Callède affirme aussi le rôle émulateur des premiers grands clubs dans la diffusion de la pratique (Callède, 1996, pp. 78-81).

<sup>2</sup>En 1903, ils s'établissent ainsi : Nord, Picardie (groupe 1) ; Haute-Normandie, Nord-Ouest, Centre-Ouest (groupe 2) ; Paris (groupe 3) ; Bretagne, Atlantique (groupe 4) ; Centre-Est, Lorraine, Est (groupe 5) ; Sud-Ouest, Sud et Littoral (groupe 6). On peut juger suivant la précision et la délimitation géographique de l'importance de la pratique et, notamment, remarquer l'absence du centre de la France.

quantité toujours croissante des clubs engagés que par le nombre de spectateurs assistant aux rencontres<sup>1</sup>. La finale de la première édition attire 2 000 spectateurs, ils seront 8 000 en 1919, 21 000 en 1921, 26 000 en 1928, 35 000 en 1930.

La localisation des participants permet de clarifier une première dynamique spatiale mais, en raison du nombre imposant d'équipes et afin de préserver le haut niveau sportif, nous avons seulement représenté les clubs ayant atteint les huitièmes de finales (carte I.12). La dynamique géographique atteste une "prime à l'ancienneté". Le phénomène est généralisable car la précocité de l'adoption a favorisé l'essor de la pratique, l'assimilation d'une technique de jeu et, surtout, l'acquisition d'une expérience nécessaire à toute compétition. Les premiers adoptants deviennent les meilleurs adeptes, possèdent un temps d'avance sur les prochains convertis. Pendant un certain temps, l'innovation bénéficie à son lieu d'apparition ou de première diffusion. Le football européen et mondial propose ainsi plusieurs exemples illustrant ce phénomène.

Carte I.12 - La Coupe de France (1918-1932)



L'Angleterre a bénéficié d'une domination quasi exclusive jusqu'aux années cinquante. Son équipe nationale et ses clubs étaient les plus redoutés du continent. Sûre de sa puissance, elle n'a pas daigné participer aux trois premières Coupes du Monde. Le parcours historique et catastrophique de l'équipe de France a également démontré son retard d'adoption. Ainsi, le premier match entre la France et l'Angleterre se solde par une défaite sur le score de 15 à 0 (1906). Les résultats suivants contre le même adversaire manifestent une diminution croissante des buts encaissés : 12 à 0 (1908), 11 à 0 (1909), 10 à 1 (1910), seulement 3 à 0 (1901) et la première victoire française est obtenue en 1921. Contre le Danemark, les Pays-Bas,

<sup>1</sup>Lors de la première édition (1917/18), 40 clubs s'engagent. Ils sont 60 la saison suivante, 114 en 1919, 326 en 1925, 778 en 1938.

### 3. La diffusion d'une innovation

l'Écosse, l'Espagne ou la Belgique, un parcours identique s'observe au cours des premières années du siècle. À l'échelle mondiale, une récente étude de la Fédération Internationale de Football Association (FIFA) a montré le lien existant entre l'ancienneté, l'expérience et la réussite des pays au niveau international (Schneider, 1996). En revanche, des variables économiques ou démographiques n'ont apporté aucune explication au succès.

La distribution spatiale des équipes ayant atteint les huitièmes de finales de la Coupe de France traduit une conception analogue du succès. Initialement, la domination des clubs parisiens est notoire mais leur part de réussite diminuera progressivement. Avant 1923, ils jouent quasiment entre eux et s'adjugent la totalité des victoires. En 1919 et 1921, deux représentants de la capitale s'opposent ainsi en finale<sup>1</sup> et, si l'adversaire vient de province, il part défaits. Lyon, Le Havre et Rennes en font l'amère expérience. À ce titre, la Coupe reproduit la domination que l'on pouvait discerner dans les premiers championnats USFSA qui, de 1894 à 1899, ont été attribués sans partage aux équipes parisiennes. Dans cette compétition, le Havre fut la première équipe de province à s'imposer (1899) : la suprématie allait de pair avec l'ancienneté de l'adoption. En Coupe de France, les participations régulières du Havre, de Rouen, de Lille ou encore d'Amiens témoignent de l'importance footballistique du Nord. Sur la côte méditerranéenne, les clubs se renforcent, se diversifient, imités au fil des saisons par les équipes du Nord et du Nord-Est. L'année 1923 marque un changement radical par l'arrivée en finale de Sète qui, la saison suivante, sera opposé à Marseille. Le Sud affirme une nouvelle supériorité. Par la suite, la diffusion générale permettra la distinction au plus haut niveau d'autres régions : le Nord avec Lille et Roubaix, l'Est avec Strasbourg, Metz ou Sochaux. Les fondements de l'organisation spatiale sont en place. Le haut niveau apparaît en relation directe avec les zones d'implantation. Paris et le Nord dominant dans un premier temps avant d'être concurrencés par les équipes méditerranéennes et du Nord-Est.

Le succès remporté par la Coupe et les championnats régionaux accentue la concurrence entre les clubs. Les plus riches se livrent à une compétition effrénée pour engager les meilleurs joueurs. Les présidents, souvent patrons d'industries ou de commerces, proposent des emplois au sein de leurs sociétés, les journées perdues lors des matches ou des entraînements sont peu à peu dédommagées. La fin d'un véritable amateurisme s'achève et les équipes s'ouvrent à une pratique plus populaire.

#### 3.1.3 Le professionnalisme, une nouvelle innovation

À la fin des années vingt, la professionnalisation peut être assimilée à une nouvelle innovation qui définit véritablement le football de haut niveau, du moins dans un premier temps (Bale, 1978). Il existe plusieurs raisons à cette évolution qui atteint l'Angleterre dès 1885, la Belgique en 1895, l'Italie en 1930 ou l'Espagne en

---

<sup>1</sup>Finale 1919 : Cercle Athlétique de la Société Générale contre Olympique de Paris. Finale 1921 : Red-Star contre Olympique de Paris.

1927<sup>1</sup>. Le choix d'un championnat pro apparaît comme la régulation et la mise en conformité d'une pratique quasiment instituée.

### *L'obligation du professionnalisme*

Vers 1925, le manque d'une compétition nationale se fait sentir et s'exprime par une stagnation des entrées : les championnats régionaux, organisés par les ligues régionales affiliées à la FFF, n'ont plus grand intérêt. Hormis les matches entre les grandes équipes, les oppositions bien trop disparates engendrent un spectacle de piètre qualité. Les meilleurs clubs augmentent le nombre d'affiches en multipliant les matches amicaux avec des formations françaises ou étrangères. Certains proposent la création de compétitions qui pourraient être réservées aux seuls "éléments nobles"<sup>2</sup>. En revanche, la Coupe de France se porte à merveille. Par les passions déchaînées, par la démocratisation sportive qui offre aux plus petits la sensation du haut niveau, elle devient une sorte d'aventure humaine créant et perpétuant sa propre légende. Aussi grande soit-elle, la popularité ne suffit pas car le système de coupe engendre des aléas notables qui ne permettent pas aux grandes équipes la sûreté budgétaire désirée. L'Angleterre s'affirme une fois de plus exemplaire car elle organise depuis 1888, en parallèle et en complément à la *Cup*, un championnat dans lequel s'affronte l'élite des clubs.

La France ayant ses meilleures équipes localisées dans le nord et le sud du pays, la création d'une compétition nationale pose nécessairement le problème du professionnalisme. Compte tenu des distances, du mode et du réseau de transports, l'importance et la fréquence des déplacements nécessitent la pratique de l'activité à plein temps. La dimension géographique explique en partie le choix du professionnalisme intégral qui sera effectif en 1932. Dans d'autres pays, de superficies plus petites, l'acceptation sera beaucoup plus tardive. En Belgique, par exemple, si le statut est reconnu dès la création de la fédération en 1895, le premier championnat intégralement professionnel ne débute qu'en 1973. Jusque là, seuls les grands clubs rétribuaient leurs joueurs à plein temps car la double activité était facilitée : le plus long des déplacements internes ne nécessitait que deux heures de train ou de car. Au Pays-Bas, le professionnalisme date de 1954 et, aujourd'hui encore, les équipes - en dehors des meilleures - composent avec un nombre non négligeable d'amateurs. La situation se remarque aussi en Italie où la Ligue professionnelle est inaugurée en 1946. Engagés dans la compétition nationale depuis 1927 et essentiellement localisés dans le nord du pays, les clubs bénéficiaient d'une position géographique qui maximisait les déplacements courts.

En France, la naissance d'une compétition nationale régulière pose inévitablement le problème de la disponibilité des joueurs. Et, pour confirmer cette opinion, les

---

<sup>1</sup>Ces dates ne sont pas celles du début de la première compétition professionnelle mais les dates d'autorisation du professionnalisme. Ainsi, au Portugal, si l'existence de clubs professionnels est confirmée depuis 1914, l'officialisation du statut n'est acceptée qu'en 1960. Voir (Ernault et Vierre, 1985).

<sup>2</sup>Ainsi, les meilleures équipes de la Ligue de Paris envisagent la fondation du "groupe des Dix" afin de rentabiliser le spectacle sportif dans la capitale devant un public abondant (Wahl, 1989).

### 3. La diffusion d'une innovation

déplacements du premier championnat professionnel sont effectivement vécus comme interminables. Lors de la saison 1932/33, l'équipe d'Antibes effectue 15 204 km en train. Pour un match le samedi, les départs ont lieu le vendredi et le retour s'accomplit le lundi ou le mardi et, parfois, l'équipe enchaîne directement avec une autre rencontre (Wahl et Lafranchi, 1995). Nous préférons toutefois parler de conception théorique car la nouvelle compétition acceptera la présence de joueurs conservant une deuxième activité. Néanmoins, cette appréciation des distances, bien réelle en termes de temps et de coûts, lie automatiquement à la fin des années vingt, la question du championnat national au professionnalisme.

Ce statut du joueur, s'il soulève de nombreux débats idéologiques entre tenants de l'amateurisme et partisans d'une rétribution, existe déjà sous une forme officieuse. Les grands clubs paient indirectement leurs joueurs en remboursant le manque à gagner dû à la pratique du football. Les transferts, les racolages se multiplient, notamment sous l'effet d'une forte concurrence régionale. Sur la côte méditerranéenne, les clubs de Sète, Nîmes, Montpellier et Marseille, se livrent une lutte permanente pour attirer les meilleurs éléments et avaliser leur réussite. Les joueurs sont qualifiés d'amateurs marrons et ne correspondent plus à l'éthique officielle d'une pratique désintéressée (Wahl et Lafranchi, 1995). Conjugée au besoin d'une nouvelle compétition d'envergure, la décision du professionnalisme s'instaure comme une évolution obligatoire tant pour éviter les scissions au sein de la fédération que pour accroître le niveau général du football français.

#### *Une seconde innovation anglaise*

En Angleterre, l'innovation est officialisée dès 1885 mais la plupart des clubs du Nord avaient, depuis la fin des années 1870, instauré les primes et les rémunérations, notamment par l'engagement massif de joueurs écossais. Jusqu'en 1880, le football anglais reste dominé par les formations du Sud, fières de leurs traditions aristocratiques et d'amateurisme<sup>1</sup>. Mais, à partir de cette date charnière, les professionnels des Midlands ou du Lancashire brisent cette hégémonie. Si, de 1872 à 1882, des équipes londoniennes ou des comtés méridionaux remportent toutes les Coupes d'Angleterre, de 1883 à 1900, les victoires appartiennent sans équivoque aux clubs professionnels des régions industrielles (Bale, 1978). Il faudra attendre 1967 pour qu'une finale de la Coupe oppose deux clubs "sudistes", à savoir Chelsea et Tottenham. En 1888, douze équipes du Nord décident de fonder la *Football League* donnant ainsi naissance au plus vieux championnat professionnel du monde. Six clubs proviennent du Lancashire (Accrington, Blackburn, Bolton, Burnley, Everton, Preston North End), cinq des Midlands (Aston Villa, Derby County, Nottingham County, West Bromwich et Wolverhampton) et le dernier des Potteries (Stoke). Géographiquement, ils ne sont pas représentatifs du Royaume-Uni mais les initiateurs frondeurs arguent qu'aucune équipe écossaise ou londonienne ne les a contactés pour participer (Blain, 1979). À partir de ce foyer originel, J. Bale a montré

---

<sup>1</sup>Les premières équipes anglaises ont été créées dans le Sud du pays par de jeunes aristocrates pour qui la pratique sportive ne pouvait être qu'une activité désintéressée.

de quelle manière les adhésions s'étaient développées pour recouvrir tout le territoire anglais et gallois dès 1920 (Bale, 1978).

La situation française n'est pas directement comparable. D'une part, le foyer de l'innovation est double. Les clubs du Nord et du Sud instaurent simultanément les pratiques de l'amateurisme marron : l'opposition sportive ne fait pas référence à une opposition géographique. D'autre part, le phénomène est d'une ampleur beaucoup plus faible. Si la ligue anglaise compte rapidement quatre divisions professionnelles, soit quatre-vingt-douze équipes, le championnat français se contentera de deux divisions professionnelles et d'une quarantaine de clubs. Cette dimension quantitative réduite n'implique pas la même dynamique. En Angleterre, on assiste à un véritable transfert du succès en raison du choix nordiste pour le professionnalisme. En France, ce transfert se réalise plus sournoisement et sa dimension spatiale n'affiche pas le même contraste. D'après les succès en Coupe de France, les clubs parisiens sont progressivement remplacés par les formations du Sud et du Nord selon un mécanisme de professionnalisation croissante. Au cours des années vingt, ce processus s'accompagne d'une prise de pouvoir des industriels locaux, soucieux d'asseoir leur notoriété à l'aide d'un sport populaire émergent et, comme l'explique A. Wahl, un schéma domine : *“Le départ des enseignants dès le début des années vingt au profit des professions libérales contraintes, à leur tour, de céder la place au profit des industriels, l'augmentation des enjeux et des budgets expliquent sans doute l'élimination des éducateurs, puis de ceux qui exerçaient un simple magistère moral, pour le plus grand profit des mécènes pourvus de gros moyens financiers”* (Wahl, 1989, p. 219). Ces modifications induisent une recherche constante de la performance qui entraîne automatiquement une surenchère dans le recrutement des meilleurs joueurs locaux, régionaux ou nationaux.

#### *Les résistances à l'innovation*

Comme dans tout phénomène de diffusion, l'adoption du statut professionnel connaît de notables résistances. Pratiqué par toutes les grandes équipes dès les années vingt, l'amateurisme marron peut être considéré comme une première adoption. Toutefois, sans la reconnaissance fédérale du statut professionnel, l'innovation ne peut être officialisée. Les résistances institutionnelles prennent en apparence des connotations morales héritées d'un idéal olympique redécouvert à la fin du siècle dernier par Pierre de Coubertin. Le professionnalisme corrompt l'esprit du sport par l'argent et les conséquences sociales d'une telle décision se profilent, désastreuses : appât du gain facile, détournement du travail, lassitude, crainte latente d'un déséquilibre social profond (Wahl et Lafranchi, 1995).

Au-delà du discours officiel et idéologique, transparaît la volonté désespérée des ligues régionales qui désirent garder les clubs phares de leurs championnats respectifs. En effet, le changement d'échelle signifie une perte d'intérêt de leurs compétitions, une perte de pouvoir. Ce débat vieux de soixante-dix ans propose un parallèle étonnant avec la situation actuelle qui offre la perspective d'un nouveau changement d'échelle de dimension continentale. Le passage des championnats nationaux à un championnat regroupant les meilleurs clubs européens inquiète les ligues nationales selon une motivation identique. Inquiétude compréhensible et

### 3. La diffusion d'une innovation

légitime, car que vaudrait un championnat de France privé du PSG, de Marseille, Monaco, Bordeaux ou Auxerre? La résistance est forte et, aujourd'hui comme hier, il faudra les efforts et les insistances d'individus particuliers pour que l'idée nouvelle s'impose.

#### *Sochaux, le catalyseur français*

Sorte de catalyseur, l'initiative appartient, non pas à un club, mais à un projet industriel. En 1929, par l'intermédiaire de son président, l'entreprise Peugeot fonde une équipe entièrement composée de professionnels. Elle s'implante à Sochaux où sont localisées les principales usines du groupe<sup>1</sup>. Fondé l'année précédente, le FC Sochaux recrute des vedettes internationales et affiche ouvertement son choix éthique<sup>2</sup>. Restreinte par des limites régionales, l'équipe rencontre essentiellement des formations étrangères de niveau identique avant de fonder sa propre compétition éponyme en 1930 à laquelle adhèrent sept autres formations partageant ces nouvelles conceptions. Aux côtés de l'équipe doubiste s'engagent ainsi, pour la saison 1930-31, le FC Sète, le Club Français (Paris), le CA Paris, le Red-Star, le RC Roubaix, l'Olympique Lillois et l'Olympique de Marseille, soit une représentation géographique des lieux d'implantation de la pratique du football. Sans avoir l'appellation officielle, ces clubs font figure de précurseurs, confirment une orientation déjà intégrée à leur philosophie. L'année suivante, la Coupe Sochaux attire vingt équipes qui seront, pour la plupart, à la base du premier championnat national.

Le succès grandissant de cette compétition conduit la fédération à réagir. Elle accepte, contrainte et forcée, l'existence du professionnalisme (17 janvier 1931) et cette décision débouche obligatoirement sur la création d'une épreuve nationale régulière. On retrouve un élément géographique comparable à l'Angleterre : la fronde des équipes provient de la périphérie. La ligue de Paris est, par exemple, le plus farouche adversaire du projet national. Dominée par les petits clubs, garante du prestige, de l'ancienneté et de la conception amateur du sport, elle s'oppose à tout dérapage, à toute entorse à la règle.

#### *Une trame géographique*

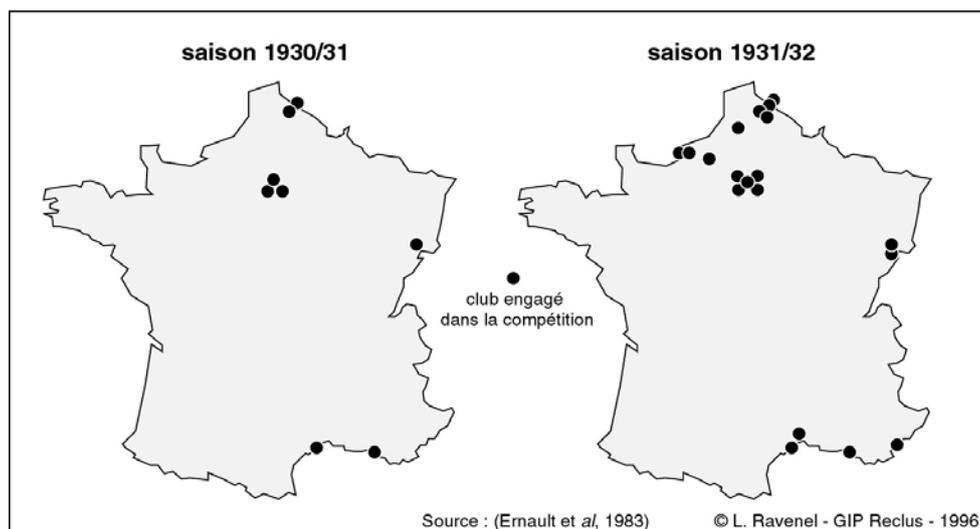
La Coupe Sochaux n'a existé que deux saisons mais elle a proposé une transition entre deux époques, une trame géographique, véritable assise du futur championnat. La première saison (1930-1931), les 8 équipes sont regroupées au sein des zones d'implantations premières (carte I.13). L'année suivante douze autres s'ajoutent selon

---

<sup>1</sup>Dans le quatrième chapitre de la deuxième partie, nous consacrerons plusieurs pages au FC Sochaux.  
<sup>2</sup>"Oui, nous voulons monter une grande équipe. Nous voulons faire mieux, sous le nom de Sochaux, que Valentigney. Nous voulons que Paris, Lille, Marseille ne soient pas les seules villes où l'on voit des matches de premier ordre. Vous verrez que le FC Sochaux se fera un nom dans le football français. Mais nous n'avons pas peur de le dire, nous ne le cachons pas hypocritement : nous payons nos joueurs." J.P. Peugeot, cité par (Baudoin, 1984, p. 14).

un processus proche de la contagion géographique. Deux clubs supplémentaires dans la capitale (Racing et Stade Français) et l'agglomération lilloise (l'US Tourcoing et l'Excelsior de Roubaix) ; deux équipes au Havre (Havre AC et Stade Havrais), une équipe en proximité de Sochaux (US Valentigney<sup>1</sup>), deux autres sur la façade méditerranéenne (Stade Olympique Montpelliérain et AS Cannes) et, enfin, deux formations dans la zone nordiste originelle (Amiens AC et FC Rouen). Les premiers adoptants conservent une forte identité de voisinage et cette diffusion reste fortement limitée aux zones d'élection de la discipline.

Cartes I.13 - La coupe Sochaux (1930-1932)



Le 17 janvier 1932, la création du premier championnat de France professionnel est entérinée. Si la majorité des clubs est issue de la Coupe Sochaux, plusieurs grandes équipes ont refusé de franchir le pas. La peur de l'innovation surgit comme un révélateur des problèmes posés par l'instauration officielle des nouveaux statuts dont le principal est la hausse des budgets. La décision d'admission des équipes est du ressort de la Fédération Française de Football qui impose trois conditions principales : un passé sportif "*aux résultats valables*", des finances importantes grâce aux nombreux spectateurs<sup>2</sup>, l'engagement d'au moins huit professionnels (Wahl et Lafranchi, 1995). Sur une cinquantaine de propositions, seulement vingt équipes sont retenues et réparties en deux groupes. Le groupe A est composé de l'Olympique Lillois, de l'Olympique de Marseille, des Racing Club de Paris, FC Sète, Sporting Club de Nîmes, Excelsior Roubaix, OGC Nice, Club Français, Hyères FC, FC Mulhouse et le groupe B des FC Antibes, AS Cannes, FC Sochaux, SO Montpellier, CA Paris, Stade Rennais, SC Fives (Lille), Red-Star, DCA Metz et Olympique d'Alès. Parmi les grands clubs, le RC Roubaix et l'Amiens AC refusent faute d'un budget suffisant. À Strasbourg, aucun des clubs ne s'engage. La répartition spatiale privilégie les équipes du Sud de la France qui constituent la moitié des engagés, tous dans des villes différentes, tandis que Metz et Rennes sont les seules nouveautés

<sup>1</sup>Autre "Club Peugeot" de la vallée du Doubs ayant réussi des exploits en Coupe de France.

<sup>2</sup>Un stade de 12 000 places est préconisé afin de maximiser le nombre de spectateurs.

géographiques. Le championnat possède désormais ses assises spatiales qui seront préservées lors de la phase suivante par une diffusion agissant exclusivement à l'intérieur de ces limites

## 3.2 Un système fermé

La période qui s'ouvre avec le professionnalisme propose un système fermé : l'accessibilité au plus haut niveau est foncièrement limitée. La fermeture se traduit aussi spatialement car peu de clubs apparaissent et prospèrent hors des zones désormais traditionnelles. Dès lors, la diffusion sera inspirée et fortement marquée par les états successifs du système professionnel et les décisions des dirigeants appuieront les possibilités de propagation spatiale. Afin de visualiser et de présenter clairement les effets de la diffusion et ses étapes successives, nous avons établi une carte générale (carte I.14). La conception du document a nécessité certains choix et s'est trouvée limitée par l'état des données.

### 3.2.1 La base spatiale de la diffusion

#### *La conception cartographique*

Comme nous l'avons déjà proposé auparavant<sup>1</sup>, un transfert des clubs aux agglomérations a été réalisé tant pour la représentation cartographique que pour les calculs statistiques. En affectant le club à l'unité urbaine de référence, on procède obligatoirement à un regroupement, à une simplification. Ce choix, qui confond toutes les équipes à l'intérieur d'un périmètre administrativement fixé, a posé plusieurs problèmes. D'une part, les limites de ces agglomérations ont été précisées pour une date unique - en l'occurrence le RGP 1990 - et, si leur signification statistique est aujourd'hui valable, la dynamique a modifié les paramètres. Nous sommes remonté au début des années trente, période pour laquelle les définitions actuelles ne sont pas toujours pertinentes.

D'autre part, quelle légitimité peut apporter ce choix réducteur? Dans le cadre de la diffusion, cette conception assimilatrice provoque une sous-estimation des phénomènes de contagion à l'échelle locale. En considérant l'agglomération comme représentative, on élimine une possible diffusion à l'intérieur de cette unité ou, du moins, on la considère comme une réalité connue répondant au modèle d'imitation. Les cartes de la Coupe Sochaux (cartes I.13) montraient que les clubs lillois ou parisiens s'ajoutaient au sein d'agglomérations identiques. Ainsi, selon cette conception, le football de haut niveau a atteint Lille ou Paris dès 1930 mais, par la suite, les autres clubs en proximité administrative n'apparaîtront pas. Nous avons donc estimé que l'existence d'une équipe au sein d'une agglomération signifiait sa présence effective pour toute l'unité statistique. L'apparition dans la commune centre n'était pas obligatoire. Il en fut ainsi à Toulon, représentée dès 1932, non par la ville de l'arsenal mais par Hyères, limitrophe et insérée depuis dans l'agglomération. En

---

<sup>1</sup>Carte I.1.

définitive, ce choix a posé peu de difficultés tout en facilitant grandement le travail cartographique et statistique. Néanmoins, la transposition spatiale du club ne doit pas faire oublier qu'il est l'individu initial, aspect qui restera présent dans le commentaire.

#### *Le choix des données*

Notre définition du haut niveau s'est focalisée sur la participation aux championnats de première et deuxième division. Comparée à l'étude britannique similaire (Bale, 1978), le championnat français se heurte à plusieurs difficultés inconnues outre-Manche. D'une part, nous manquons de statistiques sur les faits sportifs ou de publications permettant, à l'image du *Rothman's Football Yearbook*, une information sûre et suivie dans le temps<sup>1</sup>. D'autre part, et c'est le point le plus important, on constate une évolution des structures même de la compétition. Nous nous sommes interrogé pour savoir s'il fallait considérer ces modifications comme partie intégrante de la problématique ou, au contraire, comme des effets extérieurs dont les conséquences devaient être minimisées.

Cette remarque se réfère aux changements opérés dans la quantification des divisions<sup>2</sup> et l'indicateur du haut niveau relevait alors du choix d'une de ces options. Pour atténuer les effets d'une deuxième division ouverte aux amateurs à partir de 1970, il suffisait de limiter notre analyse aux clubs professionnels, les autres devenant extérieurs au système du haut niveau par exclusion<sup>3</sup>. Finalement, ce schéma n'était pas satisfaisant car son acceptation aurait conduit à enlever une composante essentielle au fonctionnement de la diffusion et, par extension, au football français lui-même. Car, si ce dernier a pu perdurer et retrouver des bases solides, il le doit en grande partie à cette mutation opérée au début des années soixante-dix. Le choix du professionnalisme comme unique élément limitatif masquait, recouvrait la réalité en faisant disparaître cette étape. Le haut niveau préconisé et reconduit a donc été déterminé par l'appartenance à l'une des deux divisions nationales. L'aspect statutaire de l'équipe<sup>4</sup> passait au second plan derrière le classement sportif. Toutefois, les deux notions ne sont pas indépendantes. De 1932 à 1969, elles sont même confondues : pour participer aux championnats de première ou de deuxième division, le statut professionnel était obligatoire et les équipes se différenciaient alors

---

<sup>1</sup>Célèbre publication annuelle concernant la ligue anglaise. Outre les résultats et autres informations statistiques, elle fournit une information exhaustive sur les joueurs des 92 clubs. Avec le développement du réseau Internet, on notera toutefois une information statistique en plein essor. Mais, elle reste fondamentalement centrée sur les années les plus récentes, fautes de compilations antérieures et les sites français sont sans aucun doute les plus insignifiants dans le domaine.

<sup>2</sup>Voir §1.2.1 et fig. I.1.

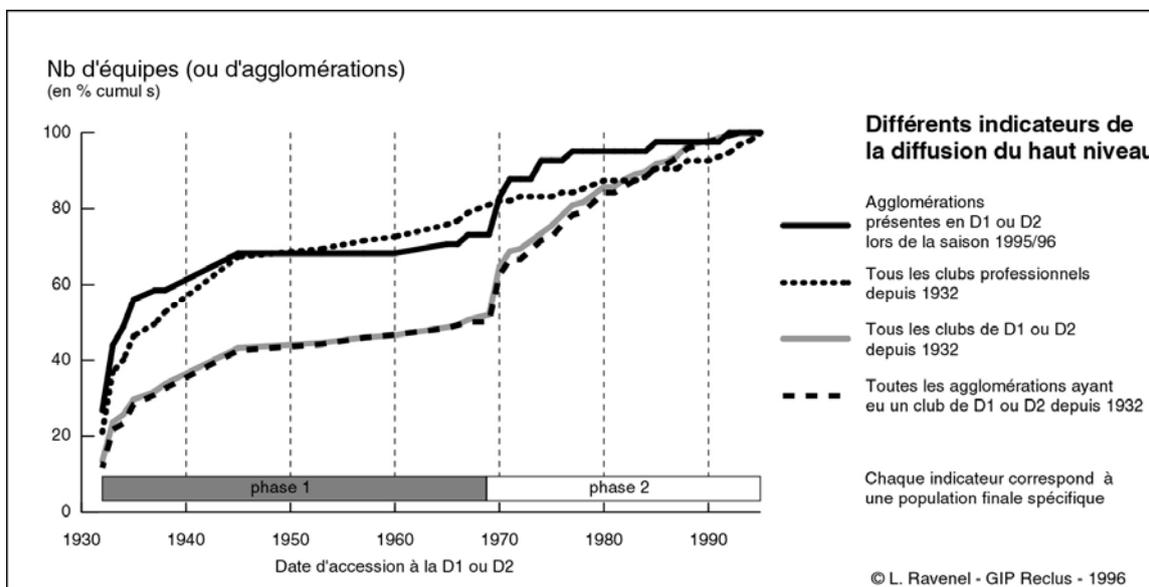
<sup>3</sup>Ce choix posait d'autres problèmes notamment pour la détermination des critères : nombre de joueurs employés? statut professionnel? et, surtout, pour l'obtention de l'information. À l'exception de l'enquête (Ernault *et alii*, 1983), nous n'avons pas de répertoire global sur les clubs ayant opté pour ce statut. Il nous a fallu procéder par recoupements afin d'obtenir une liste complète.

<sup>4</sup>ou du joueur comme nous le verrons dans la quatrième partie.

### 3. La diffusion d'une innovation

par la quantité de joueurs professionnels sous contrat<sup>1</sup>. À partir de 1970, la deuxième division s'est ouverte aux amateurs et le restera jusqu'en 1992, date marquant un retour à la situation originelle. Ces conceptions distinctes sont exprimées par les courbes de diffusion de la figure I.10 qui appellent plusieurs remarques.

Fig. I.10 - La diffusion du haut niveau (1932-1995)<sup>2</sup>



Tout d'abord, on peut noter la quasi similitude, la confusion entre les agglomérations et les clubs (D1 et D2). Les tracés ne connaissent que de très faibles écarts (entre 1932 et 1934, entre 1968 et 1972) sur lesquels nous reviendrons. Le changement d'individus que nous avons effectué n'a guère affecté la dynamique générale. En second lieu, la définition du haut niveau (statut juridique ou classement sportif) découvre une toute autre réalité. Si les deux variables suivent une trajectoire parallèle jusqu'en 1969, leurs divergences s'affirment à deux moments. À la veille de la saison 1970-71, 81% des équipes professionnelles recensées sont apparues<sup>3</sup>. En revanche, elles ne sont que 51% si l'on considère la totalité des équipes ayant participé aux deux premières divisions. En ce sens, les deux conceptions ne jouent pas sur les mêmes périodes. La forme des deux courbes diffère à partir de cette date charnière. Pour les clubs professionnels, la saison 1970/71 n'engendre pas une croissance des effectifs remarquable. Au contraire, celle-ci est déjà intervenue à partir de 1966. Par contre, pour l'ensemble des équipes, la rupture est fondamentale, la diffusion relancée : en 1971, 68% des clubs sont désormais présents. La nette augmentation quantitative s'est effectuée par un appel au monde amateur ou, plutôt, promotionnel. Or, si l'on examine la trajectoire des équipes actuellement présentes,

<sup>1</sup>À l'inverse, certains clubs ont obtenu un statut professionnel sans disputer le championnat national. Ils évoluaient alors dans le CFA.

<sup>2</sup>Les valeurs des différents indicateurs sont dans l'annexe I.5.

<sup>3</sup>Équipes ayant adopté le statut professionnel entre 1932 et 1995 et participé aux deux premières divisions.

toutes professionnelles, elle se rapproche d'un tracé parcouru par la totalité des clubs. Ce parallélisme montre, d'une façon indéniable, la portée de l'évolution opérée en 1970 pour la compréhension du système actuel. En cas contraire, aucune des équipes présentes lors de la saison 1995/96 ne devrait sa place au processus instauré par la fédération et l'on constaterait un tracé identique à celui des professionnels.

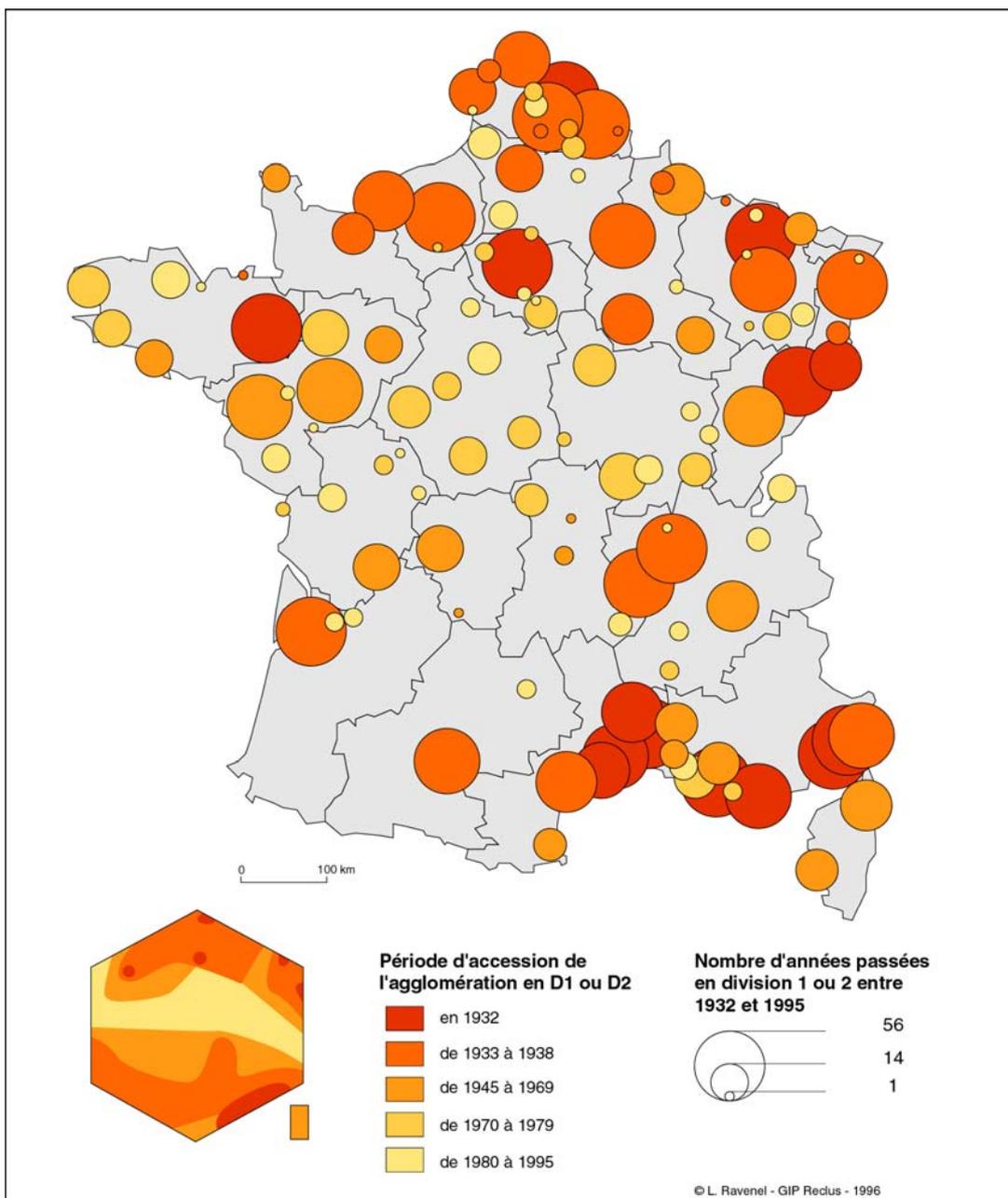
Enfin, et troisième point, la comparaison de cette évolution à un modèle logistique classique apporte des précisions instructives (Morill *et alii*, 1988), (Saint-Julien, 1985)<sup>1</sup>. La première phase du modèle aspire à une progression lente qui exprime les résistances à l'innovation. On remarque aisément que cette particularité n'est pas respectée car la courbe ne propose que les deuxième et troisième phases d'une progression logistique. L'innovation a été adoptée très rapidement mais, en faisant débiter la comptabilité à la création du championnat national, nous avons supprimé toute la phase de préparation dont la Coupe Sochaux faisait partie intégrante. Le graphique manifeste néanmoins la rapidité une fois le professionnalisme officialisé. La deuxième division est créée dès 1933 et, en 1945, 60% des clubs sont déjà apparus. L'adhésion a été immédiate et dénote l'état de disposition des équipes face à l'arrivée de l'innovation. La troisième phase du modèle - la saturation - se constate jusqu'au milieu des années soixante, toutes courbes confondues. Ce respect modélisateur confirme l'existence et la fin d'une première diffusion : le système traditionnel est saturé. Ensuite, une nouvelle courbe logistique démarre avec une première phase de résistance de 1965 à 1969, une expansion forte de 1970 à 1980 avant de connaître une nouvelle période de ralentissement. On peut donc affirmer que la diffusion complète s'est déroulée en deux étapes, chacune répondant à un système particulier du football que nous essaierons de décrire.

---

<sup>1</sup>Nous pouvons nous baser sur la courbe des agglomérations présentes en D1 ou en D2. Elle représente un nombre fini et limité d'individus - ou d'adoptants - à un moment précis. La trajectoire résume la dynamique de ce groupe.

3. La diffusion d'une innovation

Carte I.14 - La diffusion du football de haut niveau (1932-1995)<sup>1</sup>



<sup>1</sup>La carte a été réalisée selon les principes dégagés ci-dessus. La date d'adoption est l'année pendant laquelle l'agglomération accède à l'une des deux premières divisions. Le club, tout comme son statut, importe peu dans cette détermination et la discrétisation a été effectuée en fonction des grandes phases. Ce document sert de base à tout le commentaire sur la diffusion spatiale à partir de 1932.

### 3.2.2 Une diffusion limitée

De 1932 à 1969, nous évoquons la notion de système fermé pour deux raisons. D'une part, toute accession aux deux premières divisions est limitée par la prédilection du statut professionnel et par une autorisation de l'organisme de tutelle<sup>1</sup>. D'autre part, ce choix administratif se double d'une conséquence géographique : la première diffusion reste limitée aux zones originelles.

#### *De 1932 à 1938 : le Nord contre le Sud*

Ces premières années se traduisent par une modification constante de la formule. En 1932, le championnat regroupe seulement vingt équipes réparties en deux groupes, tous deux d'essence nationale. La saison suivante marque la création de la seconde division qui ajoute quinze nouveaux clubs. L'augmentation des effectifs est alors à son maximum : il faut satisfaire les nombreux prétendants, envieux de la réussite du nouveau championnat. En 1933, la première division rassemble treize équipes en un groupe unique tandis que vingt et une, réparties selon deux ensembles géographiques "Nord" et "Sud", composent la seconde. Parmi les nouveaux lieux de compétition, plusieurs grands noms apparaissent. Au sud, ce sont Saint-Étienne, Monaco et Bordeaux. Si l'équipe de la firme Casino se maintient, les entrées bordelaises et monégasques sont beaucoup plus fugaces. L'équipe de la Principauté - comme Hyères, Deportivo (Bordeaux) ou Béziers - n'est pas autorisée à reprendre la compétition la saison suivante en raison de son déficit. Pour les mêmes raisons, Nice abandonne le professionnalisme à la fin de la saison 1933/34, Nîmes l'année suivante. La surreprésentation sudiste de 1932 se conclut donc par un maximum d'abandons dès les premières années : beaucoup de ces équipes n'avaient pas encore les moyens d'accéder à la compétition nationale. Dans le Nord, la saison 1933/34 voit poindre des clubs qui n'avaient pas osé franchir le pas un an plus tôt. Le haut niveau s'implante ainsi à Rouen, Mulhouse, Strasbourg, Le Havre, Amiens. Deux autres équipes manifestent aussi l'ancienneté d'apparition et leurs liens avec la Grande-Bretagne : Calais et Saint-Servan<sup>2</sup>. Traduisant le rééquilibrage entre le Nord et le Sud, les deux groupes de D2 ont des effectifs inégaux. Treize clubs s'affrontent dans le Nord, ils ne sont que huit pour la France méridionale.

De 1934 à 1938, les effectifs se stabilisent à seize équipes en première division ; en seconde, ne subsiste qu'un seul groupe dont la taille varie au gré de la conjoncture, des abandons. Les nouveaux arrivants apparaissent au sein d'une zone géographiquement restreinte. Dans la France septentrionale, ils surgissent au nord d'une ligne reliant Caen à Montbéliard : Caen, Lens en 1934 ; Boulogne, Charleville, Dunkerque, Nancy, Reims et Troyes en 1935 ; Arras et Colmar en 1937 ; Longwy et

---

<sup>1</sup>De 1932 à 1943, le championnat est géré par "La commission du championnat de France Professionnel", puis de 1946 à 1982 par "Le groupement des clubs autorisés à employer des joueurs professionnels" et, depuis 1982, par "La Ligue Nationale de Football". Toutes ces organisations sont liées à la Fédération Française de Football (voir le chapitre 2 de la deuxième partie).

<sup>2</sup>Club anglais de la banlieue de Saint-Malo dont la présence se limitera à une seule année.

### 3. La diffusion d'une innovation

Maubeuge en 1938. En revanche, dans le Sud, seuls Toulouse et Villeurbanne apportent une nouveauté, la plupart des lieux intéressants ayant été exploités dès la saison inaugurale. Dans le Nord, les interstices entre les trois pôles originels sont donc comblés : la Normandie en 1933 et 1934, la Champagne en 1935. Pour la France méridionale, la première diffusion s'accomplit en périphérie : vers l'est avec Monaco ; vers le nord avec Saint-Étienne et Villeurbanne ; vers l'ouest avec Bordeaux et Toulouse.

#### *Les championnats de guerre*

Du point de vue statistique, nous avons volontairement fait l'impasse sur la période 1939-1944 car la pérennité des championnats n'a pas été assurée dans une France occupée. La notion de première et de deuxième division a disparu et, surtout, la compétition a perdu sa vocation nationale. Nous n'avons donc pas comptabilisé et représenté les équipes révélées pendant cette période dite "des championnats de guerre". Ils se sont déroulés en fonction des zones d'occupations, les équipes étant composées suivant la disponibilité des joueurs. À partir de 1943, on a assisté à une véritable nationalisation du football par le gouvernement de Vichy. Un nouveau championnat fédéral fut créé avec des équipes formées de "joueurs fonctionnaires". Comme nous l'analyserons par la suite<sup>1</sup>, un système de régionalisation a été instauré, le territoire sportif réaménagé. Mais, dès 1944, la compétition en deux zones fut rétablie pour le premier championnat d'après la libération. Toutefois, les difficultés de déplacements, les conditions matérielles précaires lui permirent de se maintenir et la compétition reprit véritablement ses droits lors de la saison 1945/46. Cette période de bouleversement a marqué la géographie du football français car elle a autorisé et favorisé la montée en puissance de "petites équipes" et, surtout, réalisé une première ouverture géographique. La création de sous-ensembles régionaux en est à l'origine.

#### *Une ouverture géographique minimale*

Restaurées dès 1944, les instances dirigeantes décident de porter l'effectif de la première division à 18 clubs pour la saison 1945-46. Le choix des équipes pose problème compte tenu des changements et des modifications structurelles causés par la guerre. La dernière compétition officielle - le championnat 1938/39 - sert alors de référence : 15 clubs sont directement admis. S'ajoutent aux ayants droit, les deux premiers du championnat 1944/45 (Girondins de Bordeaux et Olympique de Lyon) ainsi que le Stade de Reims pour "*l'ensemble de ses performances d'avant guerre*". L'élite est complétée d'une deuxième division (deux groupes de 14 équipes) reprenant le découpage classique Nord/Sud. Neuf d'entre elles étaient déjà présentes dans le championnat 1938/39 tandis que trois autres avaient participé à une compétition professionnelle auparavant (Antibes, Béziers, Amiens).

En revanche, et c'est en ce sens que la période marque la géographie du football, seize nouvelles formations font leur entrée<sup>2</sup> et plusieurs se localisent en limite des

---

<sup>1</sup>Troisième chapitre de la troisième partie.

<sup>2</sup> Sur ces 16 équipes, on ne compte que 14 agglomérations nouvelles.

zones traditionnelles. Un nouveau pôle émerge dans l'Ouest avec les futures grandes équipes que seront le FC Nantes ou le SCO d'Angers. La guerre a aussi favorisé une redistribution géographique vers le Massif Central, totalement oublié jusque là : Brive, Vichy, Angoulême, Clermont-Ferrand atteignent en effet le championnat national. Mais, le caractère quasi artificiel de ces ascensions liées aux conditions géopolitiques des championnats de guerre, se traduira rapidement par des abandons. À l'exception du club limousin, les trois autres disparaîtront la saison suivante. Simultanément, le haut niveau poursuit sa progression dans les zones déjà conquises, comblant les vides existants. En Franche-Comté, Besançon est atteint pour une implantation durable ; Douai s'installe dans le Nord tandis qu'au sud, Avignon crée un lien entre la Côte d'Azur et le Languedoc. Plus au sud encore, à l'extrême périphérie, Perpignan repousse les limites du haut niveau. Enfin, une équipe s'implante dans la commune de Toulon - l'agglomération était déjà représentée par le FC Hyères en 1932 - et un nouveau club parisien se distingue (le Stade Français).

Par la suite, la situation n'évolue guère. Il faut en effet attendre 1953 pour voir deux nouvelles implantations géographiques (Aix-en-Provence et Sedan), puis, quatre ans encore avant les arrivées de Forbach et Limoges. En 1960, la pointe normande est atteinte avec Cherbourg puis, à partir de 1965, le professionnalisme s'implante en Corse, à Bastia et Ajaccio. De 1946 à 1969, on ne constate que neuf agglomérations débutantes, soit une quantité minime pendant vingt-quatre ans. La diffusion semble bloquée, le professionnalisme atteint une première saturation géographique. Nous soulignons précédemment, dans l'examen des courbes de diffusion, la quasi-similitude entre le nombre de clubs et d'agglomérations. Toutefois, nous avons remarqué un petit décrochement à partir du milieu des années soixante : le nombre de nouvelles équipes augmentait sans être suivi d'une croissance similaire des agglomérations. Cela s'explique car, à partir de 1965, quatre des huit formations novices sont implantées dans des agglomérations déjà présentes (Paris, Marseille et ... Ajaccio). Dans la conception du système professionnel, la diffusion atteint un seuil de saturation tant du point de vue des effectifs que de la dispersion géographique. Le haut niveau vit alors dans un univers totalement fermé, paralysé par les contraintes imposées. L'accession des nouveaux venus à la deuxième division est contrainte par l'obligation du professionnalisme, d'où la persistance des blocages.

### 3.2.3 La crise du système

#### *Un système de promotion/relégation bloqué*

Pendant toute cette période, la relégation vers le Championnat de France Amateur (CFA) est en étroite relation avec le nombre de candidatures pour l'accession au professionnalisme. Si aucun club amateur sportivement qualifié ne veut franchir le pas, les équipes professionnelles reléguables restent au sein de la deuxième division. Par exemple, le CA Paris est dernier de la compétition à l'issue de la saison 1949/50 avec seize points de retard sur le dix-septième. Or, la saison suivante, le club parisien est toujours présent et termine encore dernier. La situation se poursuit, identique jusqu'en 1963 où l'équipe abandonne enfin. En instaurant un mécanisme

### 3. La diffusion d'une innovation

imperméable entre le monde professionnel et amateur, le championnat a éliminé la sanction sportive : terminer à la dernière place n'est pas synonyme de relégation, de sortie du système. Ainsi, de nombreuses équipes, sans résultats, sans pouvoir attractif, occupent régulièrement les dernières places sans que leur participation à l'élite ne puisse être remise en cause par une sanction. Résignées, peu motivées, accommodées d'un futur décidé à l'avance, elles entraînent et tirent vers le bas un football professionnel empêtré dans une crise qui se manifeste ostensiblement au début des années soixante.

L'arrêt de la diffusion est somme toute logique car, au cours du temps, tous les adoptants potentiels ont approuvé l'innovation. Le système limitant par essence le nombre de ses prétendants, il peut alors fonctionner en cercle fermé. Après avoir abandonné pendant un temps le professionnalisme, des villes le retrouvent par la suite. Parmi les nombreux exemples, nous pouvons citer Monaco qui, présente dès 1933, abandonne la saison suivante avant de reprendre finalement en 1948 ou encore Caen, qui après quatre saisons professionnelles de 1934 à 1938, abandonne pour un retour en 1970. Si l'on évoque aussi facilement le terme de "crise" à partir des années soixante, c'est que le système de promotion est complètement bloqué tant pour les joueurs que pour les équipes et cette situation se traduit par une multiplication des abandons. Les effectifs de la deuxième division varient au gré des engagements et, à partir de 1963, chaque saison affiche une quantité inédite : 18 clubs (1963), 16 (1964), 19 (1965), 18 (1966 et 1967), 21 (1968) et 16 (1969). Le paroxysme est atteint à l'orée de la saison 1970/71 car le groupement n'a obtenu que neuf candidatures pour la seconde division. Seuls Besançon, Boulogne, Cannes, Reims, Monaco, Paris-Neuilly, Nancy, Dunkerque et Nice souhaitent ou peuvent reprendre. Les deux saisons précédentes ont été catastrophiques avec les abdications successives de Lille, Lens, Béziers, Montpellier, Paris-Joinville et Rouen. L'équipe lilloise, qui avait outrageusement dominé la compétition au sortir de la guerre, symbolise cette faillite et marque fortement les esprits.

#### *La crise affecte les spectateurs*

La crise s'applique à l'ensemble du système et ses origines sont multiples, nous aurons l'occasion d'y revenir. Toutefois, la quantité de spectateurs diminue constamment à partir de 1950 et entraîne d'importantes difficultés financières pour les clubs. À cette date, un match de championnat de France attire en moyenne 11 403 spectateurs mais ils ne sont plus que 8 244 en 1960 et le minimum est atteint en 1968 avec une moyenne de 6 555. En deuxième division, la situation se dégrade nettement dans les années soixante. En 1949, elle attire 3 665 spectateurs en moyenne, 5 000 en 1959 mais seulement 1 803 en 1969<sup>1</sup>. Ces chiffres globaux masquent de fortes disparités entre les équipes et certaines rencontres se jouent dans des stades quasiment vides. Dans son histoire du football, J. de Ryswick illustre cette période noire par l'exemple du Racing Club de Paris qui entame une chute irrémédiable. Son

---

<sup>1</sup>Ces deux derniers chiffres sont des estimations à partir de sondages que nous avons effectués pour ces deux dernières saisons. La moyenne est calculée sur 39 (1959/60) et 30 rencontres (1969/70) représentant un total de 4 journées.

témoignage montre la réalité d'une situation qui balaye bien des illusions. Quand, en 1966, le club parisien n'a pas d'autre solution que de fusionner avec l'équipe de Sedan, le commentaire est acerbe : *“ Cette incroyable opération plonge les amis du RCP en pleine nostalgie ciel et blanc : on se met à évoquer le Racing de l'entre-deux-guerres [...] qui taillait en pièce le grand LOSC. On revoit le Racing des années 1958-62, celui des Marche, Cikowski, Ujlaki, Jean-Jacques Marcel, terminant quatre fois de suite dans le sillage du champion, Nice, Reims ou Monaco. On revit ces merveilleuses soirées de printemps que le Racing offrait à son public parisien avec son annuel tournoi de Paris, qui amenait au Parc des Princes, Santos, le Real, Milan, Vasco de Gama et autres seigneurs du football mondial. Et puis, en mai 1964, c'est le plongeon en compagnie de deux autres Grands que sont Reims et Nice. Mais, ce dernier remontera une saison plus tard et Reims (momentanément il est vrai) en 1966. Le Racing, lui, s'enfoncé, terminant cette même saison 1965-66 au 17ème rang de la division 2, devant Aix et Marignane. Affluences et recettes ont chuté à l'avenant. Déjà, au temps de sa splendeur, le Racing était mal aimé au Parc, mais au moins les siffleurs étaient là. À présent, ils ne se dérangent même plus. Pour Racing-Reims qui, quel que soit le contexte demeure un événement, il y a 21 000 spectateurs. Mais on comptera 1 045 entrées pour Racing-Boulogne et ... 372 à l'occasion de Racing-Bastia, que l'équipe corse remporte par 8 à 2! À tous les échelons, le Racing est un corps vidé, usé, sans âme et sans ressort”* (De Ryswick, 1979, p. 133).

Tout le football professionnel français est moribond. Ses meilleures formations ne sont pas au niveau des clubs étrangers ; l'équipe de France, vitrine du football national, accumule les défaites, ne participe plus aux compétitions internationales, l'épisode glorieux de 1958 ne provoquant qu'une illusion éphémère. Le public délaisse un spectacle souvent sans intérêt et cette raréfaction entraîne directement une baisse importante des recettes qui touche particulièrement la deuxième division. Les boucles de rétroaction agissent parfaitement. De plus, les figures charismatiques disparaissent peu à peu et leurs remplaçants ne sont pas du même niveau sportif, médiatique ou financier. Comme nous le montrerons dans la seconde partie, les clubs des grands centres urbains sont remplacés par ceux de villes plus petites. En 1968, Bastia et Ajaccio montent en division 1 pendant qu'une autre équipe ajaccienne - le Gazelec - intègre la seconde.

#### *Les joueurs aussi touchés*

Parallèlement, la crise affecte aussi les vocations professionnelles. Lors de la saison 1948/49, on compte 818 joueurs de profession (434 en D1 et 384 en D2) ; ils ne sont plus que 594 en 1958/59 (306 et 288) et 375 (229 et 146) lors de la saison 1968/69. Jusqu'aux années cinquante, les effectifs des clubs avaient été pléthoriques, compris entre 25 et 30 professionnels. Le semi-esclavagisme dans lequel étaient tenus les joueurs autorisait la présence de ce volant important de main d'œuvre. Ensuite, pour des raisons financières, leur nombre décroît et ils sont remplacés par des stagiaires et des amateurs. En 1959, la moyenne est de 15 professionnels par équipe, elle descend à 10 en 1968 et, à cette date, 13 formations comptent moins de 10 joueurs sous contrats. Nombre d'entre eux préfèrent alors une licence d'amateur accompagnée d'un emploi stable et aménagé plutôt qu'une intrusion dans le monde difficile et ingrat du professionnalisme dans lequel la reconversion n'est pas assurée. A. Wahl et

### 3. La diffusion d'une innovation

P. Lafranchi cite les exemples de nombreux joueurs détournés d'une carrière prometteuse pour ces raisons extra-sportives (Wahl et Lafranchi, 1995). George Boulogne, alors instructeur national de la FFF, déclarait ainsi : *“Souvent les petits clubs retiennent dans leur sein ces jeunes garçons doués au lieu de les encourager à aller dans des clubs à section professionnelle. Il arrive également que ces petits clubs fassent une peinture très noire du professionnalisme. On a tellement répété que le joueur pro, à trente-cinq ans, était sur le pavé, que les jeunes hésitent à entrer dans la carrière.”*<sup>1</sup> En 1960, *Football Magazine* lance une grande enquête afin de déterminer les causes de cette désaffection<sup>2</sup>. Outre les conditions précaires d'une carrière de joueur, les clubs professionnels dénoncent vigoureusement la concurrence déloyale du monde amateur. Or, c'est en abaissant les barrières entre les deux conceptions, en décroissant un système hermétique, que le football pourrait continuer sa progression géographique.

## 3.3 L'ouverture géographique : une réponse à la crise

Afin de répondre à cette crise qui menaçait la survie du football professionnel, les dirigeants ont élargi la base du championnat national en autorisant la participation des clubs amateurs<sup>3</sup>. Cette ouverture a permis un décroissement géographique et un achèvement de la diffusion sur le territoire. Notre problématique spatiale se concentre, insiste sur cette décision car elle est essentielle dans l'explication des modifications spatiales. Une nouvelle localisation des équipes et, par la suite, un changement dans la répartition spatiale des joueurs sont les conséquences directes.

### 3.2.1 La création du National

Le 7 mai 1970, J. Ferran écrit dans *L'Équipe* : *“Le football est donc enfin sorti de son immobilisme, et nous devons d'abord nous en réjouir. Certes, il lui a fallu du temps, une situation dégradée et diverses interventions extérieures pour en arriver là. Mais, il l'a fait, et il fallait le faire! Compte tenu surtout de la résistance acharnée des clubs de division 2, incapables de voir plus loin que leurs intérêts immédiats et égoïstes. Cette réforme ne marque pas du tout, à nos yeux, la mort ni même le recul du professionnalisme. Bien au contraire! Le football professionnel, dans ses structures actuelles, dépérissait de tous ces poids morts de division 2 qui le tiraient vers le bas. Il souffrait aussi, c'est évident, de la concurrence déloyale du CFA. Les cloisons étanches qui existaient entre le piètre professionnalisme de la division 2*

---

<sup>1</sup>Cité par (Wahl et Lafranchi, p. 167).

<sup>2</sup>(*Ibid.*, p. 152).

<sup>3</sup>Cette mesure n'est pas unique et s'accompagne d'autres changements : nouveau statut pour les joueurs, mise en place d'une politique nationale de formation.

*et l'amateurisme marron empêchait tout renouvellement des professionnels et toute promotion des amateurs. Il fallait en finir. Il fallait faire craquer ces carcans et unir en fin tout notre football en une pyramide harmonieuse.”<sup>1</sup>*

L'article est un hommage à la fédération qui a enfin admis la modification en profondeur la compétition. J. Ferran rédige son article au lendemain d'une décision marquante : sous la présidence de Jean Sadoul, le Conseil fédéral de la FFF a supprimé la deuxième division professionnelle car elle ne répond plus à son critère de définition. En remplacement, les administrateurs proposent un championnat national dans lequel se confronteront professionnels et amateurs afin de réaliser un brassage de toutes les "forces vives" du football. Cette épreuve est provisoire : elle doit durer deux saisons à l'issue desquelles la division 2 sera reconstituée sous la forme d'un championnat *open* avec trente-six clubs répartis en deux groupes géographiques. Dans la déclaration officielle annonçant sa décision<sup>2</sup>, la FFF exprime toujours la nécessité d'une seconde division mais, celle-ci, pour répondre aux exigences demandées, doit éliminer les clubs les plus mal classés. Or, les dernières années ont montré que, faute de diffusion continue du professionnalisme, cette exigence n'était plus respectée. D'autre part, elle note que "*le pouvoir [politique] est ému par la situation actuelle du football*" et "*qu'il est prêt à intervenir autoritairement*". Privée d'autres solutions devant le refus constant des amateurs pour adhérer au professionnalisme, elle décide donc la création d'une nouvelle compétition au sein de laquelle les clubs pourront garder leurs statuts antérieurs. Toutefois, la FFF dégage une aide pour les formations à vocation professionnelle afin de compenser les déficits possibles de recettes et les désavantages dus au statut<sup>3</sup>. Enfin, elle invoque "*l'intérêt supérieur du football*" qui serait menacé si aucun changement n'était effectué rapidement. Malgré cette ouverture généreuse, la première division est préservée du monde amateur car une clause stipule que toute équipe désireuse d'accéder au niveau supérieur doit accepter le statut pro. Cette mesure sera appliquée en 1979 aux dépens de Gueugnon qui, ayant pourtant gagné son passeport sportif, se verra éconduit par son refus d'innovation statutaire (Loubières, 1979).

#### *Avantages et inconvénients du National*

Cette décision entraîne un nombre important de réactions et, si la presse spécialisée "se félicite" de la réforme, les plus virulentes critiques parviennent des clubs de seconde division. Avec la création du National, ils doivent participer à une nouvelle épreuve, dégradante selon eux. Outre cette considération, les équipes appréhendent fortement le facteur financier et le soutien hypothétique des collectivités locales. Un championnat de seconde zone pourrait détourner les mairies de leurs vocations partenariales. En novembre 1970, *France-Football* établit un premier bilan de l'épreuve et questionne ces présidents de clubs<sup>4</sup>. Tous gardent leurs

---

<sup>1</sup>*L'Équipe*, jeudi 7 mai 1970, p. 7.

<sup>2</sup>*Ibid.*, p. 7.

<sup>3</sup>En effet, en tant que professionnel, le club est assujéti à des charges salariales et fiscales dont sont exemptées les équipes dites amateurs.

<sup>4</sup>*France-Football*, n° 1285, 17 novembre 1970, pp. 14-15.

### 3. La diffusion d'une innovation

opinions initiales et jugent dans l'ensemble cette compétition défavorable en raison des pertes financières occasionnées. En revanche, à la lecture des quelques avantages procurés, on distingue plusieurs thèmes qui importent à notre analyse.

Les dirigeants constatent tous la décroissance effective des coûts de transport. Le National comprend trois poules géographiques de seize équipes répondant aux noms de "Centre et Ouest", "Nord et Est" et "Sud". La proximité des clubs abaisse la durée des déplacements, diminue leurs coûts et les rend accessibles aux emplois du temps amateurs. Principal avantage cité par les professionnels, cette réduction leur évite de longs et fastidieux périple. À titre d'exemple, l'équipe toulonnaise emprunte désormais des voitures particulières pour se rendre à certains matches. En corollaire, on évoque une fatigue moindre, un temps supplémentaire consacré à l'entraînement, soit une économie monétaire et physiologique. Ce rapprochement géographique permet une multiplication des derbies d'où un intérêt supérieur pour le public. *"Ce n'est plus l'éternel ronron de la deuxième division avec les mêmes protagonistes qui avait fini par lasser le public"* explique le président de Limoges. Son collègue de Lorient lui répond que *"par ailleurs, l'engouement du public est plus grand compte tenu des nombreux derbies. Le National est plus proche des spectateurs que ne l'était la deuxième division."*

Mais, à côté des avantages géographiques, le scepticisme domine sur la qualité sportive de l'épreuve, sur *"le jeu déroutant"* des amateurs, sur la perte financière et, pour beaucoup, le National n'offre pas une solution à long terme, solution qu'il ne revendique pas d'ailleurs car il doit seulement permettre une évaluation générale par la découverte de nouveaux talents et de nouvelles équipes. Pour le président de Paris-Joinville, *"ce National aurait une utilité s'il amenait dans l'avenir, des clubs des grandes villes comme Brest, au championnat professionnel de division 2."* La véritable mission de l'épreuve s'affirme dans cette constatation.

#### *L'apparition de nouvelles équipes*

En promulguant un double statut, la direction du football français promeut une nouvelle diffusion de l'élite nationale tant par le nombre des adhésions espérées que par les origines géographiques des équipes. Le système précédent s'inscrivait dans un espace fermé, limité pour l'essentiel aux régions du Nord et du Sud. Le Centre et l'Ouest de la France restaient à l'écart du haut niveau. La création du National termine la diffusion en profitant aux équipes des zones géographiques qui, jusque là, n'avaient que peu ou pas de représentants.

La carte I.14 confirme le phénomène car, à partir de cette date, le Centre, la Bourgogne et, à un moindre degré, la Bretagne et les Pays-de-la-Loire, se parent de clubs inédits. Lors de la première saison du National, quinze nouvelles agglomérations s'engagent, la saison suivante elles ne sont plus que cinq<sup>1</sup>. Leur répartition géographique est spécifique. Cambrai, Évreux et trois clubs de l'Île-de-France (Mantes-la-Jolie, Fontainebleau et Creil) représentent le Nord mais n'auront qu'une existence éphémère. Dans le Sud, les effectifs sont toujours aussi réduits.

---

<sup>1</sup>Si l'on compte en équipes nouvelles, elles sont respectivement 19 et 6.

Arles, Montélimar et Martigues complètent la densification opérée depuis l'après-guerre entre Languedoc et Côte d'Azur. À ces villes s'ajoute La Ciotat dont le club est une émanation des chantiers navals. Les onze agglomérations restantes apparaissent toutes au sein d'un triangle limité par la Bourgogne à l'est, les Charentes au sud et la Basse-Normandie au nord. Blois, Bourges, Brest, Châteauroux, Gueugnon, Laval, Montluçon, Poitiers, Quimper, La Rochelle et Louhans profitent ainsi du National.

Au Nord comme au Sud, la quasi-totalité des agglomérations étaient déjà présentes dans les anciens championnats ou continuent de l'être en première division. Le groupe Nord est constitué d'équipes expérimentées comme Lille, Lens, Mulhouse, Strasbourg, Sochaux, Amiens, Dunkerque ou Besançon. Un constat identique se vérifie dans le Sud avec Toulouse, Montpellier, Sète, Alès, Aix-en-Provence, Toulon, Cannes et Monaco. En revanche, pour le Centre et l'Ouest, la très grande majorité n'a jamais participé à une compétition de cette envergure. Cette subite apparition prolonge la diffusion géographique et s'interprète comme le résultat d'un processus politique, d'une décision fédérale prise dans "*l'intérêt supérieur du football*". Certaines de ces équipes existent depuis de nombreuses années comme Châteauroux (1913), Brest (1905), Quimper (1905), Blois (1910), Louhans (1916) ; d'autres sont plus récentes comme Montluçon (1937), Gueugnon (1945) ou Bourges (1966)<sup>1</sup>. On ne peut toutefois pas comprendre cette apparition soudaine sans faire référence au championnat amateur établi en parallèle à la compétition professionnelle.

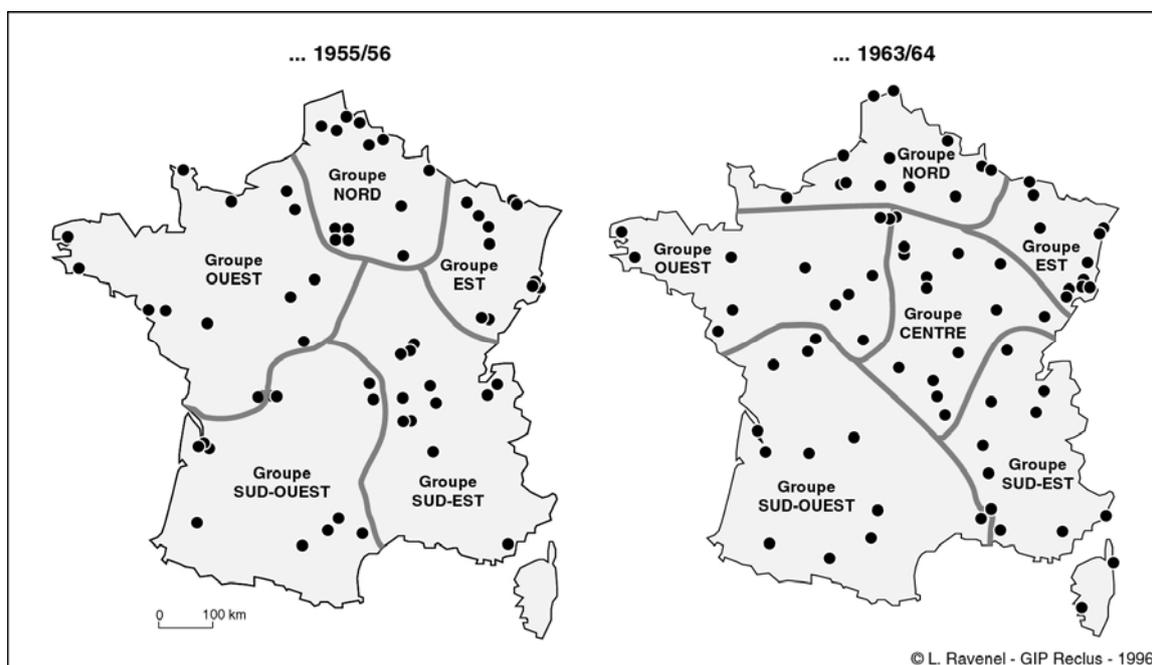
---

<sup>1</sup>On peut néanmoins remarquer que ces dates de fondations sont plus récentes que la plupart des clubs des zones originelles.

### 3.3.2 L'espace du football amateur

Le Championnat de France Amateur (CFA) existe depuis 1935 et, comme son nom l'indique, accueille les clubs ne pouvant ou ne voulant pas adopter le professionnalisme<sup>1</sup>. Les réserves, les relégués de deuxième division sont toutefois autorisés à participer et, lors de la saison 1963/64, neuf équipes professionnelles<sup>2</sup> profitent de cette largesse. Hormis ces exceptions, les autres formations sont constituées par des amateurs plus ou moins marrons et, dès le début des années soixante, les meilleures entrent en concurrence directe avec les pros. En revanche, la distribution géographique du CFA couvre entièrement le territoire (cartes I.15).

Cartes I.15 - Le Championnat de France Amateur en ...



Les groupes géographiques sont indispensables pour une pratique amateur car ils limitent foncièrement les déplacements. Cette catégorisation accentue aussi l'ubiquité des équipes car leurs adhésions sont décidées en fonction de critères régionaux : elles résultent de performances acquises au sein des ligues concernées. Par exemple, le groupe Ouest recrute ses équipes dans les ligues de Bretagne, de Normandie, du Centre et de l'Atlantique. Ce maillage territorial entraînera toujours une totale représentation de l'espace national.

Néanmoins, l'intensité du haut niveau se remarque à la plus ou moins grande hétérogénéité spatiale des groupes. Le Nord, l'Est et le Sud-Est (en 1955/56) offrent une plus forte densité de clubs que l'Ouest et le Sud-Ouest. Peu de régions sont

<sup>1</sup>Les données complètes et compilées sur le CFA n'existent pas. Nous avons abordé cette compétition par l'intermédiaire de données collectées pour les saisons 1955/56, 1963/64 et 1964/65.

<sup>2</sup>Sedan, Rouen, Reims, Strasbourg, Nancy, Sochaux, Rennes, Bordeaux et Monaco.

tenues à l'écart du CFA et l'on observe des concentrations hors des zones traditionnelles. En 1955/56, le Lyonnais, le sud de la Bourgogne sont dotés de onze équipes. Elles forment un groupe Sud-Est dans lequel Draguignan est isolé sur une Côte d'Azur acquise aux professionnels. Montceau-les-Mines, Sanvignes, Gueugnon, Roanne, Roche-la-Molière ou encore La Voulte incarnent ces clubs issus de petites villes industrielles dont les joueurs sont employés à l'usine principale et dont les dirigeants cumulent les fonctions patronales. Dunlop à Montluçon, les Forges à Gueugnon, les mines à Brassac financent ainsi des équipes à la limite du corporatisme. La proximité géographique augmente le nombre de derbies, renforce l'intensité des rencontres et n'encourage pas le passage au professionnalisme car il faudrait alors rejoindre une compétition nationale coûteuse pour de petites communes. Les joueurs ont des emplois stables, une reconversion garantie et les primes de matches leur assurent un niveau de vie identique à celui de la plupart des professionnels.

Dans le Sud-Ouest, les conditions de présence sont liées aux échelles locales : les clubs sont implantés dans les cités minières, industrielles (Graissessac, Cazères, Revel) ou près de Bordeaux. Les distances deviennent plus importantes et les concentrations s'observent simplement autour de Bordeaux ou dans la vallée du Tarn. Dans le Nord et l'Est, les clubs reproduisent une structure identique à celle du professionnalisme. Entre 1955 et 1963, une dynamique tangible se manifeste. Les effectifs généraux augmentent : 61 en 1956, 66 en 1962 et 73 en 1963 et 1964. La côte méditerranéenne, absente huit ans plus tôt, s'est considérablement renforcée. Un groupe "Centre" a été constitué afin de réguler la permanence régionale en rapprochant des équipes disséminées jusque là. Dans l'Ouest, d'Orléans à Niort, un chapelet de villes est apparu : elles accéderont toutes au National ou à la division 2 par la suite.

### 3.3.3 Un retard dans la diffusion

À ce stade de l'analyse, une question se pose : si tout le territoire est couvert, pour quelles raisons ces équipes n'ont-elles pas accédé au professionnalisme à la suite des régions originelles, assurant ainsi une diffusion continue du phénomène dans l'espace français? Même si elles renforcent la présence des zones professionnelles, les localisations amateurs mettent aussi en évidence une présence générale du football sur tout le territoire. Il existe donc une ou plusieurs explications à la permanence d'une forme initiale. Sur ce point, il nous faut envisager plusieurs éléments de réponses, plusieurs hypothèses.

#### *Un espace inexpérimenté*

Comme nous l'avons déjà signalé, le facteur de l'ancienneté, de l'expérience joue un rôle primordial à cette échelle. Quand le football dégage une première élite nationale par l'intermédiaire de la Coupe de France, les régions de l'Ouest et du Centre n'apparaissent pas et démontrent déjà un retard dans la construction du haut niveau. Ayant été plus tardivement atteintes par l'innovation, elles n'ont pu acquérir l'expérience et l'émulation indispensable pour rivaliser au plus haut niveau. Dans le

### 3. La diffusion d'une innovation

Sud et le Nord, une lutte incessante entre les meilleures équipes a favorisé la concurrence, la recherche et l'engagement des meilleurs joueurs afin de dominer le voisin. L'émulation, l'exemplarité ont créé une conscience de l'élite, une mémoire des exploits passés. En cas de relégation, c'est à l'histoire prestigieuse que l'on fait appel pour réintégrer l'élite. L'ancienneté de l'implantation a construit une mémoire, a marqué l'espace de sa tradition. Si, dans un premier temps, l'importance de la pratique a entraîné la formation de l'élite, cette dernière est devenue rapidement indépendante de sa base comme nous le montrerons dans la quatrième partie. Elle a développé sa propre culture, sa tradition en attachant à l'espace une mémoire des lieux. Seuls les exploits, les victoires, les faits mémorables rendent cette édification concevable.

#### *Un décalage temporel*

La diffusion nationale a également introduit un décalage temporel dans l'adhésion au professionnalisme. Dans les années trente, ce sont les zones des premières implantations qui participent à la compétition et qui entraînent une émulation régionale. Au sortir de la guerre, un pôle se forme autour de Nantes et pourrait déterminer, engager un processus de diffusion régionale. Or aucun club supplémentaire ne viendra épauler les trois nouveaux malgré la réussite d'Angers à la fin des années cinquante ou de Nantes au milieu des années soixante. Quand ces équipes atteignent leur maturité, deviennent une référence, un stimulant régional, le système général est dans une phase critique et les clubs inférieurs hésitent à rejoindre un championnat professionnel en difficulté. Le retard initial aurait pu être comblé si le système avait perduré dans ses conditions originelles. Quels intérêts auraient eu ces équipes, installées dans de bons championnats amateurs, à franchir le pas vers un monde professionnel nécessairement plus coûteux? En juillet 1965, *France-Football Officiel* publie le bilan comptable du championnat amateur de la saison 1964/65 et parle de succès, de vitalité, discours qui contraste fortement avec les difficultés rencontrées par les professionnels<sup>1</sup>. Le CFA a attiré plus de 959 000 spectateurs pour une recette nette globale de près de 4 millions de francs. Le regroupement géographique limite les frais de déplacement, renforce l'émulation locale et, de fait, décourage un changement de statut. Dans ces conditions, pourquoi combler le retard chronologique? Si l'on compare cette situation à l'exemple britannique et à la diffusion continue du professionnalisme, on remarque un territoire entièrement couvert avant 1920. Ce n'est pas fondamentalement la rapidité du processus qui est en cause mais la perpétuation d'un système équivalent : tous les clubs ont pu accéder à l'innovation dans des conditions similaires (Bale, 1978). Dès lors, il n'y a pas eu ce décalage forcé favorisé par deux états du système.

#### *L'erreur écologique du football de haut niveau*

Enfin, nous voudrions évoquer une troisième hypothèse qui, contrairement à l'opinion couramment admise, ne peut être validée de notre point de vue : l'idée

---

<sup>1</sup>*France Football Officiel*, n° 1008, mardi 6 juillet 1965, p. 1.

selon laquelle les clubs professionnels seraient principalement implantés dans des villes industrielles. Ils tireraient leur force d'un public populaire et profiteraient du financement des industriels locaux. À l'évocation du Nord et de l'Est de la France, de Roubaix, Valenciennes, Forbach, Lens ou Longwy, la logique est en effet convaincante et l'on ne peut nier son importance. En revanche, comment selon cette conception, attribuer à l'échelle nationale la présence d'équipes le long de la côte méditerranéenne, zone d'implantation originelle par excellence? Dans son étude sur le football gardois, P. Monnier s'étonne du succès et de la réussite nîmoise, une "*ville qui n'a rien pour réussir*", c'est à dire une ville sans forte connotation industrielle<sup>1</sup> (Monnier, 1983, p. 66). La même analyse pourrait s'appliquer à Béziers, Montpellier, Sète, Cannes, Marseille, Antibes, Monaco pourtant précurseurs du professionnalisme. Dès l'origine, ce modèle ne s'applique pas à la moitié des clubs.

L'idée d'une relation entre football et industrie s'accommode donc d'une sorte d'erreur écologique qui consiste à affecter à la ville ou au club les caractéristiques de l'espace dans lequel il est situé<sup>2</sup>. Cette pratique définit l'individu en fonction de valeurs qui s'interprètent à une autre échelle. Le fait qu'un club soit situé dans le Nord de la France, dont la qualité industrielle ne se dément pas, ne préjuge pas automatiquement des caractéristiques socio-économiques de la ville qui l'abrite. Si en France, l'unicité ville/club préserve la relation, les autres pays européens proposent une multiplicité d'équipes qui répondent à une logique géographique locale et reflètent les distensions au sein de la cité<sup>3</sup>. L'inverse peut aussi s'exprimer dans le Sud car ce n'est pas en raison d'une sous-industrialisation que l'on peut déduire la typologie du club<sup>4</sup>.

Mais, surtout, cette impasse géographique condamne, censure généralement tout autre schéma explicatif. On se focalise sur des valeurs socio-économiques régionales sans réfléchir à d'autres modèles de présence. L'ancienneté, la diffusion spatiale, les effets de mémoire ne sont pas des simples substituts de causalité. Ils interviennent au contraire comme des facteurs primordiaux en accord avec l'échelle de notre raisonnement. La taille de la ville, sa position hiérarchique proposent une autre structure explicative qui dépasse et, surtout, s'affranchit de l'erreur écologique. Comprendre l'implantation puis le succès des clubs parisiens ou de Marseille implique un raisonnement en fonction de la hiérarchie urbaine et non l'examen inutile des caractéristiques industrielles. À Lille, la présence du football s'envisage davantage comme la résultante d'un équipement indispensable à une très grande agglomération, doublée d'une implantation ancienne. Plus on descend dans la hiérarchie, plus les facteurs spécifiques interviennent. Toutefois, on ne peut nier que beaucoup de clubs du Nord ou de l'Est aient des origines industrielles mais leurs

---

<sup>1</sup>Le jugement est fonction de l'échelle de référence et l'auteur valide sa conception au plan national. En revanche, lors des derbies, lorsqu'on oppose Nîmes à Montpellier, la cité gardoise devient "*industrielle*" et Montpellier "*intellectuelle*".

<sup>2</sup>L'erreur écologique classique fonctionne plutôt dans l'autre sens, à savoir : on affecte à l'espace la valeur des individus qui le compose. Nous développerons ces notions dans la quatrième partie où nous serons confronté au même problème.

<sup>3</sup>Voir deuxième partie, chapitre 1.

<sup>4</sup>Le club de La Ciotat est à ce titre explicatif.

espaces de référence déterminent simplement une probabilité. Pensons à Douai, Valenciennes, Lens, Maubeuge, Forbach, Merlebach, Longwy qui apparaissent avant la guerre. Cette valeur n'est pas suffisante pour l'accession au professionnalisme, auquel cas, Graissessac, Gueugnon, Brassac, Cazères, Montceau, Montluçon y auraient aussi adhéré. Finalement, on peut se demander si cette explication économique n'a pas été réalisée *a posteriori* en considérant une superposition géographique entre les clubs de la France industrielle et les valeurs de cet espace. Le phénomène est connu, peut être pas assez : une même configuration spatiale, voire une corrélation spatiale, ne préjuge en rien d'un lien de causalité (Durand-Dastès et Sanders, 1985) (Brunet, 1987), (Monmonnier, 1993). La localisation des équipes n'implique pas obligatoirement ce facteur explicatif pour leurs conditions d'émergence : il renforce simplement une probabilité. C'est en cela que nous jugeons cette hypothèse mineure par rapport aux conditions d'implantation, d'ancienneté ou de hiérarchie que nous examinerons par la suite.

#### 3.3.4 La fin de la diffusion

Les nouvelles équipes qui accèdent au National en 1970 se localisent, pour leur très grande majorité, dans un espace jusqu'ici absent à ce niveau. Dans les groupes "Nord et Est" et "Sud", elles ont, pour la plupart, participé aux championnats de première ou deuxième division. En revanche, aucun ambassadeur du Sud-Ouest - qui formait un groupe à part dans l'ancien CFA - ne s'est engagé, n'a été accepté. Sur ce point, la concurrence du rugby s'affirme comme l'une des raisons principales car les villes, fonction de leurs tailles réduites, ne peuvent développer et entretenir deux sports importants. La possibilité offerte par l'ouverture aux amateurs ne se concrétise pas car le système des sports collectifs, identitaires, est déjà confisqué par le rugby. Par la suite, et malgré la prolongation du championnat *open*, le développement du football de haut niveau restera toujours bloqué par la concurrence du ballon ovale<sup>1</sup>. Seules trois villes apparaîtront : Saint-Seurin et Libourne dans la région bordelaise, Rodez dans l'Aveyron et, selon le principe hiérarchique, le haut niveau renforcera sa position à Toulouse et Bordeaux.

*Une implantation durable des équipes de l'Ouest et du Centre.*

À ce constat de localisation, s'ajoute son corollaire : la pérennité des équipes. Dans un premier temps, si l'Ouest et le Centre profitent de l'effet National, le rapport s'équilibre entre les zones par la suite. À la fin de la saison 1970/71, le PSG devient champion de France du National et accède à la division 1 en compagnie de Monaco et de Lille. La saison suivante, ce sont Valenciennes, Strasbourg et Sedan qui franchissent le seuil tandis que Quevilly, Creil, Évreux, Mouzon, Quimper, Paris-Joinville, La Rochelle, Gazelec Ajaccio, Martigues, Aix et Béziers rejoignent la

---

<sup>1</sup>Ainsi, l'expérience de Brive au sortir de la guerre tourne rapidement à l'échec. Lors de son unique saison en D2 (1945/46), l'Étoile Sportive termine dernière du groupe Sud avec 5 points sur les 52 possibles. Elle ne sera pas admise la saison suivante.

nouvelle deuxième division<sup>1</sup>. À partir de 1972/73, le principe de la compétition *open* est acquis et se perpétue sans changement jusqu'en 1993. Les clubs émergent principalement dans la moitié septentrionale du pays, au-delà d'une ligne reliant la Vendée à la Suisse. Pendant cette période, plusieurs équipes désormais connues font leur apparition : Auxerre intègre la deuxième division en 1974, Guingamp en 1977, Niort en 1985, Saint-Brieuc étant la dernière ville en date (1993).

Nous avons voulu tester cette idée de pérennité spatiale. Pour cela, nous avons découpé l'espace français en trois grandes régions reflétant les étapes principales de la diffusion : les deux zones originelles Nord et Sud auxquelles s'adjoint une troisième, le Centre. Nous avons élargi l'échelle chronologique en fixant pour limite la saison 1945/46 afin d'obtenir pour ces espaces, une quantité suffisante de nouvelles agglomérations. Nous avons comptabilisé celles apparues depuis 1945 et, sur cet ensemble, déterminé celles qui sont toujours présentes (saison 1995/96). Le tableau de contingence ainsi obtenu est significatif d'après le test du  $\chi^2$  calculé (tab. I.1).

Tab. I. 1 - Le succès géographique de la diffusion

	Population < médiane	Population > médiane	<i>total</i>
1 ou 2 coupes	20	13	33
plus de 2 coupes	3	9	12
<i>total</i>	23	22	45

médiane = 1 280 000 hab.

Seules les agglomérations ayant gagné une Coupe d'Europe entre 1956 et 1995 ont été retenues. Ainsi, ni Paris (vainqueur en 1996), ni Berlin, ni Moscou ne figurent dans les calculs.

Des trois espaces, le Sud confirme sa mise en retrait dès 1945 car seules quatorze nouvelles unités urbaines ont intégré le haut niveau depuis cette date. En revanche, le tableau et le test d'indépendance sont formels : une seule agglomération du Nord - sur les vingt-cinq apparues - participe au championnat actuel. Épinal n'aura toutefois vécu qu'un passage éphémère. Dans le Sud, parmi les quatre rescapés, deux ont atteint la première division (Bastia, Martigues), Valence et Perpignan restant bloqués au niveau inférieur. En revanche, les villes de la zone Centre ont connu un succès beaucoup plus important. Sur douze, elles sont sept à revendiquer cette accession : Nantes, Angers, Gueugnon, Laval, Auxerre, Guingamp et Niort ont joué

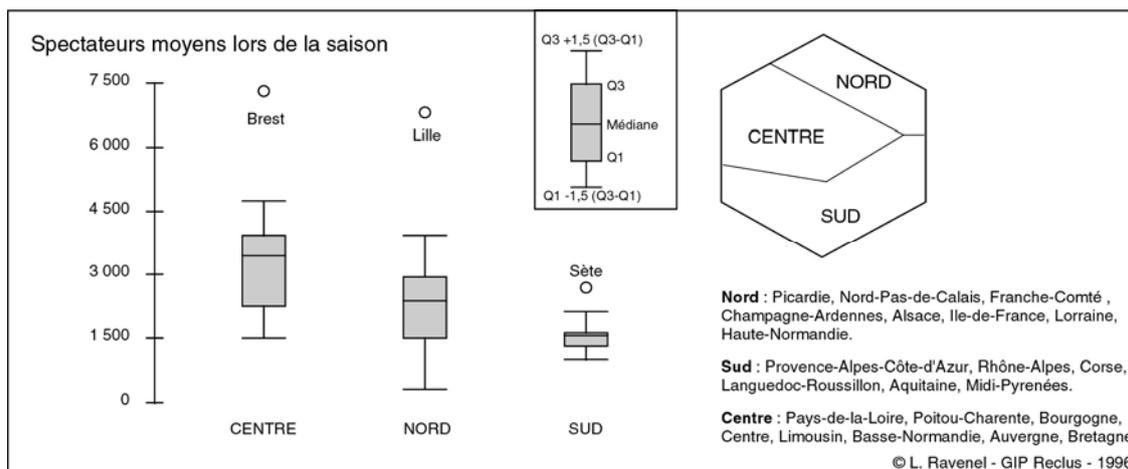
<sup>1</sup>Comme prévu, le National est arrêté au bout de deux saisons mais il est remplacé par une deuxième division *open* constituée de deux groupes géographiques.

parmi l'élite et quatre poursuivent toujours dans cette voie. Cette constatation montre la réussite de l'implantation et de la diffusion.

*Un espace neuf pour le football de haut niveau*

Cette réussite flagrante ou, à l'inverse, l'échec des nouvelles formations du Nord et du Sud, peut s'expliquer par des effets de concurrence : concurrence de la tradition, concurrence directe des moyens financiers. Quand le haut niveau s'implante dans le Centre grâce au National, il connaît un fort succès populaire. Le public, qui découvre enfin des équipes évoluant à un niveau supérieur, est avide de spectacle sportif. Contrairement au Nord et au Sud, il n'existe pas de culture élitiste, de références historiques permettant de dénigrer le football proposé. D'une certaine manière, en s'implantant sur un territoire vierge, le haut niveau renouvelle sa clientèle, attire un public neuf, désireux de rencontres et de matches auxquels il n'avait jamais assisté. Le succès remporté se vérifie par l'importance des affluences lors du premier National. Reprenant les aires géographiques précédentes, nous avons établi pour chacune un diagramme de distribution des spectateurs (fig. I.11)<sup>1</sup>.

Fig. I.11- Les affluences du National par zones géographiques (1970/71)



Les différences de distribution apparaissent nettement. Le groupe Centre possède la médiane la plus élevée (3 483 spectateurs) suivi par le Nord (2 417) et, en dernière position, le Sud (1 574). On constate une répartition dissymétrique vers les plus fortes valeurs. Chacune des distributions possède son individu exceptionnel : Brest (7 315), Lille (6 855) et Sète (2 742). La différence est d'autant plus forte qu'elle doit être relativisée par la population des agglomérations en présence : le groupe Centre jouit d'une population médiane de 72 998 habitants contre 143 336 (Nord) et 84 173 (Sud)<sup>2</sup>. Les unités urbaines sont plus petites mais l'affluence y est nettement supérieure. Comme nous le verrons dans l'étude des spectateurs<sup>3</sup>, ce comportement s'éloigne fondamentalement du modèle général.

<sup>1</sup>Il est réalisé à partir des moyennes d'affluences pour chacune des équipes.

<sup>2</sup>D'après le Recensement Général de la Population de 1968.

<sup>3</sup>Voir chapitre 1 de la troisième partie.

Cet attrait s'explique en grande partie par la nouveauté et par la non-concurrence de clubs déjà installés. En effet, bénéficiant d'une présence effective en première division ou d'une réputation ancienne, ces derniers limiteraient les chances de succès des nouvelles équipes. Dans le groupe Nord, Lille domine nettement tout comme Sète sur les bords de la Méditerranée. Les novices s'imposent alors difficilement et les concurrences multiples des grandes équipes affectent directement leurs recettes. Dans le Centre, le problème n'existe pas car une chance est donnée à tous les compétiteurs. À cette hypothèse, s'ajoute une autre idée que nous exposerons en détail dans la quatrième partie. Il s'agit de la mise en conformité de deux espaces : le haut niveau se calque désormais sur un espace de forte pratique. La diffusion s'effectue vers la base, les grandes équipes se rapprochent géographiquement de la masse des licenciés. Cette adéquation provoquera l'émergence d'une importante quantité de joueurs qui viendra alimenter le marché des footballeurs professionnels. Cette superposition de deux espaces complémentaires assurera un nouveau réservoir de main d'œuvre à l'activité.

Le système *open* continuera jusqu'en 1993. Toutefois, après des débuts concluants et un sauvetage du professionnalisme, la deuxième division resta un poids considérable pour le football français. En 1970, les reproches insistaient déjà sur la faible qualité du jeu et cette impression persista pendant les vingt années suivantes. Ce championnat fut considéré comme beaucoup trop hétérogène par son mélange de formations professionnelles issues de la première division et d'équipes amateurs résistants difficilement à l'intensité du jeu. La situation fut arrêtée en 1993 avec la création - la recreation - d'une seconde division à vocation professionnelle. Le système revenait à son fonctionnement originel avec, cette fois, une toute autre extension géographique car la France entière avait accepté le professionnalisme.

### 3.4 Un modèle de diffusion hiérarchique

La diffusion spatiale se réfère à trois grands modèles génériques, trois formes idéales qui se diluent dans la réalité en une combinaison de ces extrêmes (Morill *et alii*, 1988)<sup>1</sup>. La contagion insiste sur la notion de proximité géographique et l'on suppose que l'innovation se diffuse de proche en proche atteignant les lieux en fonction de la distance au foyer émetteur. Comme nous l'avons vu, le processus s'applique à deux échelles. Au sein d'une même agglomération, le développement de la pratique s'est opéré par une imitation des premiers adoptants. À l'échelle française, l'accession aux championnats nationaux a suivi une expansion spatiale des zones originelles vers le centre du pays. Nous n'avons pas jugé utile de valider statistiquement cette hypothèse qui nous paraît relativement indéniable au regard des cartes et de l'évolution proposée.

En revanche, la recherche d'une diffusion hiérarchique consiste à mettre en évidence une expansion de l'innovation descendant la hiérarchie urbaine. On considère "*qu'en raison du nombre des adoptants potentiels qui y sont réunis, une grande ville a des probabilités plus grandes de devenir un centre émetteur qu'une petite ville*" (Saint-Julien, 1992, p. 586). Dès l'introduction du football en France, la proximité des foyers émetteurs s'est doublée d'une conception hiérarchique. D'une part, les éléments propagateurs - en l'occurrence, les citoyens britanniques - étaient de préférence localisés au sein des plus grandes villes du pays. D'autre part, ce sont d'abord les élites françaises qui ont adopté l'innovation. Par conséquent, seules les grandes villes pouvaient fournir une quantité suffisante d'adoptants par la présence d'une jeune bourgeoisie éduquée, ouverte aux nouveaux loisirs.

À l'échelle régionale et concernant toujours la pratique, L. Le Coadic a décrit cette diffusion pour la Bretagne par un modèle empruntant la voie hiérarchique avec prédilection, ce qui ne l'a pas empêché d'introduire un soupçon de contagion (Le Coadic, 1992). Ainsi, dans la péninsule, le football atteint les centres urbains en fonction de leur importance démographique et de la distance qui les sépare du foyer émetteur breton, en l'occurrence Saint-Malo. Si Rennes est touché très tôt, Brest et Quimper le seront plus tardivement. En revanche, la diffusion au sein des départements s'effectue uniquement selon le mode hiérarchique. L'auteur a comptabilisé pour deux périodes (1901-1918 et 1919-1925) le nombre de nouvelles associations sportives pratiquant le football et les a ventilées selon la qualité administrative des communes de référence. À titre d'exemple, l'Île-et-Vilaine compte, entre 1901 et 1918, 44 équipes dans les chefs-lieux d'arrondissement, 26 dans les chefs-lieux de cantons et seulement 15 dans les autres communes. En revanche, de 1919 à 1925, les nouvelles associations sont respectivement 8, 12 et 34, soit une inversion des proportions. La même dynamique s'observe dans tous les autres départements bretons (Le Coadic, 1992, p. 44).

Bien qu'un modèle approuvé pour la pratique ne le soit pas obligatoirement pour le haut niveau, nous nous attacherons pourtant à décrire sa diffusion selon le

---

<sup>1</sup>La diffusion par contagion, la diffusion hiérarchique, la diffusion stochastique.

processus hiérarchique car nous pensons qu'il s'applique à l'ensemble du territoire. Combinées au processus de contagion, les différentes phases que nous avons examinées chronologiquement font intervenir une diffusion hiérarchique, suite logique pour une activité répondant essentiellement à des critères urbains. Toutefois, elle apparaît spatialement diversifiée et l'on remarque alors des blocages, des barrières suivant les espaces et les dates considérés. À cela, l'appel à ces processus déterministes ne doit pas non plus masquer la présence constante de l'élément stochastique car une part de chance, de probabilité intervient constamment dans l'adoption de l'innovation.

### 3.4.1 Deux échelles géographiques

#### *Le modèle s'applique à l'ensemble du territoire*

Pour cette vérification et précision statistique, nous avons débuté l'analyse en 1932. La période antérieure validait le modèle, nous l'avons déjà précisé. Au moyen d'un graphique bivarié reprenant les grands principes définis jusqu'ici, nous avons relié la date d'accession à l'un des championnats nationaux et la taille démographique correspondante de l'agglomération. Pour une comparaison dans l'analyse diachronique, cette dernière indication a été traitée selon les rangs et nous l'avons complétée par le calcul des rangs médians des agglomérations apparues en fonction des phases de la diffusion (fig. I.12).

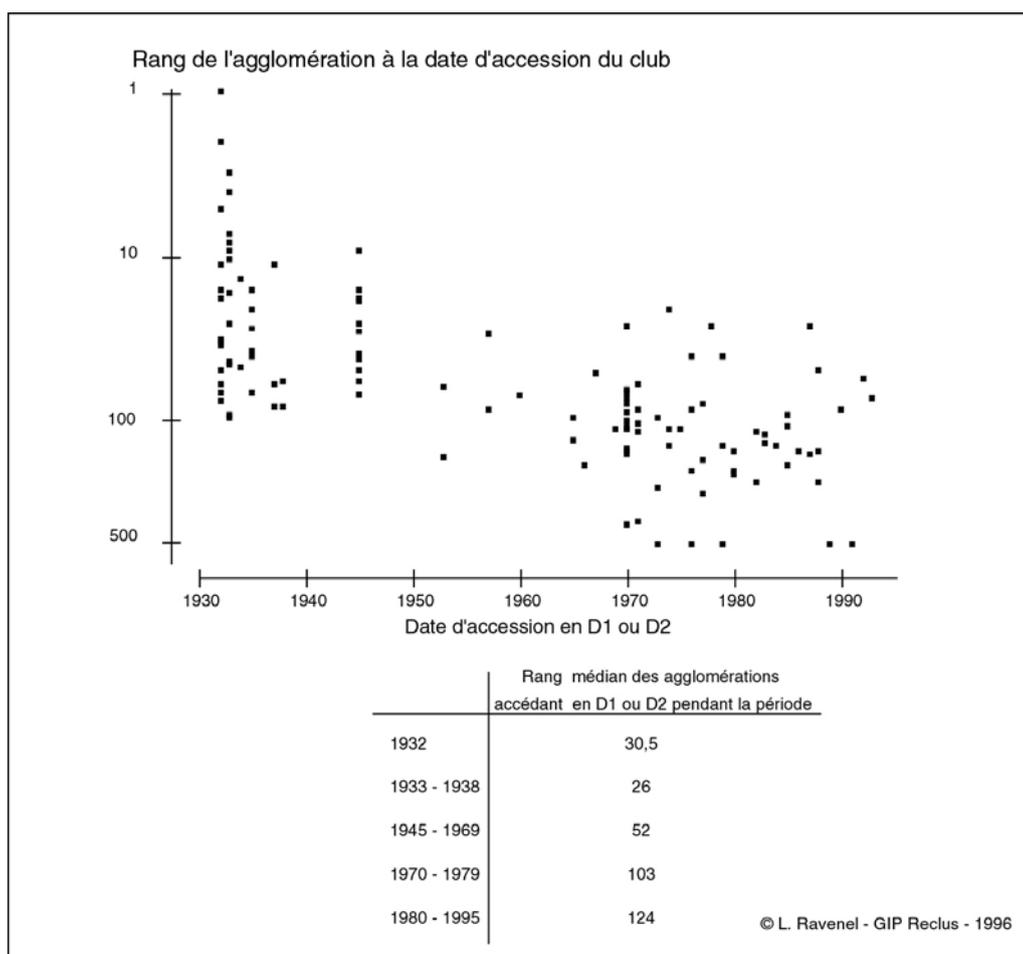
Au regard du document, la tendance générale observée sur soixante ans doit être séparée des variations périodiques. La relation se vérifie visuellement sur la longue durée mais elle est quasiment invalidée sur les sous-ensembles temporels. Jusqu'en 1945, aucune agglomération accédant au haut niveau ne se situe au-delà du centième rang. À partir des années cinquante et, surtout, au milieu des années soixante, apparaissent des villes beaucoup plus petites. Sedan inaugure en 1963 un processus prolongé par Bastia, Ajaccio, Gueugnon, Auxerre, Saint-Seurin, entre autres. Sur l'ensemble, la première phase est réservée aux villes importantes, l'ouverture de la compétition *open* bénéficiant quant à elle aux individus de rangs inférieurs. En distinguant les phases temporelles, plusieurs échelles urbaines de référence apparaissent.

En 1932, comme nous l'avons déjà noté, quelques centres urbains restent à l'écart du championnat inaugural. Cette peur s'exprime par les chiffres qui montrent une hausse du rang médian entre 1932 et 1933-38. L'acceptation de l'innovation est donc l'œuvre d'individus de plus petites tailles mais novateurs. Ainsi, le club d'Antibes devient le premier inscrit alors qu'il n'a jamais obtenu un palmarès de renommée nationale : il provient en droite ligne des rangs promotionnels. L'équipe inaugure aussi une pratique amenée à se développer fortement par la suite. Terminant première du groupe B, elle n'est pas autorisée à disputer la finale contre Lille en raison d'un déclassement pour tentative de corruption. Dès l'origine, la compétition contient, non pas une innovation, mais une tradition qui se perpétuera pendant de longues et nombreuses années.

### 3. La diffusion d'une innovation

Les agglomérations qui entrent dans le championnat dès 1945 conservent un niveau démographique équivalent à celui de la période précédente. Dans les zones nouvellement touchées apparaissent les plus grandes villes (Nantes, Angers) ; dans les régions acquises à la cause professionnelle, le niveau urbain demeure inférieur. Le rang médian égale 52 sur la période 1945-69 et les équipes apparues après 1945 sont à l'origine de cette baisse importante : la crise permet une accession des éléments démographiquement faibles. L'ouverture de 1970 introduit une nouvelle différenciation hiérarchique. De 1970 à 1979, un niveau urbain inférieur est atteint mais il est encore plus bas de 1980 à 1995. En moyenne, l'ouverture a d'abord profité aux "grandes villes" qui n'avaient pas encore atteint le championnat national avant de se diffuser plus en avant dans la hiérarchie. Nous remarquons précédemment que le National avait pleinement profité à la zone centrale avant que la diffusion se répartisse plus équitablement sur le territoire. Cet élément confirme l'idée d'une première adhésion dans les agglomérations importantes. En effet, quand la France est entièrement couverte, la diffusion atteint son minimum hiérarchique et intéresse les plus petits centres.

Fig. I.12 - Diffusion hiérarchique du football de haut niveau (1932/1995)



Pour l'Angleterre, J. Bale a montré que ce mouvement hiérarchisé ne se percevait pas en considérant la totalité du pays. Il ajoutait "qu'on ne peut pas véritablement parler de diffusion hiérarchique car beaucoup de petites villes adoptent l'innovation en même temps que les grandes agglomérations" (Bale, 1978, p. 194).<sup>1</sup> Si en France, une décroissance hiérarchique globale s'observe, nous le devons principalement aux états successifs du système. En Angleterre, la concentration des lieux de l'innovation, la pérennité de l'organisation sportive, a favorisé une diffusion par contagion et, *a contrario*, un masquage du processus hiérarchique. J. Bale a suggéré que le facteur "taille" n'était pas un élément déterminant dans le choix professionnel entre 1880 et 1900 sans toutefois avancer une liaison directe avec le degré d'industrialisation des villes. Une fois de plus, cet exemple atteste que les formes et les causes de la diffusion dépendent fortement de l'état du système dans lequel elle se développe.

#### *Un modèle régionalement différencié*

Toutefois, l'observation effectuée à l'échelle nationale ne se vérifie pas nécessairement pour un niveau géographique inférieur et la diffusion n'a pas suivi le processus hiérarchique dans toutes les régions. Un changement d'échelle fait en effet apparaître des singularités remarquables. Nous avons ainsi recomposé la figure précédente selon des niveaux régionaux, au sens administratif du terme. Ce choix géographique implique évidemment une part d'arbitraire. Par exemple, il ne tient pas compte d'un réseau ou d'un système urbain régional légitimé une forte intégration. Si les villes de l'espace considéré sont préférentiellement tournées vers l'extérieur, on doute alors de leur interconnexion favorisant le processus dynamique concerté. Dans nos exemples, la Bourgogne ou la région Centre peuvent correspondre à ce schéma qui introduit un biais. Toutefois, deux orientations nous poussent à accepter ce découpage : la période d'analyse et les dynamiques urbaines qu'elle implique nécessitent la définition d'un cadre spatial fixe ; les hypothèses explicatives envisagées relativisent les biais introduits. Les résultats sont reproduits par l'intermédiaire de cinq régions jugées représentatives (fig. I.13)<sup>2</sup>.

La concordance au modèle s'observe en Alsace, Normandie et Provence tandis que son inadéquation se vérifie pour la Bourgogne ou le Centre. En Alsace, l'adoption s'effectue d'abord dans les plus grandes villes (Mulhouse et Strasbourg) avant d'atteindre les centres intermédiaires en 1937 (Colmar) et 1978 (Haguenau). La préfecture du Haut-Rhin apparaît en précurseur car Strasbourg refuse la première participation mais l'accepte l'année suivante. En Normandie<sup>3</sup>, Le Havre et Rouen intègrent en même temps la compétition dès 1933. Caen arrive en 1937, Cherbourg en 1960 et Évreux en 1970. Dans la région PACA, l'importance quantitative des équipes engagées témoigne des deux grandes phases de diffusion. Les trois principales agglomérations sont présentes dès 1932 auxquelles s'ajoutent les éléments novateurs

---

<sup>1</sup>Traduction personnelle.

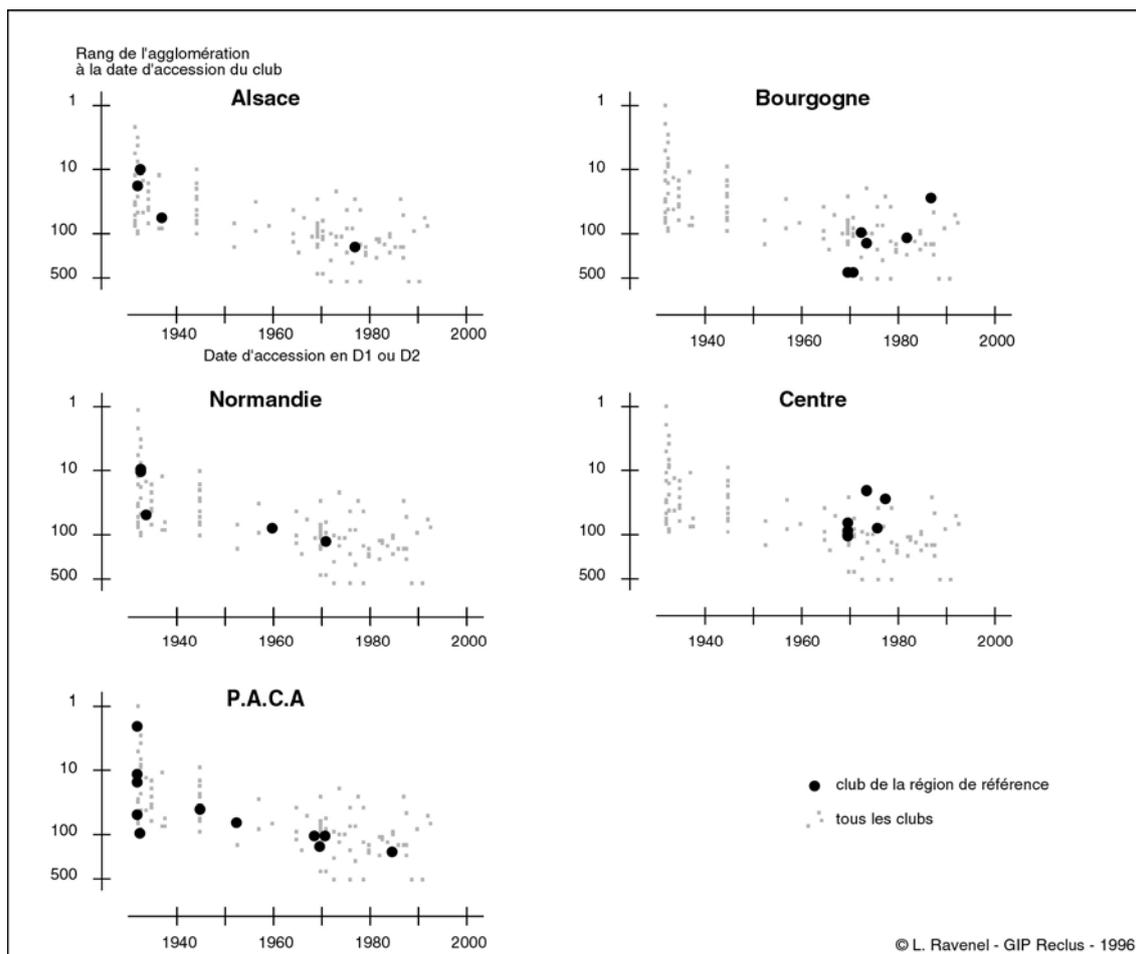
<sup>2</sup>Nous avons établi ces graphiques pour toutes les régions en effectuant parfois des regroupements pour juguler la faiblesse des effectifs. Toutefois, le peu d'individu concerné limite nécessairement les conclusions.

<sup>3</sup>Nous avons regroupé les deux régions normandes.

### 3. La diffusion d'une innovation

de petites tailles (Antibes et Monaco). À partir de 1945, la décroissance hiérarchique devient continue : Avignon (1945), Aix-en-Provence (1952), Arles (1969), La Ciotat (1970), Martigues (1971) et enfin Istres (1985). À l'inverse, la diffusion change de sens dans l'exemple bourguignon ou de la région Centre. En Bourgogne, l'innovation apparaît tardivement à la faveur du National et ce sont les plus petites villes qui profitent de l'ouverture avec Gueugnon, Louhans, Nevers, Auxerre, Montceau-les-Mines avant d'aborder Dijon. Phénomène identique dans la région Centre où Blois, Châteauroux et Bourges développent le football avant Orléans et Tours.

Fig. I.13 - La diffusion régionale : respect et non-respect de la hiérarchie urbaine



Nous pensons que les phases de la diffusion peuvent expliquer une partie de ces observations. En effet, les espaces figurés indiquent une adéquation entre la notion de zone originelle et la correspondance au modèle hiérarchique, ou inversement. Dans la première phase du championnat, l'obligation du statut professionnel a favorisé les localisations dans les plus grandes villes en raison de la nécessité d'un public massif qui devait assurer la quasi-totalité des recettes. Pour qu'une ville de taille réduite puisse s'insérer à ce niveau, elle devait absolument bénéficier d'une forte tradition locale et du soutien absolu d'un mécène financier. Sète, par exemple, proposait un tel schéma qui alliait implantation ancienne et soutien inconditionnel de G. Bayrou, mécène et patron du club (Lafranchi, 1982). Le succès et la réussite aidaient toutefois à pallier la pénurie démographique et la forte concurrence des équipes à proximité (Montpellier et Béziers). Cependant, ce n'est qu'à partir de 1965

qu'une agglomération au-delà de la centième place intègre le haut niveau avant que le phénomène s'amplifie à partir de 1970. Par conséquent, le système initial défavorisait intrinsèquement les petites villes. Après l'ouverture de 1970, l'accession était facilitée car le statut amateur désormais autorisé plaçait toutes les cités sur un pied d'égalité. Mais, si cette hypothèse peut expliquer la présence des petites villes, elle ne valide en rien l'inversion observée.

### 3.4.2 Une barrière à la diffusion : un retour sur la concurrence des autres sports

Parmi les blocages et les effets de barrières éventuels, la concurrence possible des autres sports attire de nouveau notre attention. Jusqu'aux années soixante, le rugby apparaît comme le seul sport spectacle capable de rivaliser. Néanmoins, sa localisation singulière laisse le champ libre au ballon rond qui s'appréhende alors comme l'unique spectacle sportif sur la majeure partie du territoire. En revanche, lors de l'expansion générale de 1970, le basket, le handball, le volley ou le hockey sur glace ont fortement progressé et engendré une concurrence accrue. Comme nous l'avons spécifié, cette concurrence en défaveur du football (ou du rugby dans le Sud-Ouest) est effective en dessous d'un certain niveau urbain. Ainsi, des villes ne peuvent accéder au football car un autre spectacle sportif joue le rôle de facteur limitant. En Bourgogne, par exemple, le handball et le rugby ont eu une reconnaissance nationale antérieure au football. Dijon soutient de longue date les deux sports, le rugby est implanté au Creusot et à Montceau-les-Mines. Compte tenu de leurs tailles démographiques, l'émergence d'une seconde ou troisième activité est bloquée ; Auxerre, Louhans et Gueugnon, cités monoactives, prennent alors le relais.

#### *La diffusion des sports concurrents*

Nous avons voulu vérifier si les autres spectacles sportifs pouvaient intervenir dans le processus de diffusion du football. Pour cela, nous avons réalisé des cartes comparatives pour chacune des principales disciplines collectives donnant lieu à un championnat national<sup>1</sup>. Cependant, la recherche exhaustive s'est révélée impossible car il n'existe aucune compilation historique et statistique concernant le handball, le basket, le volley, le jeu à XIII ou le rugby. Nous avons alors effectué un sondage dans la presse<sup>2</sup> en relevant, pour les saisons 1949/50, 1954/55, 1959/60, 1964/65, 1974/75, 1979/80 et 1984/85, les clubs participant aux championnats de première division des disciplines citées<sup>3</sup>. Les compétitions respectives ont connu des variations d'effectifs, des changements de modalités ou du statut des clubs : nous n'en avons pas tenu compte. Seule la présence parmi l'élite importe à notre regard rétrospectif. Ce relevé n'a pas été exhaustif et certaines équipes, compte tenu des dates de sondages, ont pu être oubliées ou affectées d'une mauvaise année. Néanmoins, ces lacunes demeurent

<sup>1</sup>Nous avons remplacé, par manque de données statistiques, le hockey sur glace par le jeu à XIII. Malgré toutes leurs dissemblances, ces deux disciplines possèdent en commun des distributions spatiales fortement régionalisées.

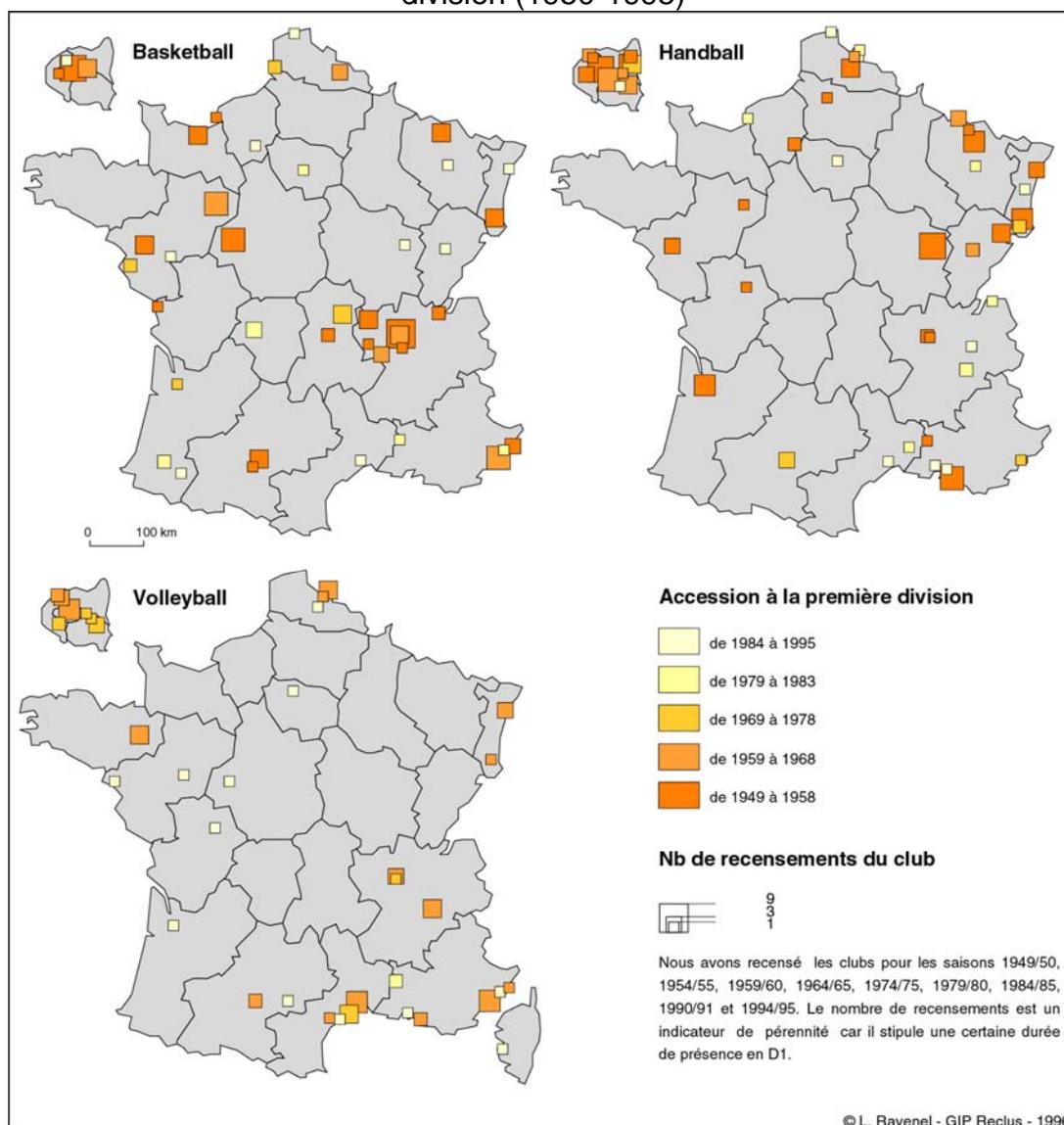
<sup>2</sup>Les données ont été recensées à partir des archives du *Midi-Libre* et de *L'Équipe*.

<sup>3</sup>Pour le volley, le recensement n'a débuté qu'à la saison 1964/65.

### 3. La diffusion d'une innovation

mineures et, quand elles se sont produites, elles ont dénoté des clubs peu performants. D'autre part, cette méthode a permis d'évaluer un degré de pérennité. En additionnant le nombre de sondages dans lesquels le club a été recensé, nous avons obtenu une quantité synonyme de constance sportive. Ainsi, nous aboutissons sensiblement aux indicateurs utilisés pour la diffusion du football. Enfin, comme certains sports sont bien implantés dans les banlieues des grandes villes, la commune a remplacé l'agglomération comme unité de base. Les résultats ont été retranscrits sur plusieurs cartes (cartes I.16 et I.17) et, si dans le deuxième chapitre nous avons déjà présenté la répartition spatiale des sports de haut niveau, nous insisterons ici sur les dynamiques dans un souci de comparaison.

Cartes I.16 - La diffusion du basket, hand et volley : clubs masculins de première division (1950-1995)



*Le basket marque la région lyonnaise*

Plus grand concurrent actuel du football, le basket montre une dynamique particulière. Le premier championnat national débute lors de la saison 1949/50 et,

dans les années cinquante, les clubs présentent deux aires de prédilection. La région lyonnaise, autour de Villeurbanne, apparaît comme un premier pôle. Roanne, Bellegarde, Montbrisson, Pont-Évêque affirment la prédominance du basket et, à l'inverse, peuvent expliquer le retard du football régional. Dans le Sud, la présence est limitée à Toulouse et Monaco, les développements d'Antibes, Cannes ou Montpellier interviendront plus tard. Dans l'Ouest, le sport est bien implanté à Tours, Nantes et au Mans tandis qu'Auboué et Mulhouse représentent l'Est. Avec la région lyonnaise, Paris accueille beaucoup de clubs : sur les 16 engagés de la saison 1949/50, 7 se localisent dans la capitale<sup>1</sup>. À l'image du football aux mêmes dates, la concentration s'observe dans deux grandes agglomérations, la région lyonnaise ayant simplement remplacé la région lilloise.

Avec le temps, les deux espaces perdent leurs prépondérances et le basket se diffuse sensiblement à partir de 1978. Le développement d'une grande équipe à Limoges se réalise au détriment du football. En 1987, quand le CSP brille au firmament de sa discipline, le football dépose le bilan car la municipalité préfère soutenir une grande équipe de basket plutôt qu'un mauvais club de "balle au pied"<sup>2</sup>. Le basket s'implante dans le Sud (Pau, Orthez, Montpellier, Avignon) et dans l'est de la France. À Besançon, à Dijon, il remplace aussi un football moribond. Hormis la déconcentration générale, cette dynamique suit une trajectoire distincte. Dans un premier temps, le Nord et le Sud ont été peu réceptifs et le basket s'est bien implanté dans les zones sans football. On ne note pas non plus d'augmentation représentative de l'Ouest ou du Centre de la France depuis les années soixante-dix comme si l'ouverture du football avait récolté toutes les adhésions des villes espérant une intégration à l'élite sportive.

### *Handball et volley*

Le handball suit un modèle similaire pour la localisation des zones originelles. La capitale et sa banlieue détiennent une quantité importante d'équipes, le deuxième pôle étant cette fois localisé dans l'Est. L'origine germanique de la discipline fonde des premières implantations en Alsace et en Franche-Comté à partir de 1925. Le premier championnat national débute pendant la guerre et les titres appartiennent alors aux clubs des zones originelles. Entre 1941 et 1959, l'équipe de la préfecture de police parisienne obtenait neuf consécutions, Strasbourg et Villemomble, deux (Bayer, 1991). Un second développement s'effectue après 1978 dans deux zones géographiques : le Nord de la France et le quart Sud-Est. Dans les Alpes, le handball s'implante à Grenoble, Thonon et Chambéry tandis que Montpellier, Nîmes, Istres et Vitrolles définissent un nouvel espace victorieux, les clubs du Sud devenant les seuls à contrarier l'hégémonie parisienne. Le Centre, l'Ouest et le Sud-Ouest restent totalement à l'écart.

Pour le volley, outre une région parisienne toujours présente, la façade méditerranéenne devient la deuxième zone d'origine. L'idée sensiblement

---

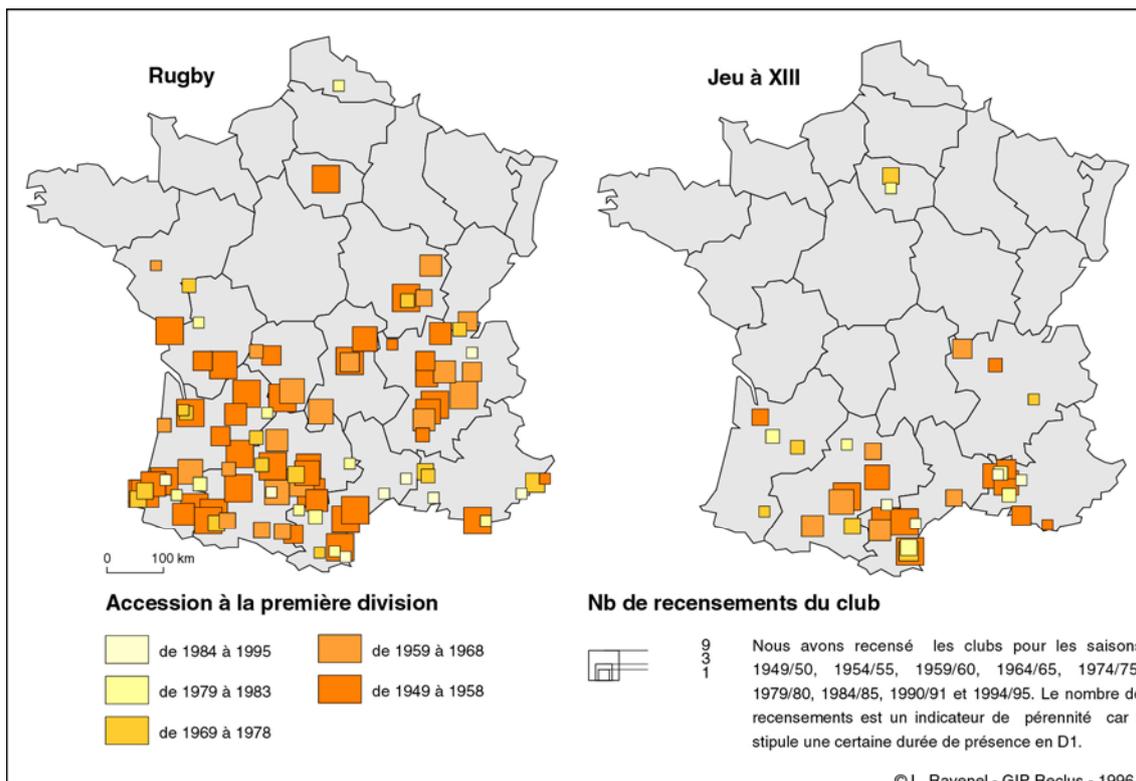
<sup>1</sup>L'US Métro, le Racing Club de France, Championnet, PUC, SCPO, Hirondelle Culture et Avia.

<sup>2</sup>ROUHAUD J.Y. (1995), "Limoges remonte la pente", *France Football*, n° 2580, 19 septembre 1995, p. 32.

### 3. La diffusion d'une innovation

dégradante du volley jeu de plage n'explique pas la quasi-absence des autres littoraux. Au-delà d'une constatation déterministe, le sport reste l'apanage des grandes villes et beaucoup de clubs sont issus des milieux universitaires. À partir de 1984, une diffusion s'observe dans l'Ouest à Angers, Tours, Poitiers et Saint-Nazaire. Mais, comme nous l'avons déjà souligné, ces deux sports concurrencent difficilement le football en raison d'une popularité moindre et de leur coût réduit : ils peuvent facilement occuper la deuxième position sportive dans une ville.

Cartes I.17 - La diffusion du rugby et du jeu à XIII (1950-1995)



#### *Le rugby bloque le Sud-Ouest et la région lyonnaise*

En revanche, le rugby apporte des éléments significatifs à l'analyse concurrentielle. Comme de nombreux auteurs l'ont signalé (Bodis, 1987) (Augustin et Garrigou, 1985) (Callède, 1996), les territoires différentiels et exclusifs du football et du rugby sont déjà affirmés lorsque débute le championnat professionnel. Le Sud-Ouest apparaît clairement ainsi que toute une zone constituée par les régions Rhône-Alpes, Auvergne et du sud de la Bourgogne.

La diffusion du ballon ovale révèle deux processus marquants. D'une part, elle est foncièrement limitée aux zones originelles. Dans le Sud-Ouest, les petites villes ont grandement profité d'une élite ouverte à une quantité maximale d'équipe. La bannière amateur permettait de regrouper, dans une unique compétition, une diversité manifeste de niveaux. Cette diffusion ne s'est réalisée que dans le Sud-Ouest car, dans la région lyonnaise, les clubs étaient tous là dès les années cinquante et, par la suite, n'ont pas été remplacés après leur disparition. D'autre part, à côté d'un développement majoritairement interne, on constate une extension timide vers

de nouveaux espaces. Extension timide car la présence du rugby à Arras en 1979 n'est pas qu'une simple anecdote. La forte régionalisation de la discipline limite intrinsèquement son expansion car le malheureux club pionnier se découvre alors totalement isolé. Pour se maintenir dans le championnat national, il doit effectuer des déplacements incessants, longs et coûteux. Le statut amateur s'ajoute aux contraintes et voue à l'échec une telle implantation. Des clubs de rugby existent dans le Nord, l'Ouest ou l'Est de la France mais ils n'ont aucun intérêt à jouer au niveau supérieur. Ainsi, l'expansion s'est dirigée vers la Côte d'Azur qui a été progressivement intégrée à l'élite. Mais, encore une fois, l'arrivée fut postérieure à celle du football depuis longtemps accepté. Le jeu à XIII constitue un cas spécifique car son autonomie résulte d'une scission, d'un schisme au sein de la fédération de rugby. La lutte entre professionnels et amateurs s'est soldée par la division du rugby en deux sports concurrents et fortement marqués spatialement (Dunning et Sheard, 1989) (Hubscher *et alii*, 1992). Tout comme leur principal rival, les treizistes n'ont su et pu s'implanter en dehors des zones traditionnelles (Brun, 1989).

Cette série de cartes apporte quelques précisions sur les effets de barrières car l'influence du rugby et du basket est facilement identifiable. La différenciation spatiale est déjà affirmée en 1932 et, si le rugby n'a pas progressé, le football a confirmé son statut national en s'implantant rapidement dans toutes les plus grandes villes. La région Rhône-Alpes, la Bourgogne et l'Auvergne apparaissent très tôt comme des pôles de résistance au football par la présence simultanée du rugby et du basket. Ainsi, en Rhône-Alpes, le ballon rond est resté cantonné à Saint-Étienne, à Lyon dans un espace où dominaient d'autres disciplines. L'hypothèse que nous suggérons concernant l'inversion du modèle hiérarchique en Bourgogne se confirme. Quand les championnats nationaux de handball, de basket ou de volley s'édifient, le football domine déjà le territoire. Ces disciplines ont alors deux solutions : soit elles s'installent en deuxième position dans les grandes villes ; soit elles descendent la hiérarchie urbaine pour constituer le premier spectacle sportif.

---

### Ouvrages et articles cités dans la première partie

- A.M.G.V. (Association des Maires des Grandes Villes de France) (1990), *Ville et Foot : journées d'études sur les relations entre les villes et les clubs sportifs de haut niveau*, Mulhouse, 24 avril 1990, compte rendu des débats.
- ANDREFF W. (1981), "Prix du spectacle sportif et comportement du spectateur" in Centre de Droit et d'Économie du Sport (1981), *Le spectacle sportif : actes du Colloque de Limoges du 12 au 14 mai 1980*, Paris, PUF, Coll. "Publications de la Faculté de droit et des sciences économiques de l'Université de Limoges", pp. 60-83.
- AUGUSTIN J.P., GARRIGOU A. (1985), *Le Rugby démêlé : essai sur les associations sportives, le pouvoir et les notables*, Bordeaux, Le Mascaret.

- AUGUSTIN J.P., BERGÈS M. (1981), "Sport et société locale : le rugby à Bordeaux" in AUGUSTIN J.P. (1987), *Espaces urbains et Pratiques sociales*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, pp. 41-55.
- AUGUSTIN J.P. (1990), "La percée du football en terre de rugby : l'exemple du Sud-Ouest Français et de l'agglomération bordelaise", *Vingtième Siècle*, n° 26, pp. 97-109.
- AUGUSTIN J.P. (1995), *Sport, Géographie et Aménagement*, Paris, Nathan.
- AUGUSTIN J.P., BODIS J.P. (1994), *Rugby en Aquitaine, histoire d'une rencontre*, Bordeaux, Auberon et CLRA.
- BALE J. (1978), "Geographical Diffusion and the Adoption of Professionalisme in Football in England and Wales", *Geography*, 63, pp. 188-197.
- BALE J. (1980), "The Adoption of Football in Europe : a Historical-Geographic Perspective", *Canadian Journal of History of Sport and Physical Education*, vol. 11, n° 2, pp. 56-66.
- BALE J. (1981), *Sports and Place : a Geography of Sport in England, Scotland and Wales*, London, C. Hurst and Company.
- BALE J. (1989), *Sports Geography*, London, Spon.
- BAUDOIN G. (1984), *Histoire du FC Sochaux*, Roanne, Horvath.
- BAYER C. (1991), *Le Handball*, Paris, PUF, coll. "Que sais-je?".
- BÉAUD S., NOIRIEL G. (1990), "L'immigration dans le football", *Vingtième Siècle*, n° 26, pp. 83-96.
- BÉGUIN H. (1992), "La localisation des activités banales" in BAILLY A., FERRAS R., PUMAIN D. (dir), *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Économica, pp. 515-539.
- BLAIN P. (1979), *Le Football britannique*, Genève, Famot.
- BODIS J.P. (1987), *Histoire mondiale du rugby*, Toulouse, Privat.
- BOURY P. (1996), *Le Tour de France : un espace sportif à géographie variable*, Thèse de doctorat de géographie, Université de Saint-Étienne.
- BRAUDEL F. (1986), *L'Identité de la France, tome I : Espace et histoire*, Paris, Arthaud/Flammarion.
- BROMBERGER C. (1995), *Le Match de football : ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme.
- BRUN J.F. (1989), "Le rugby à Treize, sport et marqueur culturel", *Mappemonde*, n° 2, pp. 41-43.
- BRUNET R. (1987), *La Carte, mode d'emploi*, Paris/Montpellier, Fayard/Reclus.
- CALLÈDE J.P. (1996), "Implantation, diffusion et rayonnement du rugby dans la France du Sud" in SAGNES J. (dir), *Le sport dans la France contemporaine*, Perpignan, Ville de Béziers/Presses Universitaires de Perpignan, pp. 67-104.
- CHADULE Groupe (1987), *Initiation aux pratiques statistiques en géographie*, Paris, Masson.
- CHAMOND D., LE SAMÉDY G. et QUANTIN J. (1986), *Les Relations entre les villes et les clubs professionnels de football*, Centre de formation des personnels communaux, École nationale d'applications des cadres territoriaux d'Angers, Mémoire de recherche non publié.
- CHAMOND D., LE SAMÉDY G. et QUANTIN J. (1990), *Villes et Foot*, Paris, Association des Maires des Grandes Villes de France.
- CHARROIN P. (1989), "Le public de Geoffroy-Guichard : une forme de mobilisation affectivo-commémorative" in *Le Football et ses publics*, Colloquium papers, Villa Schifanoia, 19-21 octobre 1989, Florence, European University Institute.

- CLEVELAND W. (1993), *Visualising Data*, Summit, Hobart Press.
- DE RYSWICK J. (1979), *Histoire du football*, Genève, Famot.
- DELAUNAY P. et alii (1992), *100 ans de football en France*, Paris, Atlas.
- DENIMAL L. (1990), "Le badminton en France : un lent processus de diffusion spatiale", art. non-publié, 5 p..
- DEWAILLY J.M. (1985), *Tourisme et Loisirs dans le Nord-Pas-de-Calais : approche géographique de la récréation dans une région urbaine et industrielle de l'Europe du Nord-Ouest*, thèse de doctorat d'État, Université de Lille III.
- DUBOSCQ P. (1990), "La fédération française de rugby : géographie d'un pouvoir symbolique" in *Géopolitique du sport : actes du colloque de Besançon 23-24 mars 1990*, Besançon, Université de Franche-Comté, pp. 264-274.
- DUBOSCQ P. et alii (1983), *Terrains et Terres de rugby*, Toulouse, Université Toulouse-le-Mirail.
- DUNNING E., SHEARD K. (1989), "La séparation des deux rugbys", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 79, pp. 92-107.
- DURAND-DASTÈS F., SANDERS L. (1985), *L'Effet régional*, Montpellier, Reclus, coll. "Reclus modes d'emploi".
- DURING B. (1983), *Des jeux aux sports*, Paris, Vigot.
- ERNAULT G., VIERNE J.J., BRAUN D. (1983), "50 ans de professionnalisme", *L'Équipe*, 3-9 janvier 1983.
- ERNAULT G., VIERNE J.J. (1985), "L'Europe des Pros", *L'Équipe*, 31 décembre-9 janvier 1985.
- FAURE J.M., SUAUD C. (1994), "Un professionnalisme inachevé : deux états du champ du football professionnel en France, 1963-1993", *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n° 103, pp. 7-25.
- GENEST S. (1990), "La diffusion du hockey sur glace en France : une note de recherche", *Mappemonde*, n° 2, pp. 44-45.
- GENEST S. (1991), *Étude géographique du processus de diffusion du hockey sur glace dans le monde*, Mémoire de maîtrise de géographie, Université de Laval.
- GRIMAULT D. (1991), *OM, mon amour*, Paris, Solar.
- GUILLOU J.M. (1994), *En finir avec les scandales du football*, Paris, Première Ligne.
- GUILLOUX A., SCHERR Y. (1993), *Les Quatre Vérités du foot français : mystifications au Brest Armorique*, Paris, Spengler.
- HARTWIG F., DEARING B. (1982), *Exploratory Data Analysis*, Beverly Hills/London, Sage University Paper series on Quantitative Applications in the Social Sciences, n° 16, Sage Publications.
- HOALING D., MOSTELLER F., TUKEY J. (dir.) (1983), *Understanding Robust and exploratory analysis*, New York, John Wiley & Sons.
- HOLT R. (1989), *Sport and the British : a modern history*, Oxford, Clarendon Press.
- HUBSCHER R., DURY J., JEU B. (1992), *L'Histoire en mouvement : le sport dans la société française (XIX-XXème siècle)*, Paris, Armand Colin.
- IRLINGER P. (1990), "Fondements ethno-anthropologiques de la territorialité sportive : le sport comme nouveau signifiant du mythe" in *Géopolitique du sport : actes du colloque de Besançon 23-24 mars 1990*, Besançon, Université de Franche-Comté, pp. 129-139.
- KORR C. (1981), "Angleterre : le foot, l'ouvrier et le bourgeois", *L'Histoire*, 38, pp. 44-51.

- LACOUTURE J. (1995), *Voyous et Gentlemen : une histoire du rugby*, Paris, Gallimard, coll. "Découvertes".
- LAFRANCHI P. (1982), *Sète vainqueur de la coupe et du championnat de France de football en 1934*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Montpellier III.
- LAFRANCHI P. (1986), "Apparition et affirmation du football en Languedoc : 1900-1935" in ARNAUD P., CAMY J. (dir.), *La Naissance du mouvement sportif associatif en France : sociabilités et formes de pratiques sportives*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, pp. 259-273.
- LE COADIC L. (1992), "Implantation et diffusion du football en Bretagne (1890-1925) : de l'histoire à l'Anthropologie", *Sport-Histoire*, n° 3, pp. 27-50.
- LIEBETRAU A. (1985), *Measures of Association*, Beverly Hills/London, Sage University Paper series on Quantitative Applications in the Social Sciences, n° 32, Sage Publications.
- LOUBIÈRES J. (1979), *Forgerons champions : Gueugnon, pas tout a fait comme ailleurs*, Chassieu, Entreprise de presse n° 1.
- MANZAGOL C. (1992), "La localisation des activités spécifiques" in BAILLY A., FERRAS R., PUMAIN D. (dir.), *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Économica, pp. 489-514.
- MARKOVITS A. S. (1990), "Pourquoi n'y a-t-il pas de football aux États-Unis? L'autre exceptionnalisme américain", *Vingtième Siècle*, n° 26, pp. 19-36.
- MASON T. (1980), *Association Football and English Society 1863-1915*, Brighton, Harvester Press.
- MATHIEU D., PRAICHEUX J. (1987), *Sports en France*, Montpellier/Paris, Fayard/Reclus.
- MILZA P. (1990), "Le football italien à l'échelle du siècle", *Vingtième Siècle*, n° 26, pp. 49-58.
- MOMONNIER M. (1993), *Comment faire mentir les cartes : du mauvais usage de la géographie*, Paris, Flammarion.
- MONNIER P. (1983), *Le Football dans le Gard : 1901-1970*, mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Montpellier III.
- MORILL R., GAILE G., THRALL G. (1988), *Spatial Diffusion*, Beverly Hills/London, Sage University Paper series on Scientific Geography, vol. 10, Sage Publications.
- NOIN D. (1992), *L'Espace français*, Paris, Armand Colin (6<sup>ème</sup> édition).
- PIVATO S. (1994), *Les Enjeux du sport*, Paris/Florence, Casterman/Giunti.
- PUMAIN D., SAINT-JULIEN T. (1989), *Atlas des villes de France*, Paris, la Documentation Française.
- PUMAIN D. (1992), "Le système des villes" in BAILLY A., FERRAS R., PUMAIN D. (dir.), *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Économica, pp. 645-663.
- RAFFESTIN C. (1995), "La diffusion" in BAILLY A. (dir.), *Les Concepts de la géographie humaine*, Paris, Masson, 3<sup>ème</sup> ed., pp. 205-209.
- RIVETT P. (1975), "The Structure of League Football", *Operational Research Quarterly*, n° 26, pp. 801-812.
- ROLLAN F., RENEAUD M. (1995), *Tennis : pratiques et société*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine
- SAINT-JULIEN T. (1992), "Diffusion spatiale" in BAILLY A., FERRAS R., PUMAIN D. (dir.), *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Économica, pp. 577-598.
- SCHNEIDER M. (1996), "Tradition, Wealth and Size - or is there more to it?", *FIFA Magazine*, Septembre 1996.

- SIBLEY R. (1988), "Sports et classes sociales en Angleterre" in ATHERTON J. et SIBLEY R. (dir.), *Le Sport en Grande-Bretagne et aux États-Unis : faits, signes et métaphores, Actes du colloque organisé par le CERCA d'Orléans et le GRAAT de Tours*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, pp. 51-61.
- THOMAS R. (1991), *Histoire du sport*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Que sais-je?".
- THOMAS R., CHESNAU J.L., DURET G. (1991), *Le Football*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Que sais-je?".
- VOLLE J.P. (1987), "Sports en cartes : pratiques sportives en Languedoc-Roussillon (Saison 85-86)", *Mappemonde*, n° 1, pp. 18-22.
- VOLLE J.P. (1990), "Sports collectifs en Languedoc-Roussillon : football, rugby, basket, hand, volley" in *Géopolitique du sport : actes du colloque de Besançon 23-24 mars 1990*, Besançon, Université de Franche-Comté, pp. 115-139.
- WAHL A. (1985), "Sociologie de l'implantation du football : la France de l'Est in *Des Jeux et des sports, Actes du colloque de Metz 26-28 septembre 1985*, Metz, Centre de recherche Histoire et Civilisation de l'université de Metz, pp. 119-134.
- WAHL A. (1989), *Les Archives du football : sport et société en France (1880-1880)*, Paris, Gallimard/Julliard, coll. "Archives".
- WAHL A., LAFRANCHI P. (1995), *Les Footballeurs professionnels des années trente à nos jours*, Paris, Hachette, coll. "La vie quotidienne".
- WANIEZ P. (1991), *Analyse exploratoire des données*, Montpellier, Reclus, Coll. "Reclus Modes d'emploi", n° 17.
- WALKER B. (1986), "The Demand for Professional League Football and the Success of Football League Teams : Some City Size Effects", *Urban Studies*, n° 23, pp. 209-219.